

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

UNIVERSITE MENTOURI - CONSTANTINE
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DE LANGUE ET DE LITTERATURE FRANÇAISES

N° d'ordre :

Série :

Mémoire

Présenté en vue de l'obtention du diplôme de

Magister

Filière : sciences des textes littéraires

LE PÉRIPLÉ DE LÉON L'AFRICAIN ENTRE
LE RÉFÉRENTIEL ET L'IMAGINAIRE DANS L'ŒUVRE
D'AMINE MAALOUF

Présenté par :
LAROUS Atika Dalia

Dirigé par :
Professeur Djamel ALI KHODJA
Université Mentouri.Constantine.

Devant le jury composé de :

Présidente : Docteur Farida LOGBI, Université Mentouri. Constantine.

Rapporteur : Professeur Djamel ALI KHODJA, Université Mentouri. Constantine.

Examinatrice : Professeur Nedjma BENACHOUR, Université Mentouri. Constantine.

Année 2012

« La question du vrai et du faux,

Du crédible et du vraisemblable,

Voilà un bel os à ronger »

Pierre Martens, une paix royale,

Paris, seuil, 1995.

A ma mère

Qui s'est donnée toutes les peines pour me voir réussir

A mon père

Qui m'a légué l'amour du verbe lire

A mon Frère

A qui je souhaite tout le bonheur du monde.

Les remerciements

Mes remerciements en premier lieu seront réservés à mon professeur Djamel Ali-Khoja qui m'a fortement encouragé.

Je remercie également l'honorable jury pour l'effort fourni de leur part à lire mon travail, je n'oublierai certainement pas de remercier tous mes professeurs et enseignants qui ont contribué à ma formation en graduation et en post-graduation.

Et comme je ne veux guère être ingrate, je tiens à avoir une forte pensée pour un homme qui m'a énormément appris : le défunt Bellal Abdesselem, pour qui « tout effort est récompensé »

Je remercie toute ma famille, mes amis (es) et mes collègues qui ont été toujours présents pour me soutenir, me pousser vers l'avant dans des moments difficiles où, je ne voulais que baisser les bras.

Sommaire

Introduction	7	
La première partie		
Chapitre I : A la découverte de l'écrivain et l'œuvre		
1-Amine Maalouf	15	
2- L'histoire et le roman chez Amine Maalouf	17	
3-Le résumé du roman	19	
Chapitre II : les éléments théoriques		
1- L'autobiographie et ses alliés	22	
2- Le pacte de l'écriture	25	
3- Le jeu du « je »	27	
Chapitre III :		
Histoire et biographie	29	
Deuxième partie		
Chapitre I : les éléments périphériques		33
Chapitre II : Entre l'autobiographie et le romanesque		
1- Qui est « je » ?.....	39	
2- Le rôle de l'Histoire dans le roman	42	
4-Le vraisemblable	45	

5-Autobiographie ou non ?.....	47
Chapitre III :	
1-Le pacte référentiel	49
Chapitre IV : les indices de fiction	
1-1-Les personnages imaginaires et historiques	55
1-1-1-Le père de Hassan.....	56
1-1-3 Selma la mère de Hassan	58
1-1-4-« khâli » l'oncle de Hassan.....	59
1-2-Les personnages historiques	62
Chapitre V : Les indices spatio-temporels	
1-Les espaces	64
2-Les repères temporels	65
3-Chronologie déguisée	69
4-La faiblesse de la mémoire	71
5- L'inter culturalité et ses tours	73
6-Léon l'Africain et Amine Maalouf ...	74
La conclusion	79
La bibliographie	82
Les annexes	83
Le résumé	122

Introduction

Depuis longtemps la littérature a suscité des interrogations multiples concernant son rapport vis-à-vis de la réalité, tantôt elle dit vrai, elle reflète fidèlement avec crédibilité des faits, tantôt elle ment, elle devient l'espace dans le quel l'imaginaire, le faux trouve vie.

Léon l'Africain est une des œuvres dans laquelle Amine Maalouf propose une écriture magique. Au cœur de cette écriture le lecteur se perd entre une vérité rapportée et une fiction merveilleusement montée. Face à cette écriture, l'esprit du lecteur est confronté au doute allant même à la confusion : devons-nous croire ou pas ? Cela semble vrai et pourtant....

Cette perplexité à laquelle le lecteur est confronté ressemblerait parfaitement à un système pendulaire régissant la lecture, entre le référentiel et l'imaginaire, l'esprit balance, dans une écriture dite autobiographique, où normalement l'authenticité est omniprésente. Ce mouvement stimule la curiosité des lecteurs. Une telle écriture provoque l'envie d'enquêter, de chercher toute preuve utile, qui mènerait à une confirmation ou non de la véracité des faits racontés.

L'écriture sur soi, permet de se raconter, de se dénoncer ; cette écriture a débuté sous forme de confessions avec Saint Augustin IV^{ème} siècle. Elle a connu un renouveau avec J.J Rousseau en 1764, à partir de là, l'idée de dire la vérité a pris de l'ampleur. On ne peut mentir à Dieu car l'objectivité est une loi à respecter. Et puis, on ne se contente plus de notre vie, celle d'autrui est aussi intéressante et appétissante que la nôtre, beaucoup d'écrivains ont eu l'envie de transcrire la vie de personnalités plus ou moins remarquables, les guerriers, les voyageurs, les penseurs, et bien d'autres, sont ceux qui ont bénéficié de cette déférence.

Ecrire la vie d'une personne, exige une recherche minutieuse pour pouvoir rapporter des faits authentiques, ces investigations ne sont pas toujours fiables dans la mesure où

le biographe, le rapporteur n'est pas témoin présent, les époques et les espaces qui le séparent des faits fragilisent la véracité de ses dires.

Les voyages initiatiques ont eu leur bonne dose d'encre, on a beaucoup lu sur le périple d'Ibn Batouta, d'Ibn Haykal, El Idrisi, El Bekkri, Hassan Ibn Mohamed el Wazzan dit Léon L'Africain. D'autres ont raconté leurs propres voyages tels : Alexandre Dumas (père), Théophile Gautier, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant . Ces écritures, qui prennent en charge le tracé des périples, ont eu leurs adeptes parmi les lecteurs, puisque non seulement ils offrent la littérature mais ils sont porteurs de morale, de savoir et de sciences, le lecteur profite de ce qu'autrui a vécu.

Au même titre que les écrits scientifiques ou historiques, les autobiographies et les biographies, comportent ce que Philippe Lejeune nomme un « pacte référentiel », cet engagement à travers lequel l'auteur s'aventure à dire vrai, ce qui semble inconcevable en littérature, où la création est reine.

« Par opposition à toutes les formes de fiction, la biographie et l'autobiographie sont des textes référentiels : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une « réalité » extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de vérification. »¹ Sauf que cet aspect du réel n'est pas tout à fait brut, il est fusionné, habillé, et orné de l'imaginaire de l'écrivain. Ce dernier est confronté à des vides ,à un manque de détail qui risque de laisser son œuvre incompréhensible ,delà , il est obligé de combler ces vacuités avec ses propres moyens qui ne sont autres que son imaginaire .

Qui dit Amine Maalouf, dit ce journaliste passionné d'Histoire, et si ses lecteurs l'ont découvert en romancier c'est depuis l'apparition de son roman « Léon l'Africain » en 1986 aux Éditions J.C. Lattès.

¹ Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, 1975, Paris, Seuil.

Ce voyageur qu'est Amine Maalouf nous a embarqué au bord d'une magnifique œuvre dans la quelle il prête sa plume à un protagoniste itinérant pour nous faire vivre de très près le périple de « Léon l'africain ».

Cette personnalité historique du XV^{ème} siècle, née à Grenade, exilée à Fès et qui depuis n'a cessé de changer de villes, de noms, de religions, de partenaires, tout est changeant, on ne s'ennuie guère au cours des quatre cents pages où la lecture devient un réel voyage plaisant .

Habituellement, le fait de raconter l'Histoire exige la crédibilité de la source, tous les livres d'Histoire sont sensés rapporter le passé tel qu'il a été vécu, en respectant dates et personnages telle que fut leur existence, et dans le cas contraire, l'auteur risque d'être poursuivi pour diffamation.

Avec l'évolution des temps, les besoins ont changé, et les tendances aussi, il nous ait plus facile de comprendre et d'apprécier l'Histoire racontée sous un autre genre, plus d'historiographie, mais plutôt des événements véridiques romancés, racontés avec beaucoup de style, un assemblage, dans le quel le vrai et le faux sont imbriqués.

Les historiens imitent les romanciers ou plutôt c'est les romanciers qui se ressourceent d'évènements réels.

Entre l'Histoire et le roman il y a une fusion basique selon la formule de Goncourt « l'histoire est un roman qui a été, le roman est l'histoire qui aurait pu être »¹

Au cours de ce travail de recherche, consacré à l'analyse de l'œuvre d'Amine Maalouf « Léon l'Africain » nous allons tenter d'étudier ce qui a fait de cette œuvre une autobiographie fictive ; tel que l'éditeur la qualifie en quatrième de couverture.

Le « bio » qui découle de la source, du naturel, mêlé au fictif, c'est là que , réside la

¹ Les frères Goncourt, *Idées et sensations*, p.96

spécificité du produit.

Cette étude exige un ensemble d'éléments théoriques, nous allons faire appel aux incontournables travaux de Philippon Le Jeune, qui s'est consacré à l'autobiographie. Il a largement traité le sujet dans son livre *le pacte autobiographique*, de l'année 1975, qui est resté jusqu'à présent l'ouvrage de base en la matière. Ses travaux nous serviront à identifier le genre de cette œuvre, ou du moins la rapprocher d'une case précise. Si cette œuvre est une autobiographie, jusqu'à quelle mesure est-elle conforme aux traits classiques de cette écriture de vie ?

Le fait que notre recherche est tourmentée par le doute, la notion d'autofiction est inévitable, les études de S. Doubrovsky nous seront utiles pour aplanir la difficulté résultante de la mixtion vérité/fiction et sa portée sur le Moi

Ce qui consiste l'appui majeur pour cette étude est bel et bien le récapitulé de toutes les notions, que P. Gasparini nous a fourni dans, *Est-il je ?*

Evidemment, l'approche des personnages, des lieux, le degré de focalisation, implique nécessairement les travaux de R. Barthes, G. Genette et P. Hamon.

La lecture de ce roman (pour ne pas l'identifier autrement à ce stade) impose la question qui sera le sujet de notre recherche : à quels degrés les faits racontés sont ils authentiques ?

Il n'est tout de même pas possible qu'un écrivain puisse rapporter ce qui a été dit aux conciliabules, ce serait du pouvoir surhumain, de la voyance ; c'est ce qui sera notre première pierre à sceller dans le but d'analyser l'œuvre d'Amine Maalouf et l'emplacement de celle-ci entre le vrai et le faux, le référentiel et l'imaginaire, entre ce qui a été rapporté et ce qui a été imaginé.

Au cours de cette étude nous allons examiner les différentes stratégies narratives, utilisées dans ce roman, qui dans leur ensemble tentent de provoquer l'effet réaliste de

l'histoire fictive et surtout tracer la frontière entre le réel et l'imaginaire, on s'interrogera plus, sur les différentes techniques narratives, que l'écrivain a mis en œuvre pour faire de ce périple une histoire vraie. De quelle manière la fiction gagne un surcroît sur le réel ?

Il faudra repérer les sources de vérité et celles de l'imaginaire, s'interroger ; Pourquoi Amine Maalouf ne s'est pas contenté de faits historiques ? (Comme est le cas dans *LES CROISADES VUES PAR LES ARABES*) Ne voulait-il pas se raconter à travers le périple d'Hassan el Wazzan ?

Cette nouvelle écriture avec ses stratégies narratives emporte le lecteur en voyage dans les temps et les espaces lointains, offre ce que G. Genette appelle « effet du réel » delà l'œuvre devient plus accessible à la compréhension et plus proche du lecteur.

Le périple de *Léon l'Africain*, raconté par Amine Maalouf et même d'autres chercheurs tel que Zhiri Oumelbanine à titre d'exemple, stimule l'intrigue chez le lecteur, du fait qu'un vécu aussi ancien ne peut être reconstruit fidèlement. Quant-il s'agit d'une autobiographie où le narrateur et l'auteur ne font qu'un, c'est à dire « intra-homo diégèse » le problème de subjectivité s'impose déjà , alors quand ces deux là sont séparés par le temps et l'espace ,que devons nous croire ou imaginer ?

Léon l'Africain , ce grenadin a voyagé autour de la méditerranée , Fès , Tombouctou , Egypte , et Rome . Il a assisté à des événements de l'Histoire datés et situés dans l'espace , la reconquista , l'inquisition , l'invasion Ottomane en Egypte , l'apogée de l'empire noir au Mali , la renaissance , la conquête de Rome par Charles Quint , tous ces événements historiques peuvent être vérifiés puisque les ouvrages d'Histoires les ont mentionnés , sauf que les détails qui sont autour du récit ne peuvent l'être . Personne n'a pu jusqu'à ce jour authentifier un périple.

Amin Maalouf a le génie de nous offrir des œuvres dans les quelles il arrive à repeindre le passé tel qu'il a été vécu par nos aïeux et revu par nos contemporains. Le romancier ressuscite des figures universelles et importantes dont la mort n'a pu

arrêter la renommée, il plie l'échine du temps pour le rendre révoable . Par l'enchantement de la mise en abîme , il laisse notre siècle en attente , puis il nous ramène peu à peu à notre monde contemporain . Cette rétro vision là, est le thème récurrent dans l'œuvre d'Amine Maalouf. Il mobilise son imaginaire au service de la morale.

La lecture devient passionnante au moment où le lecteur arrive à croire, à se fondre et s'immiscer dans la trame du récit, et pour atteindre cela, l'écrivain se voit obligé d'user de techniques narratives pour donner l'impression que ce qu'il dit est vrai.

Dans le but de tracer un itinéraire et ne pas se perdre au fil de ce périple, il est nécessaire de répartir l'étude en deux parties :

Dans la première partie , nous exposons les théories qui permettront l'analyse de notre roman. Cette partie théorique comportera dans un premier chapitre les notions théoriques sur lesquelles notre travail s'appuiera, nous allons définir l'autobiographie et ses critères pour pouvoir juger le taux de la compatibilité, entre l'œuvre et les définitions avancées.

Il y aura lieu aussi à l'autofiction, cette notion Doubrovskienne qui s'intéresse à la technique dont les auteurs usent pour romancer des vérités. Pour narrer un Moi quelconque, le sien ou celui d'autrui.

Dans ce roman, l'Histoire est fortement présente, nous allons voir : A quoi a-t-elle servi ?

Est- elle le puits dans le quel l'écrivain trempe sa plume pour irriguer son imaginaire ? A-t-elle servi d'arrière plan ou canevas ?

La deuxième partie sera réservée à l'analyse de l'œuvre . Nous nous lancerons à la recherche d'indices dans toutes les pratiques ; énonciation , personnages , lieux , techniques (répartition des chapitres, l'enchassement).Nous aurons aussi à voir les

sources de ce qui a été raconté (la mémoire, le récit d'autrui) .Cela nous permettra de positionner l'œuvre ou du moins, voir vers où penche-t-elle ? Le réel ou l'imaginaire ?

Notre étude cherchera du côté de l'interculturalité pour détecter ce qui a pu influencer l'auteur lors de sa production. Ceci nous permettra de voir si les vérités environnantes ont laissé leurs empreintes.

Pour finir et en guise de conclusion, nous allons prononcer le résultat, l'aboutissement de notre quête. Là, il sera lieu d'opter pour une position entre le référentiel et l'imaginaire. Nous devons pouvoir dire que : l'œuvre est imaginaire ou totalement référentiel cela dans le cas, où, elle n'est qu'entre ces deux opposés.

La première partie

Chapitre I : A la découverte de l'écrivain et l'œuvre

1-Amine Maalouf

Dans un entretien avec Egi Volterrani , réalisé en décembre 2001 , Amine Maalouf raconte :

« Je suis né le 25 février 1949, à Beyrouth, même si ma carte d'identité libanaise mentionne un autre lieu de naissance, Machrah, le village familial. Il s'agit en l'occurrence, d'une fiction coutumière ; au Liban, on est toujours inscrit sur les registres de son lieu d'origine, et c'est là qu'on vote, même si l'on n'y a jamais habité. »¹

Et voilà, la fiction est présente chez notre écrivain à son insu, son nom figure formellement sur des registres sans s'y rendre, tout comme sa présence implicite dans ses romans.

L'intérêt que manifeste Maalouf envers le sujet des différences identitaires, les départs et la rencontre de l'autre , n'est pas un accident , il a baigné dans un milieu très propice .Il est issu d'une petite communauté catholique très minoritaire , d'un père malékite , d'une mère maronite originaire d'Egypte et lui , inscrit dans un registre protestant . C'est loin d'être un milieu simple.

Amin Maalouf étudie la sociologie et les sciences économiques, continuant la longue tradition familiale et se lance dans le journalisme. Pour le jeune Amine, à la maison, « il y avait l'écriture et il y avait l'enseignement » les vocations étaient prescrites au préalable. Il débute en écrivant divers articles de politique internationale dans les colonnes du quotidien Al-Nahar. En 1976 , il part pour la France avec son épouse et ses trois enfants où , poursuivant sa carrière de journaliste , il devient rédacteur en chef

¹ www.aminmaalouf.net/fr/sur-amin/autobiographie-a-deux-voix, consulté le 22 /12/2010

de : *Jeune Afrique* , ce qui l'amène à couvrir de nombreux événements , de la guerre du Vietnam à la révolution iranienne , et à parcourir pour des reportages une soixantaine de pays.(Inde, Bengladesh, Ethiopie, Somalie, Kenya, Yémen et Algérie).

Il dit : « *j'ai toujours considéré que travailler, c'était écrire* ». En 1985, après le succès des *Croisades vues par les arabes* , Amin Maalouf renonce au journalisme pour se consacrer entièrement à l'écriture. Il est l'auteur de nombreux romans qui ont pour cadre le Moyen- Orient , l'Afrique et le monde méditerranéen. Ses romans tentent de jeter un pont entre les mondes orientaux et occidentaux , dont il se réclame simultanément. Ses livres ont été traduits en plus de 37 langues.



Amine Maalouf

2- L'Histoire et le roman chez Amine Maalouf

« L'Histoire est un formidable réservoir d'histoires »

Même si notre auteur depuis son roman *Léon l'Africain* 1986 manifeste une grande aisance pour le travestissement des faits historiques en roman, cela ne lui épargne guère l'étiquette d'auteur de romans documentés, ceci est probablement dû, à sa toute première vocation qu'est le journalisme, cette activité qui paraissait innée chez l'auteur des « *Croisades Vues par les Arabes* » un pur travail de documentaliste historien.

Les romans d'Amin Maalouf ont la caractéristique de mêler la fiction à l'Histoire, d'être donc des romans documentés, dont les événements se déroulent souvent en Orient. Ce qui lui a donné une image publique de "conteur de l'Orient", d'auteur de « récits historiques », mais aussi, depuis le succès de son essai intitulé *Les identités meurtrières*, d' "écrivain messager de tolérance et de rapprochement des cultures".

Pour Amine Maalouf "l'Histoire est importante". Il s'en inspire beaucoup ; parce qu'elle « ... constitue, tout simplement, un formidable réservoir d'histoires, à découvrir et à raconter"¹. Peut-être aussi parce que les recherches, la documentation, la somme impressionnante d'ouvrages qu'il lit en préparation de chaque roman sont les aspects de son travail qu'il apprécie le plus. "*Quand je choisis un sujet, une bonne partie de mon temps est consacrée à la découverte d'une époque, de ses personnages principaux, des dates-clés, etc. Et cela m'apporte une véritable joie que de me familiariser avec tous ces détails. C'est un bonheur de savoir qui a fait quoi, à quelle période de l'Histoire.*"². Donc, que les œuvres d'Amine Maalouf soient montées sur une cariatide historique est une chose très normale et plutôt inévitable, il est imprégné de l'Histoire jusqu'à la moelle

¹ Entretien avec Zena Zalzal, publié dans, L'Orient-Le -Jour, le 4 juillet 2003.

²Ibid.

Les livres d'Amine Maalouf reflètent toujours l'esprit et les débats de leur temps. "C'est vrai que j'ai écrit *Samarcande* à l'époque où j'étais très intéressé par l'Iran , par la révolution religieuse qui s'y déroulait , et qui représentait à mes yeux un phénomène assez étrange en ce dernier quart du XXe siècle."¹ *Le premier siècle après Béatrice* est né suite aux interrogations au sujet des manipulations génétiques et du contrôle du sexe de l'enfant, "et plus généralement d'une attitude à l'égard de la science, de son rôle et de son influence sur nos vies"². *Le périple de Baldassar*, paru en 2000, évoquait les croyances et les peurs irrationnelles liées au sentiment de fin du monde, à travers la figure d'un homme du XVIIe siècle qui hésite constamment entre science et magie, astronomie et astrologie, superstition et foi. Cet homme pétri de doutes, c'est un des personnages qui ressemble le plus à Amine Maalouf . D'ailleurs, l'idée du *Périple de Baldassar* a émergé lors d'une visite de l'écrivain au Liban.

*"En me promenant dans les ruines de Byblos, j'ai vu une maison isolée, près de l'eau. J'ai imaginé alors un personnage vivant là. J'ai appris par la suite que c'était la maison où l'archéologue avait gardé ses outils de fouille. Auparavant, j'avais découvert qu'une famille génoise avait gouverné Byblos pratiquement durant toute la période des croisades. J'ai donc imaginé qu'un descendant de cette famille était resté dans cette maison. C'est à partir de là que le héros de mon histoire a commencé peu à peu à prendre vie."*³

Amine Maalouf est un militant d'origines, pour lui les choses n'ont de sens qu'en les insérant dans leur contexte et voilà, comment il explique son rabattement vers l'Histoire.

« Ce qui m'intéresse n'est pas l'Histoire en elle-même, ce qui m'intéresse, c'est l'origine des choses, et c'est même précisément la causalité des choses.

¹ Entretien avec Zena Zalzal, publié dans ,L'Orient-Le -Jour ,le 4 juillet 2003

² Ibid.

³ Ibid.

Pour comprendre une situation, il ne suffit de la décrire telle qu'elle apparaît aujourd'hui ; il est également important, indispensable même, de comprendre à la suite de quelle évolution cette situation est apparue. Si l'on néglige l'épaisseur historique rien ne peut être compris en profondeur ...Pour moi ,en tout cas ,il me paraît difficile de comprendre le comportement d'un jeune franco-algérien dans une banlieue de Marseille si je n'ai pas à l'esprit l'histoire des rapports compliqués entre l'Occident chrétien et le monde arabo-musulman ,les croisades ,la colonisation et la décolonisation ,la guerre d'Algérie, les crises du Tiers-Monde ,les migrations méditerranéennes ,et cent autres éléments d'appréciation... »¹

3- Le résumé du roman « Léon l'Africain » :

Grand nombre de lecteurs de l'œuvre « *Léon l'Africain* » sont absorbés, captés et captivés dès la première page du roman, cet extrait qui présente un diaporama de richesses, de cultures, de religions, de langues,

Dans une lettre que Léon l'Africain écrit à son fils, il étale un résumé bien condensé de ce que la vie lui a appris, infligé et offert

« Moi, Hassan fils de Mohamed le peseur ,moi ,Jean -Léon de Médicis ,circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape ,on me nomme aujourd'hui l'Africain ,mais d'Afrique ni suis ,ni d'Europe ,ni d'Arabie .On m'appelle aussi le Grenadin , le Fassi , le Zayyati, mais je ne viens d'aucun pays, d'aucune cité ,d'aucune tribu. Je suis le fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées.

Mes poignets ont connu tour à tour les caresses de la soie et les injures de la laine, l'or des princes et les chaînes des esclaves. Mes doigts ont écarté mille voiles, mes lèvres ont fait rougir mille vierges,mes yeux ont vu agoniser des villes et mourir des

¹ Entretien avec Zena Zalzal, publié dans, L'Orient-Le -Jour, le 4 juillet 2003.

empires.

De ma bouche tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent .Mais je n'appartiens à aucune .Je ne suis qu'à Dieu et à la terre, c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai.

Et tu resteras après moi, mon fils .Et tu porteras mon souvenir .Et tu liras mes livres. Et tu reverras alors cette scène : ton père, habillé en Napolitain sur cette galée qui le ramène vers la côte africaine, en train de griffonner, comme un marchand qui dresse son bilan au bout d'un long périple. Mais n'est- ce pas un peu ce que je fais : Qu'ai – je gagné, qu'ai-je perdu, que dire au créancier suprême ? Il m'a prêté quarante années, que j'ai dispensées au gré des voyageurs : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence »¹

Hassan Al Wazzan , a tout vu les hauts et les bas de la vie ,il raconte ses souvenirs à son fils, en jumelant deux histoires, l'Histoire des terres qu'il a parcourues, et l'histoire d'une famille que l'exil a abattue.

Les premières lignes de ce roman résumant, à elles seules, le personnage qui donne son nom comme titre au roman : *Léon l'Africain*.

L'écrivain de sa plume d'historien nous peint une autobiographie imaginaire, la vie de Hassan-Léon. Un livre d'Histoire jalonné de chutes et de naissances d'empires.

Des évènements étalés sur quarante années du quinzième siècle.

Hassan al Wazzan, le fils tant attendu dans une société où le garçon est plus un honneur qu'une joie , natif de Grenade, vit d'abord le désastre de la Reconquista , la reddition humiliante de Boabdil , puis l'exil au Maghreb, la période trouble des attaques portugaises et castillanes contre sa nouvelle patrie, les guerres intestines auxquelles est mêlé le sultan de Fès...

¹Amine Maalouf, *Léon l'Africain*, Alger, Casbah, 1998, p11.

Ce garçon a été préparé pour absorber le savoir ,dès l'installation de sa famille à Fès , on l'a inscrit à la *medersa* où il a appris le livre saint ce qu'il lui a permis selon ses dire d'accéder au monde des puissants ,et depuis il n'a cessé d'accumuler les savoirs dans des domaines multiple ,il a exercé dans la politique ,la géographie ,la traduction et même le commerce .

L'énumération des événements historiques auxquels il est mêlé, dont il est parfois partie prenante et souvent victime, serait trop longue ,le tout est raconté avec beaucoup de détails ,rien n'échappe à l'auteur ,il se montre capable de rapporter les faits en les cernant dans le temps et l'espace ,il les anime avec des personnages réels , de Grenade à Rome en passant par Fès, Tombouctou, Assouan, Alger, Tunis, Le Caire, Constantinople...un tracé de voyage bien décrit

Hassan verra de toutes les couleurs : bourgeois de Grenade, sujet des derniers rois maures , puis d'Isabelle et de Ferdinand, émigré pauvre à Fès, conseiller du sultan Mohamed, riche négociant, poète de cour, ambassadeur, esclave, protégé du pape Léon de Médicis...

Hassan aime toutes les femmes, sa demi-sœur Mariam de mère chrétienne, Hiba l'esclave qui lui a été offerte par le pacha d'Ouarzazate, sa cousine Fatima, Nour la Circassienne, Maddalena la Maure convertie...

Hassan est musulman, puis chrétien catholique, combattant contre les Luthériens. Il est l'historien vivant l'Histoire, la subissant et l'écrivant et parfois la faisant.

Voilà une panoplie d'événements, d'un pays à un autre, d'une religion à une autre, plusieurs langues et femmes, avec tout cela le héros d'amine Maalouf s'accommode comme si, il était né pour être multiple

Le roman est construit de 40 chapitres, chaque chapitre correspond à une année de la vie du héros, quarante titres qui collent à un événement ou à un personnage marquant de l'année.

Chapitre II : Éléments théoriques

1- Autobiographie et ses alliés

Tout comme le roman, l'autobiographie n'a pu échapper aux nouvelles exigences des lecteurs et surtout aux dispositions modernes des écrivains :

Les premiers se montrent curieux, ils s'intéressent de plus en plus aux vies privées d'autrui, les seconds sont plus ouverts, ils partagent, ils se confient.

D'une écriture intimiste à un roman autobiographique avant d'être qualifié d'autofiction, telle que fut la progression de ce genre littéraire où le périple d'une vie est raconté.

Au cours de toute lecture, inconsciemment le lecteur se pose certaines interrogations, exemple : A quel genre peut-on associer cette œuvre ? Quelle est la relation entre celui qui raconte et celui qui écrit ?

Dans le but de trouver réponses à ces interrogations et pouvoir insérer l'œuvre *Léon l'Africain* sous un genre, nous allons faire appel à des définitions théoriques : l'autobiographie, le roman autobiographique et l'autobiographie fictive puis l'autofiction.

Philippe Lejeune définit l'autobiographie :

« Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.¹ »

¹ P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, « Points Essais », Seuil, 1996.

Cette définition détermine les critères de base de l'autobiographie .C'est un récit en prose qui raconte une vie avec une perspective rétrospective.

Philippe Gasparini explique cette notion dans *Est-il- je ?*

L'autobiographique se caractérise essentiellement par la jonction entre l'auteur / narrateur et le personnage héros. Dans ce cas l'écriture est fondée sur l'identité onomastique même si des fois elle n'est que partielle.

-Le roman autobiographique : une autobiographie où l'identité onomastique auteur narrateur –héros devient facultative, dans la mesure où l'imaginaire est combiné avec des techniques autobiographiques sans que cela impose vraisemblance avec le réel. Pas d'engagement vis-à-vis le réel.

- L'autobiographie fictive : ce qui la caractérise en premier lieu, c'est la disjonction onomastique absolue entre auteur narrateur- héros.

Le « je » narrateur n'est qu'un emprunt. Cette séparation est souvent infime. L'écrivain est trahi par son subconscient .Il instaure en permanence des astuces littéraires pour détourner le lecteur des rapprochements probables entre le narrateur et l'auteur.

- L'autofiction : n'est autre qu'un tracé de vie .Ce qui fait de cette écriture fictive ; c'est le fait de romancer le réel. Doubrovsky différencie l'autofiction de l'autobiographie sur la quatrième de couverture de son roman le *fil*s

« Autobiographie ? Non. [...]Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau ¹»

¹ S.Doubrovsky,*Fils* ,Paris ,galilée,1977 ;rééd ;Gallimard, coll . « folio »,2001.

Dans le texte « Autobiographie /Vérité/Psychanalyse »Doubrovsky situe l'autofiction entre le roman et l'autobiographie

« Un curieux tourniquet s'instaure alors. [...]Ni autobiographie ni roman, donc, au sens strict, il fonctionne dans l'entre –deux, en un renvoi incessant, en un lieu impossible et insaisissable ailleurs que dans l'opération du texte.¹ »

Le roman d'Amine Maalouf suscite cette intrigue d'identification, où en est –il ? Par rapport aux catégories de genres établies. Sur la quatrième de couverture nous lisons que l'œuvre *Léon L'Africain* est une autobiographie fictive ; en appliquant la définition de Gasparini , nous constatons une compatibilité assez avancée du fait que l'auteur n'est pas le héros narrateur ,Amine Maalouf n'est pas Léon l'Africain ,il a juste emprunté la plume et le « je »à Léon pour raconter un périple ,de qui ?là , l'interrogation s'impose , ne voulait –il pas raconté son exil ? Son étrangeté ?

C'est là où la fiction heurte « le pacte autobiographique » pour manifester ce que les adeptes de ce mouvement appellent « l'autobiographie fictive »

« L'autobiographie fictive substitue simplement l'imaginaire à la mémoire, ce qui suffit à dynamiter l'autobiographie .On ne saurait restituer une vie par les souvenirs ou l'enquête, que se soit la sienne ou celle d'une autre, parce que ce serait la figer ... »²

En guise de récapitule, façon d'identifier les différents types de récit Philippe Gasparini a exposé dans son livre consacré à l'autobiographie et l'autofiction le tableau ci-dessous

¹ S.Doubrovsky, « Autobiographie /vérité/psychanalyse »,dans autobiographiques :de Corneille à Sartre ;Paris ,PUF,coll. « perspectives critiques » ,1988,p.70.

² -Moreau, Jean Luc. Propos recueillis par Arnaud Jacob, Magazine littéraire n°32, juin2002.

	Identité onomastique Auteur- Auteur- narrateur	Autres opérateurs D'identification	Identité Contractuelle Ou fictionnelle (vraisemblance)
Autobiographie (confessions)	nécessaire	nécessaires	Contractuelle
Autobiographie fictive(la vie de Marianne)	disjonction	disjonction	Disjonction
Autofiction (d'après Kosinski)	facultative	nécessaires	Fictionnelle
Roman autobiographique (René)	Facultative (souvent partielle, parfois complète)	nécessaires	Ambiguë (indices contradictoires)

Ces définitions serviront ultérieurement à l'identification du roman étudié.

25- Le pacte de l'écriture

L'autobiographie est marquée le plus souvent par l'emploi de la première personne, sans que cela soit règle ; Michel Butor a raconté sa vie dans *Modification* en utilisant le « tu », il disait même ; qui m'empêcherait d'écrire ma vie en me nommant « tu », donc une analyse d'une autobiographie ne peut se baser uniquement sur la présence d'un « je », il peut être, qu'un jeu. Il faudra plutôt creuser du côté, de

l'identité auteur /narrateur personnage, et tout ce qui en dérive , les noms , les lieux, les dates

3-Le pacte autobiographique

C'est cet engagement qu'entreprend l'auteur pour dire vrai, ou du moins ce qu'il croit vrai. L'auteur se comporte tout comme un journaliste, ou historien engagé à rapporter des événements tels qu'ils se sont déroulés .Pour Philippe Lejeune « Si vous, lecteur, disait-il, vous jugez que l'autobiographie cache ou altère une partie de vérité, vous pouvez penser qu'il ment .En revanche il est impossible de dire qu'un romancier ment »¹

Un texte autobiographique est « comme un acte de la vie réelle, même si par ailleurs il peut avoir le charme d'une œuvre d'art parce qu'il est bien composé »²

Face au doute du lecteur, l'auteur instaure des techniques narratives textuelles ou para-textuelles pour renforcer la confiance du lecteur en son écrit ; parfois cela se fait à partir du titre : mémoires, souvenirs..... Parfois dans une préface de l'auteur ou sur la quatrième de couverture, comme est le cas, dans l'œuvre *Léon l'Africain*, où l'éditeur déclare qu'il s'agit d'une autobiographie fictive, ce qui impose au récepteur une lecture rythmée, entre le vrai et le faux, le vrai de l'autobiographie et le faux de l'imaginaire ; un échange incessant, un vrai jeu de lecture.

On ne sait plus, si la relation du lecteur avec l'auteur doit être « embrayée » : (c'est-à-dire qu'il demande au lecteur qu'il le croit) ou, sommes-nous face à une relation auteur /lecteur, débrayée ; libre au lecteur de prendre le texte comme il le désire, il n'est plus sollicité, l'auteur n'attend ni de l'estime, ni de la pitié.

¹ Lejeune, Philippe, *L'autobiographie en France*, éd ,Armond Collin ,Paris ,1998.p66.

² Ibid,p.69.

4- Le jeu du « je »

Si le « je » omniscient inspire le vraisemblable et rassure le lecteur sur la crédibilité des faits, il n'est nullement suffisant pour garantir la vérité. L'auteur ne peut s'abstenir, ne saura empêcher son imaginaire son autre « je » d'accoucher, de créer, de rajouter, de maquiller des personnages et des événements.

L'interrogation qui surgit à ce niveau est :

Est-ce que toute écriture fondée sur un moi, est autobiographique ?

Cette question qui devient presque vaine dans le sens où, auteurs et lecteurs, sont tout à fait conscients et convaincus, que dans tout récit, il y a une grande partie de la personne qu'est ; l'écrivain ; Amine Maalouf a toujours admis avoir mis dans (Léon l'Africain) beaucoup de lui-même.

En écrivant, le « moi », s'implique et s'immisce, on ne peut lui échapper, il se nourrit de notre for intérieur, Paul Valéry l'avouait en disant « qui saura me lire lira une autobiographie dans la forme »¹

Dans cette même perspective, nous nous posons la question, est-ce que l'autobiographie, implique la véracité du contenu ? Du dit, est-ce que le « je » engage obligatoirement l'auteur à tout dire ? A raconter les faits tels qu'ils se sont déroulés, à décrire même, l'atmosphère et le décor ; c'est ce que Philipppes Lejeune nomme « le pacte autobiographique ». Léon l'Africain s'est raconté en usant d'un « je » permanent, omniprésent, d'adjectifs possessifs, tout lui appartenait, les lieux, les villes, les souvenirs, les événements, il est plein dedans, il est maître à bord tantôt manipulateur, tantôt personnage passif subissant sont sort à son insu tout en manifestant la sagesse d'une personne érudit.

¹ -Valéry Paul, Cahier, éd., Gallimard. Paris, 1957, p57

Chapitre III

1-Histoire et biographie

Raconter une vie ou sa propre vie ,dans un cadre historique ,a donné naissance à des autobiographies mêlées aux grands événements de l'Histoire .Une vie d'individu mixée au sort d'une destinée collective, ce foisonnement a crée une union entre le roman historique et la biographie .Léon l'Africain est le roman qui raconte l'Histoire du 15ieme siècle ,la chute de Grenade ,l'exil du peuple andalou vers le nord Africain , le conflit religieux à Rome ,rajoutant à cela l'itinéraire d'une vie ,celle de Léon l'Africain ;le roman raconte la vie de ce protagoniste tout en lui attribuant le statut de témoin rapporteur de l'Histoire .

A partir du moment où on organise le récit autour d'un protagoniste central, un cadre biographique s'impose.

2-Plus vrai que la vérité

La critique littéraire s'est toujours intéressée à la dimension référentielle du récit. Cette paire d'antonymes : vérité/fiction sur laquelle est fondé le pacte autobiographique a éveillé un intérêt au prés des auteurs tout autant que des lecteurs.

A lire cette phrase de Beckett « on invente rien, on croit inventer, s'échapper, on ne fait que balbutier sa leçon. »¹

Cela nous laisse croire, que l'imaginaire est prisonnier d'un moi, d'un « je ». L'imaginaire est donc une réalité masquée, elle se renie, et pourtant le faux, ce qui semble faux, est souvent la propre vérité qui échappe à toute censure.

¹ -Beckett, Samuel .Molloy ,Paris,10/18 ,1963,P .40.

Pour Lacan « la parole est la vérité », s'il y a lieu pour des vérités c'est bel et bien l'univers psychique et mental de l'individu, c'est là où réside ce qui est authentique. Quand ces vérités sont divulguées, ceci, se fait grâce à la parole : l'homme se dénonce en parlant, l'écrivain démasque son moi en écrivant soi sa vie soi celle d'autrui ,il dévoile certain faits qui concernent son for intérieur que souvent lui-même les ignore.

Pour Robbe-Grillet, la fiction est réelle, il lui arrive même de dépasser la réalité, dans le sens où elle s'impose .Robbe-Grillet dit « je n'ai jamais parlé d'autre chose que moi »¹

Dans cette perspective, il devient clair, qu'il est impossible de sectionner l'imaginaire d'un écrivain, de son existence dite réelle. Du coup cette réalité devient rebelle et non docile.

Un réel combat entre le vrai et le faux, il n'y a pas de vérité absolue, il n'y a pas d'imaginaire propre sans vérité, l'un se ressource de l'autre .Ils sont imbriqués, indissociables.

3-Le moi réel converti en imaginaire

L'autofiction, cette notion Doubrovskienne a vu le jour pour combler la case que Philippes Lejeune a laissé vide, c'est ce que Doubrovsky explique dans une lettre à P.Lejeune :

« J'ai voulu très profondément remplir cette « case »que votre analyse laissait vide, et c'est un véritable désir qui a soudain lié votre texte critique à ce que j'étais en train d'écrire »²

C'est dans la quatrième de couverture de *filis* que l'autofiction est apparue pour une première fois.

¹ -Robe Grillet,Alain.Le Miroir qui revient ,Paris ,Minuit,1985,p.114.

² -philippe Gasparini ,Est –il je ? roman autobiographique et autofiction ,seuil,p22.

Pour Doubrovsky l'autofiction est liée en partie à la psychanalyse, du fait que l'inconscient de l'écrivain est mêlé à la production du texte.

« L'autofiction, c'est la fiction que j'ai décidé en tant qu'écrivain, de me donner à moi-même et par moi-même, en y incorporant, au sens plein du terme, l'expérience de l'analyse, non point seulement dans la thématique, mais dans la production du texte »¹.

Cette technique qu'est, l'autofiction permet de jumeler le vrai et le faux, ils sont imbriqués, question de mettre le récepteur face à une situation ambiguë où il se voit incapable de discerner le vrai du vraisemblable.

Pour Benjamin Constant « je ne suis pas tout à fait réel ». Ce *pas tout à fait*, s'explique par : je ne suis ni réel ni imaginaire, il ne s'attribue ni l'un ni l'autre, il est entre deux, voilà le trait de caractère majeur de cette autofiction, elle refuse de s'identifier, ce glissement entre vrai et faux lui garantit son efficacité et lui épargne toute reproche. Philippe Lejeune a exprimé son avis à propos de l'autofiction dans (*Moi aussi*) : « les ruses machiavéliques de Doubrovsky, m'ont fasciné parce qu'elle s'attardaient, dans une frontière, à cheval entre deux systèmes de communications : celui de la vie réelle [...] et celui de la littérature de fiction »²

Cependant, le vrai dans l'autofiction est mouvant, insaisissable, il est là sans qu'il le soit, juste un fantôme, le lecteur n'arrivera pas à se situer, et c'est bel et bien l'objectif de cette écriture, glisser, échapper, être ambiguë, penduler entre le vrai et le faux, à en donner un agréable tournis : « je ne suis pas un homme de vérité, ai-je dit, mais non plus de mensonge, ce qui reviendrait au même »³.

Une manière pour Valéry de dire que le vrai en littérature n'est que leurre.

¹ S. Doubrovsky. « Autobiographie /vérité /psychanalyse », dans *Autobiographiques : de Corneille à Sartre*, Paris, PUF, coll « perspectives critiques », 1988, p. 70.

² Philippe, Lejeune. *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1984, p.69.

³ Alain Robe, Grillet. *Le miroir qui revient*. p.13.

La fictionnalisation, est cet acte de se recréer, partant du moi pour atteindre un deuxième moi, pas faux, mais pas vrai non plus, un entre deux, Flaubert s'est raconté dans « Madame Bovary » il dit que « Madame Bovary c'est moi » rien ne le confirme ni l'infirm.

Le personnage héros *Léon l'Africain* se raconte via la plume d'Amine Maalouf, ce dernier est le maître de cette rédaction, à lui seul revient le choix et l'engagement de dire la vérité ou d'étaler le fruit de ses propres inspirations. Nous allons voir dans les prochaines parties les outils mis en œuvre par l'auteur, dans le but de fictionnaliser un moi réel, celui de Hassan El Wazzan et encore, l'effet de cette écriture sur le lecteur et l'œuvre même.

La deuxième partie

Chapitre I : Les éléments périphériques

Le texte littéraire ne se résume nullement à son contenu restreint, son analyse implique ce qui l'entoure, des éléments de marge que Gérard Genette appelle « seuils » ce qui est aussi appelé le « péri-texte » ; un ensemble d'éléments textuels ou iconographiques : le titre, le sous-titre, les noms de / des auteurs, celui de l'éditeur, le prière d'insérer, la bibliographie, la ou les préfaces, l'apparat critique, les illustrations, la dédicace, les épigraphes, les titres des chapitres, les notes, tout cela contribue à la compréhension du texte.

Parallèlement au « péri-texte » G. Genette avance la notion de l'« épitexte » qui englobe toutes les critiques et les travaux que le récit a suscité.

Ces deux appellations, péri-texte et épitexte apparaissent sous un seul titre qu'est le « paratexte ». L'existence du paratexte n'a pas un objectif décoratif, mais plutôt « phatique » selon Jakobson, c'est-à-dire, le paratexte est utilisé pour établir, maintenir ou interrompre le contact physique et psychologique avec le récepteur.

« Le paratexte n'a pas pour principal enjeu de « faire joli » autour du texte, mais bien de lui assurer un sort conforme au dessein de l'auteur. »¹

Ces accessoires, ces discours d'escorte, qui sont des éléments clés pour le déchiffrement du texte, méritent un moment d'arrêt, puisque ils permettent d'orienter, de guider et désambiguïser la lecture, tel que l'explique P. Gasparini : « Une clé de déchiffrement décisive, particulièrement lorsque le texte se situe sur une frontière indécise entre référentiel et fictionnalité. La réception d'un texte narratif dans l'un ou l'autre registre va donc dépendre étroitement du paratexte en tant qu'interprète du « dessein de l'auteur » »² Genette distingue deux sortes de paratexte : un paratexte éditorial pris en charge par la maison d'édition, cette dernière assure le choix de : la jaquette, la couverture, la page du titre, le prière d'insérer ...

¹ G. Genette *.Seuils*, op.cit. p.374

² P. Gasparini, *Est-il je ? roman autobiographique et autofiction*. Seuil.2004, p.62

Conjointement au paratexte éditorial, le paratexte auctorial relève de la responsabilité de l'auteur, le titre, la dédicace, l'épigraphe, pré ou poste-face, et même les interviews accordées quelques temps après la publication.

1-Le pértexte auctorial

Léon l'Africain, voilà le titre pour lequel Amine Maalouf a opté, ce nom désigne l'œuvre qui raconte le périple de ce protagoniste qui n'est autre que Hassan el wazzan, appelé plus tard ; à l'âge de trente et un ans, Jean-Léon, Yohannes Leo. Un titre qui annonce un conte de vie, une biographie. Un nom propre nous fait penser directement à la vie du biographié. Gasparin attribue au titre la fonction de la création d'une attente chez le récepteur ; il incite l'imaginaire du lecteur et crée chez lui le besoin de confirmer ses hypothèses, va-t-il réellement lire la vie de Léon l'Africain ? Un lecteur averti, habitué aux manigances de l'écriture et aux jeux de l'autobiographie se posera certainement la question, à quel point Léon ressemblera-t-il à Amine Maalouf ? Ne s'agira-t-il pas d'une autobiographie voilée ?

Pour les titres qui désignent le contenu du récit, Genette propose l'appellation de titres thématiques opposés aux titres rhématiques qui eux, annoncent la forme. Dans le cas de *Léon l'Africain*, le titre nous laisse perplexe, entre autobiographie et roman, entre vérité et fiction, par contre il accomplit vraiment la fonction « héroïque » du fait qu'il met en valeur le personnage principal.

Même si le titre n'offre pas de certitude concernant le contenu et la forme de l'œuvre, néanmoins il souligne l'origine du personnage, le mot Africain, n'est pas un rajout anodin, habituellement un Africain ne s'appelle jamais Léon « Jean-Léon ! Yohannes Leo ! Jamais personne de ma famille ne s'était appelé ainsi ! »¹. Un tel titre stimule la curiosité du lecteur, il développe le désir de découvrir comment un Africain a-t-il pu se nommer ainsi

¹ Amine Maalouf, *Léon L'Africain*, éd, Casbah.1998, Alger.p.303.

Selon Gasparini « Au lecteur, le titre tend une perche à saisir ou un piège où tomber. Pour préciser ou contredire son message ; il peut s'adjoindre un second signal préliminaire, le sous titre »¹

Amine Maalouf n'a pas donné de précision de genre via un sous titre comme le font certains écrivains, mais il a réparti son œuvre en quatre livres et à chacun un nouveau titre, les quatre livres portent les noms de villes où les événements ont eu lieu (Grenade, Fès, Le Caire, Rome), une segmentation spatiale.

L'auteur a poussé plus loin ; chaque livre regroupe un nombre de chapitres plus ou moins courts, où il raconte une année de la vie de Hassan : une fragmentation temporelle, ces chapitres portent en intitulé, l'événement majeur qui a marqué l'année mentionnée.

A lire les noms de villes et les dates, l'esprit du lecteur plonge directement dans un univers référentiel, cela ne peut durer, il suffit juste de lire la quatrième de couverture pour se voir transféré vers l'imaginaire, vers la création Maaloufienne .

Parmi les éléments du paratexte auditorial : les dédicaces .Ces dernières permettent à l'auteur d'exprimer un sentiment personnel qui peut implicitement corroborer la référencialité du contenu, ou même contribuer à la compréhension du récit dans le cas où l'écrit est dédié à un des personnages de l'histoire.

Dans *Léon l'Africain* la dédicace est réservée à Andrée, « A Andrée » C'est le même prénom de madame Maalouf, de ce point nous pouvons oser qu'il y eu une tentative d'appropriation de l'histoire à en faire du sujet un fait personnel, cette dédicace nous fait sentir que madame Maalouf lira le roman différemment, qu'elle pourra retrouver entre ses lignes et derrière Léon l'Africain un Amine Maalouf. Ceci revient de la vie personnelle de l'écrivain, surtout si nous prenons en considération qu'il a déclaré qu'il y a une grande partie de lui dans *Léon l'Africain*.

¹ P. Gasparini. Est-il je ?roman autobiographique et autofiction .Seuil.2004.p.69.

L'épigraphe, cette citation que, selon P. Gasparini est le lieu où l'auteur use d'une manipulation intertextuelle pour glisser une impression et stimuler l'envie de rechercher une confirmation entre les lignes.

*« Cependant ne doute pas que Léon
L'Africain, Léon le voyageur, c'était
Également moi. »
W.B YEATS.
Poète irlandais,
(1865-1939)*

Dans « Le théâtre de William Butler Yeats » écrit par Jacqueline Genet nous lisons au sujet de ce poète irlandais Yeats que « En 1911, il assistait à une séance de Mrs. Wreidt, médium américain, à Wimbledon, quand son propre masque lui apparaît sous l'aspect de Léon l'Africain, érudit et géographe arabe de la fin du XVe siècle. L'esprit expliqua au poète que, parce qu'ils étaient fort différents, ils se complétaient »¹. Ceci dit, qu'il est possible que Léon soit aussi le masque d'Amine Maalouf, contrairement à Yeats qui diffère de Léon l'Africain et le complète, la vie d'Amine Maalouf est presque une reprise approximative de Léon allons même à dire qu'il est possible que l'auteur ait pensé à une résurrection dans un pays, tel que le Liban où la réincarnation est une croyance existante chez la communauté minoritaire des Druzes .

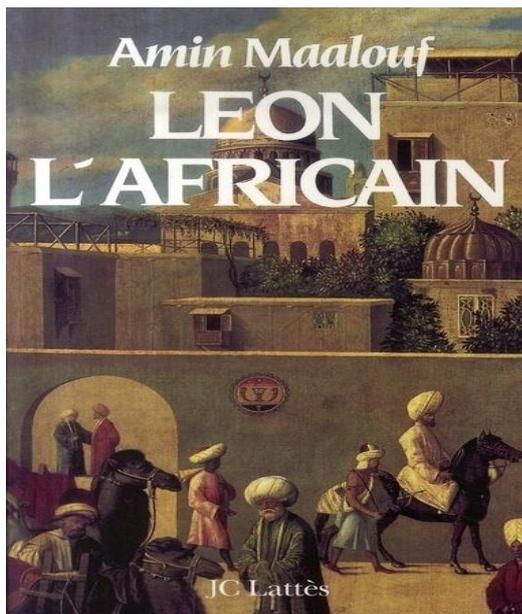
2-Le paratexte éditorial

Le livre est comme tout autre produit de consommation, sa publication se plie aux règles du marketing, cela revient de la responsabilité de l'éditeur, c'est à cette

¹ Jacqueline Genet, Le théâtre de William Butler Yeats, [http://books.google.com/books\(consulté le 15/01/2011\)](http://books.google.com/books(consulté le 15/01/2011))

entreprise de travailler sur une bonne couverture, un prière d'insérer, une jaquette ,et une médiatisation dans le but d'allécher le plus de lecteurs ,de capter leur attention puis provoquer leur curiosité.Et puis atteindre un bon seuil de vente

La couverture ; premier contact avec le lecteur, le portail de l'œuvre. Le choix de la couverture a beaucoup d'effet, elle a le rôle d'appât . L'édition Casbah a vendu son livre sous cette couverture



Sur cette image nous pouvons voir un monde de l'époque du XV^e siècle ,des hommes habillés en *Djubba*, robe flottante à larges manches ,les blanches réservées au rang élevé (l'homme à cheval) ,l'emplacement des personnage évoque une atmosphère de négociants ce qui convient exactement aux activités répandues à l'époque , l'urbanisme qui a servi d'arrière plan rappelle l'architecture andalouse avec ses coupoles et ses moucharabiehs sans omettre les plantations ,signe de la fertilité des terres andalouses qui est le point de départ du périple .Dans le but de nous renvoyer à l'époque ciblé, la couleur ocre est la plus dominante ,elle convient parfaitement à l'ancienneté des événements romancés.

L'approche d'un livre suit presque toujours les même étapes, on lit le titre, on feuillette le contenu et puis on s'arrête à la page finale, qu'on appelle la quatrième de

couverture .Ce passage exerce une grande influence sur la première impression du lecteur ,il résume le récit , valorise le style , propose l'intrigue ,et donne envie de lire. Pour le livre *Léon l'Africain* la première phrase du prière d'insérer nous embarque vers le contraste de l'autobiographie opposée à l'imaginaire, la suite propose un tracé du périple où toute la méditerranée est là.

Cette autobiographie imaginaire part d'une histoire vraie .En 1518 ,un ambassadeur maghrébin ,revenant d'un pèlerinage à la Mecque, est capturé par des pirates siciliens,qui l'offrent en cadeau à Léon X ,le grand pape de la Renaissance .Ce voyageur s'appelait Hassan al-Wazzan .Il devient le géographe Jean-Léon de Médicis ,dit Léon l'Africain. Ainsi, après avoir vécu à Grenade, sa ville natale ,à Fès ,à Tombouctou, au Caire, à Constantinople, Léon passe plusieurs années à Rome ,où il enseigne l'arabe ,écrit la partie hébraïque d'un dictionnaire polyglotte ,et rédige ,en italien, sa célèbre « description de l'Afrique »,qui va rester pendant quatre siècles une référence essentielle pour la connaissance du continent noir .Mais plus fascinante encore que l'œuvre de Léon ,c'est sa vie ,son aventure personnelle ,que ponctuent les grands événements de son temps :il a dû fuir l'Inquisition ;il se trouvait enfin à Rome aux plus belles heures de la Renaissance ,ainsi qu'au moment de sac de la ville par les soldats de Charles Quint.

Homme d'Orient et d'Occident, homme d'Afrique et d'Europe, Léon l'Africain est, d'une certaine manière, l'ancêtre de l'humanité cosmopolite d'aujourd'hui. Son aventure méritait d'être reconstituée, d'une année à l'autre, d'une ville à l'autre.

On pouvait difficilement trouver dans l'histoire personnage dont la vie correspond d'avantage à ce siècle étonnant que fût le XVIe .A cela s'ajoute le style d'Amine Maalouf, celui d'un grand écrivain.

Amine Maalouf est l'auteur de *Samarcande* et *Les jardins de lumière*.

Il suffit de lire ce passage, pour que l'envie de décrypter ce paradoxe autobiographie /imaginaire surgit, il est clair que l'éditeur cherche via cette page à orienter son lecteur, ce qui est nullement garanti ; le type de réception de l'œuvre ne peut être prévu au préalable.

Les éléments théoriques lancés au préalable nous serviront à positionner le roman *Léon L'Africain* dans un genre, plus précisément, approuver la déclaration de l'éditeur : autobiographie imaginaire ou non. On aura à voir certains indices qui ont le pouvoir de nous guider.

Chapitre II: Entre l'autobiographie et le romanesque :

1- Qui est : « je » ?

« Moi, Hassan fils de Mohamed le peseur, moi, Jean –Léon de Médicis »¹ . Une œuvre qui s'ouvre sur cette déclaration identitaire, nous plonge immédiatement dans une ambiance de confiance, ce moi dénonce un engagement clair de la part du narrateur, il se raconte, il assume son moi.

L'omniprésence du « je » tout au long de la narration est une des techniques dont l'auteur a mis en œuvre pour établir une atmosphère imprégnée de réalité .Ce « je » dont le narrateur use fait de lui un narrateur homodiégétique ,il est présent dans l'histoire ,*Léon l'africain* n'est pas seulement le témoin de ce qu'il raconte mais bien au-delà , il est le personnage héros du récit ,il est le faiseur d'événements ,il est la plume même qui les transcrit ,il est écrivain dans son rôle, au sein de l'œuvre .

Pour Gasparini ; si l'auteur attribue à son héros la fonction d'écrivain, c'est qu'il a l'intention de se projeter via cette identification professionnelle

¹ Léon l'Africain, Amine Maalouf, éd Casbah, Alger, 1998, P11.

« S'il est un trait biographique du personnage qui autorise, à lui seul, son identification avec l'auteur, c'est l'activité d'écrivain . Cette identification professionnelle présente l'avantage de ne pas nécessiter aucun recours au paratexte : écrivain, l'auteur l'est, incontestablement, son livre l'atteste . S'il attribue cette manie à son héros, il signale *ipso facto*, par le moyen le plus simple et le plus efficace, un point commun entre eux »¹

Tout comme l'auteur , le narrateur est un écrivain . Il rédige une longue lettre destinée à son fils , dans laquelle il étale l'histoire des terres que le destin lui a fait visiter , des mémoires et des souvenirs . Il est l'écrivain de la *Description de l'Afrique*, de documents diplomatiques . Il écrit en toutes circonstances , libre , incarcéré , joyeux et déprimé.

« Même si j'étais plus éloquent, même si ma plume était plus docile, j'aurais été incapable de décrire ce que l'on ressent »²

« je passais mes journées à déambuler dans les souks , à visiter les mosquées , m'efforçant de discuter avec toute personne connaissant quelques mots d'arabes et notant parfois le soir , dans ma chambre , ce que j'avais observé, sous le regard de Hiba. »³

« Je pus ainsi achever les traductions arabes et hébraïques que j'avais promises à l'imprimeur saxon. Je pus également écrire cette année- là, les six premiers livres de ma description de l'Afrique ».⁴

Le fait que le héros pratique l'écriture, qu'il soit un voyageur, un exilé, et un réconciliant, cela nous fait penser à l'auteur qu'est Amine Maalouf . Ce rapprochement qui ne semble guère une coïncidence, donne l'impression au lecteur, non profane qu'il

¹ Philippe Gasparini, *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*, Seuil, 2004, p.52

² Léon l'Africain, Amine Maalouf, éd Casbah, Alger, 1998, p.172.

³ *Ibid*, p.175.

⁴ *Ibid*, p.342.

découvre la vie d'Amine Maalouf, et dire , que ce dernier connaît sa propre histoire mieux que personne, et donc le récit est vrai ou du moins ,il est susceptible d'être vrai.

Le choix du personnage héros ne semble nullement anodin, comme nous l'avons déjà vu dans l'analyse de l'épigraphe, il est très probable qu'Amine Maalouf et Léon L'Africain se complètent, l'auteur, se voit, se reflète à travers la personnalité choisie. Selon P.Gasparini « il instaure un effet de miroir qui va structurer leur relation. »¹

Le narrateur n'est pas Amine Maalouf mais, il ne lui est tout de même pas étranger. nous allons étudier ultérieurement la possibilité qu'il y est une fictionnalisation du « je » Maaloufien en un nouveau « je » multiple ; grenadin, fassi, cairote,napolitain

L'auteur ne s'est pas contenté d'un pronom personnel « je » mais il a usé pleinement d'adjectifs possessifs

« Je venais de naître, par la grâce de imparable du Très -Haut, aux derniers jours de chaabane, juste avant le début du mois saint, et Selma ma mère était dispensée de jeûner en attendant qu'elle se rétablisse, et Mohamed mon père était dispensé de grogner »²

« Une fois de plus, mon fils, je suis porté par cette mer, témoin de tous mes errements et qui à présent te convoie vers ton premier exil »³

Le « je » se fortifie, se consolide grâce aux adjectifs qui lui permettent de s'approprier les personnages et les lieux « -Hassan, réveille-toi si tu veux voir ta ville ! »⁴

¹ P.Gasparini, EST-IL JE ? Roman autobiographique et autofiction, Seuil, France.2004.p52

² Léon l'Africain, Amine Maalouf, éd Casbah, Alger, 1998, P15.

³Ibd, p365.

⁴ Ibid, p91.

Ce « je » a pris en charge même les sentiments et les désirs, le narrateur use de ce « je » pour offrir de la sincérité, le désir interne de l'individu ne peut être extériorisé qu'avec un « je », nulle âme étrangère n'assumera cette acte de vérité

« Quand à moi ,j'ai atteint le bout de mon périple .Quarante ans d'aventures ont alourdi mon pas et mon souffle .Je n'ai plus d'autre désir que de vivre ,au milieu des miens , de longues journées paisibles .Et d'être ,de tous ceux que j'aime ,le premier à partir . »¹

2-Le rôle de l'Histoire dans le roman

Amine Maalouf est l'un des auteurs attachés aux origines et au passé des peuples, la lecture de ses romans nous emmène en voyage dans le temps .A commencer des *Croisades vue par les arabes* jusqu'au dernier essai *Le dérèglement du monde*.

Dans son œuvre autobiographique *Léon L'Africain*, où fiction et Histoire sont nées. L'auteur propose une agréable leçon d'Histoire dans laquelle le lecteur découvre des événements historiques avérés du 15^{ème} siècle , il propose un panorama de sites et une présentation de personnalités ayant vécu autour du bassin méditerranéen.

On a beaucoup lu d'autobiographies, dans lesquelles, le contenu se limite au tracé de la vie d'un individu sans impliquer l'Histoire ambiante, Nathalie Sarraute a écrit *Enfance*², une biographie crue ,loin de l'Histoire de l'époque .Pourquoi alors Amine Maalouf n'a pas fait de même, il a immergé son héros dans une grande dose d'événements historiques? Le roman est tellement farci d'histoire qu'il emprunte, avec réserve, le titre de roman historique.

Le roman réparti en quatre livres, chacun réservé à une ville (Grenade, Fès, le Caire, Rome). Dans chaque partie le narrateur rapporte les événements historiques dont il

¹ Léon l'Africain, Amine Maalouf, éd Casbah, Alger, 1998, P365.

² Nathalie Sarraute ,Enfance, éd Gallimard,1983 .

était témoin au cours de son périple .Chaque livre résume un moment de l'existence du narrateur et surtout des événements dramatiques auxquels les pays visités ont succombé.

Cette forte présence de l'Histoire dans le roman a allié deux contraires, fiction et Histoire, où cette dernière est vulgarisée et romancée.

L'Histoire a servi comme toile de fond sur laquelle, les personnages fictifs ont pris place, à chacun son rôle. Cet arrière plan a permis de situer le roman dans le temps et l'espace. Les événements historiques ont donné de la véracité au récit.

Hassan El Wazzan est né a Grenade sous l'empire de Boabdil le diminutif de bouabdillah fils d'Abou el Hassan Ali fils de Saad el nasride le vingt et unième sultan, cette filiation aide le lecteur à croire en ce personnage existant déjà dans d'autres ouvrages d'histoire , l'identification est donc possible .

Raconter un événement avéré donne au récit « un effet réel »¹ comme il est le cas dans le premier livre du roman « Livre de Grenade », où la chute de l'Andalousie dans les mains des Castillans est racontée comme tout historien l'aurait fait.

« Le soir même du 1^{er} janvier 1492, le vizir, qui était restait auprès des otages, reprit le chemin de Grenade, accompagné cette fois de plusieurs officiers chrétiens qu'il devait introduire dans la cité conformément aux accords. [...]Le lendemain matin, ils se présentaient à la tour de Comares, où Boabdil leur livra les clés de la forteresse »²

Ces passages de pure Histoire, le narrateur ne nous en n'a pas privé, les désaccords qui déchiraient l'église à Rome, ont eu leur part d'intérêt.

« Le 22mai 1526, une « sainte ligue » naquit dans la ville française de Cognac : elle regroupait, en outre François et la pape, le duc de Milan et les Vénitiens. C'était la guerre, l'une des plus terribles que Rome ait jamais connues. Car, s'il avait temporisé

¹ Notion lancée par G.GENETTE

² Léon l'Africain, Amine Maalouf, éd Casbah, Alger, 1998, P63

après Pavie, l'empereur était déterminé cette fois à aller jusqu'au bout contre François, qui avait été libéré en échange d'un engagement écrit mais qui s'était dépêché de le déclarer nul dès qu'il avait franchi les Pyrénées ; contre le pape ensuite, allié du « parjure » »¹

Ces événements réels instaurés dans un récit et mêlé à la fiction ressembleraient à un canevas qui permet de poser correctement le produit de la création imaginaire. Ces événements font du texte une vérité existante, puisque, dans ce monde véridique, l'esprit du lecteur se promène sans s'y perdre, tout se plie à l'enquête. Il y a lieu à une piste d'entente entre l'Histoire et le récit, parlons même de complicité. Ceci ne fait qu'alimenter le plaisir de la découverte chez le lecteur, il revit dans une ère lointaine à travers une autobiographie imaginaire .

3-La part de la fiction :

Le problème des frontières de fiction, qui préoccupe aussi bien les historiens, les philosophes que les critiques littéraires, est assez épineux, quoique la question paraît simple concernant l'authenticité, celle-ci place un grand nombre de textes dans une situation problématique. Cette frontière rebelle, souvent difficile à tracer provoque le soupçon en permanence, elle brouille l'itinéraire, empêche de séparer le vrai du faux.

Comme nous l'avons déjà expliqué dans un chapitre précédent que raconté un périple fidèlement, revient de l'impossible, parce qu' il existe toujours des vérités et des détails qui échappent à l'écrivain, il ne peut restituer tout un parcours d'une vie, de manière fidèle.

La fiction tient parfois, à la fois, du mensonge et de la vérité, riche en hypothèses fructueuses parce qu'elles réorganisent ou corrigent les lacunes du réel ; il y a toujours lieu à supposer, qu'une réalité existe en dehors des récits que nous en faisons et des hypothèses que nous y projetons.

¹ Léon l'Africain, Amine Maalouf, éd Casbah, Alger, 1998, P350.

En outre, c'est la fiction qui prend en charge ce dont la réalité nous prive, elle est l'outil de base qui permet à l'auteur de combler les vides que la mémoire et la documentation laissent vacants. C'est la raison pour laquelle, les critiques reprochent cet handicap à l'autobiographie, concernant son incapacité vis-à-vis l'oubli et le manque de données.

Les historiens recourent à la fiction pour animer leur récits et pour tenter de prouver la véracité d'explications causales avec ce que l'on nomme des récits « contrefactuel » ou encore pour approcher les champs historiques dépourvus de toute archive. En inventant selon les procédures de l'histoire sociale la biographie d'une personnalité dont l'état civil ne donne que le nom et la date de naissance, c'est une façon de faire exister une seconde fois, un être dont le souvenir est aboli, l'auteur grâce à sa plume, va le récréer, lui offrir une seconde chance.

Dans un roman tel que *Léon L'Africain*, aucune documentation ne permet à l'écrivain de retrouver les dires des personnages et ceux des personnalités. L'auteur n'a d'autres choix que : inventer, imaginer.

Cette fiction émane de l'imagination de l'auteur et repose essentiellement sur les critères du vraisemblable.

4-Le vraisemblable :

Cette notion qu'Aristote définit :

« Le vraisemblable est ce qui se produit d'ordinaire, non pas absolument parlant, comme le définissent quelques -uns, mais ce qui est vis –à –vis des choses contingentes, dans le même rapport que le général est au particulier »¹

Il explique la technique de l'auteur et comment établir cette vraisemblance.

¹ Aristote, *Rhétorique*, op, livre I, chap II, 1357a, p.88-89.

« Le rôle du poète est de dire non pas ce qui a eu lieu réellement, mais ce qui pourrait avoir lieu dans l'ordre du vraisemblable ou du nécessaire »¹

Amine Maalouf raconte un périple d'une personnalité qui l'a devancé de trois siècles, elle a vécu sur des terres qui n'étaient pas les siennes. L'auteur s'engage à réécrire la longue lettre que Léon L'Africain a rédigé pour son fils, une lettre lourde de faits personnels et historiques.

La question qui me vient à l'esprit est la suivante : est ce vrai, que Léon L'Africain a écrit une lettre à son fils ? Alors que ce dernier a à peine cinq ans. On ne peut pas le vérifier ni être sûr, mais selon la logique des choses, quand a vécu une vie mouvementée, pleine de tourments : la faillite, l'emprisonnement, le bannissement, la torture et de même si, on a goûté aux plaisirs de la vie, la richesse les honneurs et les éloges ; l'envie de tout transmettre à sa progéniture est très pensable, c'est là où intervient le vraisemblable.

L'œuvre débute sous forme de lettre que le narrateur rédige pour son fils, ce glissement vers un genre épistolaire ne fait qu'accentuer l'effet réaliste de l'œuvre. Dans ce roman de quatre cent pages, nous retrouvons cinq parties de cette lettre, trois d'entre elles précèdent les départs vers de nouvelles destinations. Les deux autres ont servi d'ouverture et de fermeture pour l'œuvre.

« Et tu resteras après moi, mon fils, et tu porteras mon souvenir. Et tu liras mes livres. Et tu reverras alors cette scène : ton père habillé en Napolitain sur cette galée qui le ramène vers la côte africaine, en train de griffonner, comme un marchand qui dresse son bilan au bout d'un long périple. »² (Le livre de Grenade)

« J'avais ton âge, mon fils, et plus jamais, je n'ai revu Grenade. Dieu n'a pas voulu que mon destin s'écrive tout entier en un seul livre »³ (Le livre de Fès)

¹ Aristote, Poétique, op, chap.9.1451 a 36, p.65.

² Amine Maalouf, Léon L'Africain, Casbah, Alger, 1991.p11.

³ Ibid.p89.

« Quand je suis arrivé au Caire, mon fils, elle était depuis des siècles déjà la prestigieuse capitale de l'empire, et le siège d'un califat. Quand je l'ai quittée, elle n'était plus qu'un chef-lieu de province »¹(Le livre du Caire)

« Ainsi, j'étais esclave, mon fils, et mon sang avait honte .Moi dont les ancêtres avaient foulé en conquérants le sol de l'Europe, je serai vendu à quelque prince, à quelque riche marchand de Palerme, de Naples, de Raguse, ou, pire, à quelque Castillan qui me ferait boire à chaque instant toute l'humiliation de Grenade. »²(Livre de Rome)

« Une fois de plus, mon fils, je suis porté par cette mer, témoin de tous mes errements et qui à présent te convoie vers ton premier exil. »³(La fin du roman)

Ce que Hassan a raconté n'est peut être pas vrai mais il convient à ce qui est vrai, à ce qui devait l'être, voilà l'objectif de la vraisemblance ; acheminer l'esprit du lecteur vers le véridique.

Même si la fiction a envahi la forme autobiographique, elle a tout de même respecté l'aspect véridique des faits, elle se limite à ce qui peut être vrai, en d'autres mots, elle s'incarne dans le cadre de la vérité.

5-Autobiographie ou non ?

En se référant à la définition de l'autobiographie

« Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.¹»

¹ Amine Maalouf, Léon L'Africain, Casbah, Alger, 1991.p229.

²Ibid.p293.

³Ibid.p365.

Effectivement, *Léon L'Africain* est un récit en prose, écrit avec une perspective rétrospective, le narrateur héros raconte les circonstances de sa naissance et expose même des événements qui l'ont devancé, la personne est réelle, elle figure sur d'autres ouvrages d'histoire, Léon l'Africain a été sujet de recherche dans plusieurs pays

La divergence qui rompt la compatibilité avec la définition de P.Lejeune, est bel et bien : celui qui écrit n'est pas le biographié, (Amine Maalouf \neq Léon L'Africain). L'auteur n'est pas le narrateur (A \neq N)

P.Gasparini insiste sur le rapport auteur /narrateur héros, pour lui, la jonction entre, ces éléments est indispensable, pour qu'il y est autobiographie.

Par conséquent, le roman *Léon L'Africain* n'est pas une autobiographie pure, il n'y a pas d'identité onomastique entre auteur et le personne biographiée.

Léon L'Africain est un récit de vie rédigé avec une perspective rétrospective et une disjonction onomastique : selon le tableau de P. Gasparini (déjà présenté) nous sommes face à une autobiographie fictive, comme il a été annoncé sur la quatrième de couverture. Elle est à mi- chemin de l'autobiographie classique.

Une autobiographie fictive ! Arriver à cette identification, nous constatons que notre œuvre et réellement hybride. Elle est lieu où l'auteur a réussi le jumelage de deux notions contradictoires, la première fait appel au véridique, la seconde à l'imaginaire. Du coup, il nous donne l'impression d'avoir voulu satisfaire ses deux passions, l'une pour l'Histoire l'autre pour l'écriture romanesque. Une conciliation entre deux différences, un terrain d'entente.

Amine Maalouf a toujours réclamé l'entente entre les différences, il a fait de la coexistence une cause à défendre dans ses écrits.

¹ P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, « Points Essais », Seuil, 1996.

Le plaisir qu'on ressent au cours de la lecture est certainement dû à cet équilibre entre le vrai et l'imaginaire que l'auteur a bien réussi. Il a reconstitué avec vérité un moment du passé en introduisant des personnages imaginaires, mais assez marquants par la façon de vivre de l'époque pour paraître vraisemblable. D'ailleurs, ce rythme d'équilibre gère tout le récit. Cet équilibre correspond à la fonction du père, Mohamed le peseur. Déjà il introduit la balance du peseur sur laquelle il va équilibrer son récit entre le documentaire et la création littéraire.

Chapitre III :

1-Le pacte référentiel

L'étude autobiographique repose essentiellement sur un pacte, qu'auteur et lecteur, sont sensés respecter ; au premier, le devoir d'être crédible, au second d'être confiant. A vrai dire, ce pacte autobiographique, est un double engagement, dans le sens où le « je » du récit doit renvoyer à une personne réelle, ce qui permet une identification identitaire, associant à cela des événements tirés du réel, c'est ce qu'on appelle un « pacte référentiel ». Si nous prenons la première dimension, où P. Lejeune attribue à l'écriture autobiographique, la jonction onomastique auteur /narrateur, nous allons constater qu'elle permet de dire, que telle œuvre est autobiographique, elle diffère du roman sur tel point de base, d'autre part, le fait que les événements racontés soient réels, cela veut dire, que l'œuvre se range dans la case du *récit factuel*¹ (notion de G. Genette)

P. Lejeune explique cette distinction (réel /fictionnel) dans *Pacte autobiographique*

« Ce que j'appelle autobiographie peut appartenir à deux systèmes différents : un système référentiel « réel » (où l'engagement autobiographique, même s'il passe par le

¹ Notion de G. Genette, fiction et diction, Le Seuil .Paris .1991.

livre et l'écriture, a valeur d'acte), et un système littéraire où l'écriture ne prétend plus à la transparence mais peut parfaitement mimer, mobiliser les croyances du premier système »¹

L'approche de l'œuvre Léon l'Africain, nous emmène à voir, qui est ce « je », qui raconte ? Est-il réel ? Raconte t-il la vérité ? Nous allons épier toutes sources et stratagèmes de véracité dans le but de souligner l'existence d'un pacte référentiel

Quand P. Lejeune a travaillé sur l'œuvre de Robbe-Grillet, il a examiné le « je », il dit :

« Il est naturel de se demander tout simplement [quoique, chez Robbe - Grillet rien de naturel ni de simple] « qui suis-je » ? Mais puisque je suis lecteur, il est non moins naturel que je pose d'abord la question autrement qui est « je » ? (c'est-à-dire : qui est ce qui dit : qui suis-je ? »²

Quand Amine Maalouf use du « je » en permanence, c'est une des techniques pour dire qu'il détient la vérité, et implicitement, il exige d'être cru.

2-Le narrateur entre clairvoyance et claire voyance

La relation qu'entretient le narrateur avec l'histoire narrée est un élément à ne pas négliger pour ne pas dire, un point important pour l'analyse de l'œuvre, c'est un lieu de repère dans un jeu de glissement et de bascule.

Un narrateur auto diégétique qui s'identifie au personnage héros, il devient transparent à lui-même, et se perçoit comme objet, il est interne à la trame du récit. Cette position lui donne d'office la capacité d'une vision interne qui lui permet de tout voir.

¹ Philippe Lejeune, Le pacte autobiographique, poétique, p416-433.1983.

² Philippe Lejeune, Le pacte autobiographique .Paris, le seuil ,1975 .P19 .

Malgré la discordance onomastique entre l'auteur et le narrateur, nous lisons un périple avec les moindres détails. Dans le premier livre (livre de Grenade) réservé à la naissance du narrateur, se dernier raconte sa venue au monde.

Le narrateur est omniscient, c'est-à-dire qu'il a une vision d'ensemble de l'espace et du temps romanesques: il connaît tous de ses personnages et fait partager son savoir au lecteur, n'hésitant pas à commenter ou à donner son opinion sur l'action. Ce point de vue permet au romancier de donner une vision illimitée de l'intrigue et des personnages. Le lecteur connaît alors les pensées et les actes, le passé et le présent, comme s'il était situé au-dessus de tout. C'est le « point de vue de Dieu », une focalisation au degré zéro.

« Je venais de naître, par la grâce imparable du Très -haut, aux derniers jours de châabane, juste avant le début du mois saint, et ma mère était dispensée de jeûner en attendant qu'elle se rétablisse, et Mohamed mon père était dispensé de grogner, même aux heures de faim et de chaleur, car la naissance d'un fils qui portera son nom et jour ses armes, est pour tout homme un sujet de réjouissance légitime. »¹

Il restitue sa naissance et son effet sur son entourage, sans même dire d'où ces détails lui proviennent, c'est un peu plus tard qu'il va dénoncer ses sources d'informations, les récits de mémoires de sa mère, son père, et son oncle maternel.

Une mère qui raconte tout à son enfant même ses mésaventures conjugales, ses crises de jalousie face à une rivale esclave du pays des *Roums*.

« J'étais libre et elle était esclave, me dit ma mère, et entre nous le combat était inégal. Elle pouvait user à sa guise de toutes les armes de la séduction, sortir sans voile, chanter, danser, verser du vin, cligner des yeux et se dévêtir, alors que j'étais tenue de ma position de ne jamais me départir de ma réserve, encore moins de montrer un

¹ Amine Maalouf, Léon L'Africain, Casbah, Algérie. 1998. P15.

intérêt quelconque pour les plaisir de ton père »¹

Ce qui est frappant, c'est que le narrateur arrive à tout raconter, sa naissance, sa tendre enfance. Il rapporte les confidences de sa mère sur un sujet tabou dans une société musulmane, qu'aucune mère n'oserait raconter à son propre garçon .Cette femme pudique, qui manifeste de l'extrême réserve envers son mari, comment arrive-t-elle à divulguer sa vie privée à son enfant.

Notre narrateur se montre capable même de reprendre les songes d'autrui :
« « Elle est étrange, leur ville nouvelle construite avec nos vieilles pierres », songeait Mohamed en pénétrant dans ce campement si souvent observé de loin avec frayeur et curiosité. »²

Il est prêt à tout voir, sinon imaginer, pourvu qu'il n'y ait pas de vide, pas de creux. L'envie de satisfaire la curiosité du récepteur est poussée à son extrême :

« -penche-toi au-dessus de la table !

Le spectacle était, je l'avoue, assez étonnant. Les reflets dansants des gouttelettes d'huile sur la face polie de l'amphore donnaient une illusion de mouvement incessant .En y attachant le regard pendant quelques secondes, et en laissant courir son imagination, on pouvait observer toutes sortes d'êtres et objets

-Tu as vu ces djinns qui s'agitent ?

-Oui, répondis-je évidemment.

J'aurais dit oui quelle que soit la question, mais ma mère était tout oreilles .Pour le but qu'elle s'était fixée, pour le prix qu'elle payait, elle ne voulait pas être déçue. »³

Léon L'Africain raconte son parcours de vie avec les moindres détails. Il est très confiant en ses capacités mémorielles

¹ Amine Maalouf, Léon L'Africain, Casbah, Algérie.1998.p16

² Ibid.p63.

³ Ibid.p104.

3-Entre le réel et le fictionnel :

Pour pouvoir positionner l'œuvre entre le référentiel et l'imaginaire, nous allons tenter une sorte de classement, un tableau à deux colonnes : les éléments indicateurs de fiction par opposition à ceux qui indiquent des faits réels. J'utilise le verbe « tenter » parce que, je doute qu'il me soit possible de réaliser cette séparation, l'œuvre est minée d'ambiguïté, beaucoup d'éléments suscitent l'intrigue. Des personnages mi-réels, mi-fiction, des événements imaginaires mais qui semblent réels.

Chapitre IV : Les indices de fiction

« Les «indices» de la fiction ne sont pas tous d'ordre narratologique, d'abord parce qu'ils ne sont pas tous d'ordre textuel: le plus souvent, et peut-être de plus en plus souvent, un texte de fiction se signale comme tel par des marques para-textuelles qui mettent le lecteur à l'abri de toute méprise et dont l'indication générique roman, sur la page de titre de la couverture, est un exemple parmi bien d'autres. Ensuite, parce que certains de ses indices textuels sont, par exemple, d'ordre thématique (un énoncé invraisemblable comme «Le chêne un jour dit au roseau...» ne peut être que fictionnel), ou stylistique : le discours indirect libre, que je compte parmi les traits narratifs, est souvent considéré comme un fait de style. Les noms des personnages ont parfois, à l'instar du théâtre classique, valeur de signes romanesques. Certains incipits traditionnels («Il était une fois», «Once upon a time» ou, selon la formule des conteurs majorquins citée par Jakobson: «Aixo era y non era») fonctionnent comme des marques génériques, et je ne suis pas sûr que les ouvertures dites «éthiques» du roman moderne («La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide») ne constituent pas des signaux aussi efficaces, voir plus efficaces... »¹

Pour Genette, les indices paratextuels sont beaucoup plus efficaces, que ceux que le texte propose, sans toute fois ignorer l'effet de certains indices textuels, thématiques

¹ Gérard Genette, Fiction et diction, Seuil 1991, Paris p.89.

et stylistiques.

Dans notre œuvre les indices de fiction n'en manquent pas, commençons par rappeler ce que l'analyse paratextuelle nous a fourni :

Le titre de l'œuvre, qu'est le nom du biographié n'est pas celui de l'auteur, sur la quatrième de couverture nous lisons que c'est une autobiographie imaginaire ce qui veut dire qu'elle émane d'un esprit créateur, celui de l'auteur. Mais elle est aussi autobiographie, deux opposés, en concurrence qui va gagner le plus de terrain.

1-Les personnages

En effet, un auteur peut choisir de rendre ces protagonistes très réels ou au contraire profondément ancrés dans la fiction. Mais, est-il plus judicieux pour un romancier de transporter le lecteur, par le biais de personnages réalistes dans la fiction ou au contraire doit-il briser l'illusion et rappeler au lecteur qu'ils sont fictifs ?

Nous verrons donc tout d'abord, ce qu'apporte à un roman le fait de rendre le plus réel possible les personnages qui y évoluent puis au contraire ce qui peut décider un auteur à pratiquer la destruction de l'illusion du réel.

Les auteurs cherchent à rendre leurs personnages le plus réel possible car, le lecteur a besoin d'un point de chute, d'une identification. Le personnage représente l'exemple qu'il soit bon ou mauvais. Pour que le lecteur arrive à s'identifier au personnage, qu'il vive l'aventure, qu'il oublie l'espace d'un instant qu'il ait affaire à des êtres imaginaires, de papiers, il doit se reconnaître dans ces personnes créées, reconnaître leur psychisme. Les personnages deviennent de véritables transmetteurs d'idées.

L'analyse des personnages a toujours été un des points de fixation de la critique littéraire selon P.Hamon

« Le concept de personnage définit un champ d'étude complexe, particulièrement surdéterminé, qui est à la fois, celui du figuratif dans la fiction (en tant que tel, il est le lieu d'un effet de réel important), celui de l'anthropomorphisation du narratif (en tant que tel, il est le lieu d'un "effet moral", d'un "effet de personne", d'un "effet

psychologique" également important), et celui d'un carrefour projectionnel (projection de l'auteur, projection du lecteur, projection du critique ou de l'interprète qui aiment ou n'aiment pas, qui se "reconnaissent" ou non en tel ou tel personnage) . »¹

Le classement des personnages obéit à certains modèles, « soit que ces classements s'effectuent à partir de modèles sociologiques, soit à partir de critères anecdotiques (recherches des sources et des "clés" des personnages), soit à partir de phénomènes projectionnels (voir par exemple, chez H.R. Jauss et chez le néo-aristotélicien N.Frye, une typologie des œuvres fondées sur divers modes différents d'identification du lecteur au héros), soit à partir de critères idéologiques. La plupart des théories, qui ont toutes leur intérêt, hésitent en général entre l'approche particularisante anecdotique (biographique ou autobiographique des personnages que l'on classe alors selon leurs distances par rapport à une personne historique précise, celle de l'auteur et de ces modèles), et l'approche généralisante transhistorique dans laquelle le personnage est l'incarnation d'un type, lui même incarnant une essence soit psychologique, soit sociale. »²

1-1- Les personnages historiques et imaginaires

Cette œuvre hybride a assemblé deux catégories de personnages ,les uns réels (aptes à l'authentification) les autres imaginaires, créés et caricaturés par la plume de l'auteur, (ils ne sont pas facultatifs, pas accessoires, ils comblent et consolident la trame du récit.).Ces deux catégories ne sont pas indépendantes, elles se côtoient, et tissent des liens entre elles.

¹Philippe Hamon, Le personnel du roman: le système des personnages dans les Rougon-Macquart, <http://books.google.fr> consulté le 27/03/2011.

²http://books.google.fr/books?id=K_MLspO1qUkC&pg=PA9&lpg=PA9&dq=le+personnage+chez+Hamon&source (consulté le 20/03/2011)

1-1- Les personnages imaginaires

Même dans une autobiographie les personnages imaginaires ont leur rôle ,du fait que raconter le parcours d'un protagoniste exige son insertion dans un monde qui n'est pas toujours fait de personnages vrais ;cela est dû à l'insuffisance de détails à laquelle l'écrivain est confronté .Pour pouvoir avancer dans le conte d'une vie ,il est nécessaire de l'entourer de personnages plus ou moins imaginaires tout en respectant les normes logiques du vraisemblable ,c'est-à-dire le héros a droit à une famille présente ou disparue ,des amis ,des compagnons ... ; toutes ces personnes restent en suspend ,on ne sera jamais sûr de leur existence .Léon l'Africain est une personnalité connue pour son savoir ,ses écrits ,ses voyages ,mais la vie privée de Léon est propre à lui ,aucun individu ne pourra rapporter ce que le cœur de Hassan El Wazzan a vécu, s'il ne s'appuie sur ses capacités créatives .

1-1-1 Le père de Hassan

Que le narrateur parle de son père, n'a rien d'étrange, on ne peut guère douter de son existence, une manière dont le narrateur use pour s'authentifier, on n'existe qu'à travers nos origines, l'existence d'un père biologique est une identification. Ce père peseur, la balance de ce père ,n'a pas servi rien qu'à peser les récoltes des grenadins, mais c'est cette balance qui a gardé le récit en équilibre, le récit a progressé au gramme près, entre le référentiel et l'imaginaire (c'est ce que nous allons développer ultérieurement).L'existence du père est certaine, ce qui reste à vérifier, c'est ce qu'il lui a été attribué comme ,caractère ,dires ,et qualités ,peuvent-ils être vrais ?A mon sens, chose irréalisable. C'est à ce niveau là, où la fiction a dû probablement intervenir.

Ce qui est surprenant au cours du récit , c'est la ressemblance frappante entre le père de la famille des Wazzan (Mohamed) et le *sultan*, le chef du peuple Grenadin .

1-1-2 Analogie entre le sultan et le père

L'Histoire a noté des faits avérés concernant le régime Nasride au quinzième siècle, la légèreté d'esprit du père du dernier sultan Abou el Hassan (Le même nom que celui du père de Léon) a engagé la famille royale dans une autodestruction. Au détriment du peuple et de leur sécurité. Le régime Nasride prend le chemin de la chute quand Abou el Hassan se marie avec une chrétienne et emprisonne son fils Boabdil, dont la mère est la première épouse du sultan. Négligeant l'état et ses intérêts, il est absorbé par sa vie dissolue avec une nouvelle femme chrétienne, ce qui rend son royaume une proie alléchante aux yeux des castillans. Cette situation précaire oblige les Arabes à s'exiler en Afrique.

L'amour du sultan pour une chrétienne et par la suite l'abandon de son peuple fournissent à Maalouf une matière première pour la création de Mohamed, le père de Hassan. On a l'impression qu'il y a eu une action de calquage ; Mohamed El Wazzan l'imita inconsciemment le sultan, il tombe amoureux d'une chrétienne qu'il nommera *Warda* et se détourne de Selma sa cousine la Horra.

« les seuls cris de joie furent les miens et ceux de ma sœur. Mohamed et Warda étaient pétrifiés par l'émotion, ainsi que par les cents regards qui les assiégeaient. Quant à Salma, elle me serra un peu plus fort contre sa poitrine. A sa respiration retenue, à quelques soupirs échappés, je compris qu'elle souffrait. Ses larmes coulaient sans doute à l'abri de son voile, et ce n'était pas sans raison ; puisque la passion débridée de mon père allait bientôt nous mener tous au bord de la déchéance." ¹

Selma a eu le même sort de Fatima alors que quelques temps, auparavant elle dédaignait le geste du sultan envers sa cousine.

« Pourtant aux yeux de ma mère, le crime impardonnable du sultan était d'avoir délaissé sa femme libre, sa cousine Fatima, fille de Mohamed-le -Gaucher, pour une captive chrétienne appelée Isabel de Solis, qu'il avait nommée Soraya. »²

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998,p89.

²Ibd.p26.

Cette analogie provoque un soupçon vis-à-vis la crédibilité des faits racontés au sujet du père de Léon l'Africain ; serait-il possible dans un monde réel que deux personnages de classes sociales différentes aient les mêmes traits de caractères, les mêmes vices et puis le même sort.

Delà nous pouvons voir comment un fait avéré a contribué à la construction d'un personnage fictif.

1-1-3-Selma, la mère de Hassan

Une femme porteuse de mémoires, source de discours ,un personnage très présent au cours de la narration au premier et deuxième livre (livre de Grenade, livre de Fès) Le premier ,où le narrateur raconte son enfance à Grenade ,en ce moment d'innocence , la mère est un membre actif ,fournisseur de souvenirs .Hassan parle de sa mère avec beaucoup d'affection ,il est son confident pendant un bon nombre d'années ,elle est son historien ,sa source de mémoires ,elle est sa jumelle. La naissance de Hassan était une résurrection pour une mère au bord du désespoir .

« Sa joie (la joie du père) exubérante n'avait toutefois ni la profondeur ni l'intensité de celle de Selma, qui en dépit de ses douleurs persistantes et de son extrême faiblesse, se sentait naître une seconde fois par ma venue au monde, car ma naissance faisait d'elle la première des femmes de la maison et lui attachait les faveurs de mon père pour de longues années à venir. »¹

Elle lui raconte sa venue au monde, la fête organisée en son honneur, son cri lors de sa circoncision, elle lui décrit l'atmosphère ambiante dans laquelle il a baigné.

« A ma circoncision aussi, insistait ma mère, il y avait des musiciens et des poètes. Elle se rappelait même des vers qui avaient été déclamés à l'adresse de mon père. »²

Au second, livre le narrateur passe plus de temps auprès de sa mère et de sa famille maternelle, suite au divorce de ses parents, cette séparation a rapproché encore l'enfant

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p15.

²Ibd.p21.

de sa génératrice, il adhère aux angoisses de cette femme délaissée par le chef de famille pour une chrétienne, ce père qui se perd dans les tavernes et s'engouffre dans le désespoir.

Si nous avons déjà détecté une analogie entre le père de Hassan et le sultan, parallèlement à cela, la mère de Hassan est un décalque de Fatima l'épouse du sultan ; elles ont subi le même sort, mariées à leur cousin ,elles ont partagé la trahison conjugale et puis l'abandon , voila une filière de l'originalité de l'œuvre, un personnage fictif inspiré d'un autre réel, ce sont ces ressemblances qui imprègnent l'œuvre d'effet réel , créent la confusion et offre l'originalité à l'œuvre qui semble composée de deux volets jumelés sur lesquels le lecteur pratique un exercice de saut entre des événements historiques et d'autres romancés sans y perdre le pied ,puisque l'auteur maîtrise l'outil qui lui permet d'imbriquer les deux volets en douceur .

1-1-4- « Khâli », l'oncle de Hassan

Ce parrain et parent, qui prend en charge Hassan et sa mère quand le père devient négligeant. L'oncle qui a adopté en quelque sorte Hassan, il est aussi le conteur du passé, comme Mohamed et Selma, il a contribué au conte de l'histoire de Grenade et sa chute ; cet éden duquel ils ont été chassé.

Cet oncle a eu le rôle d'initiateur, c'est avec lui que Hassan a fait son premier voyage, et sous ses directives il réalise sa première ambassade.

« Je me voyais donc subitement investi d'une ambassade, moi qui n'avais pas encore achevé ma dix-septième année. Mon oncle me fit accompagner de deux cavaliers et me munit de quelques cadeaux que je devais offrir en son nom à cet aimable seigneur. »¹

Avec cet oncle et futur gendre, Hassan découvre une grande partie de l'Afrique

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998,p169.

« Cette année-là fut celle de mon premier grand voyage, qui devait me conduire, à travers l'Atlas, Segelmesse et la Numidie, vers l'étendue saharienne, puis vers Tombouctou, mystérieuse cité du pays des Noirs.

Khâli avait été chargé par le nouveau sultan de Fès de porter un message au puissant souverain du Soudan, l'Askia Mohamed Touré, lui annonçant son accession au pouvoir et promettant d'établir entre leurs deux royaumes les rapports les plus amicaux. »¹

Un personnage créé par l'auteur, nul ne peut confirmer son existence, mais l'auteur a trouvé le moyen pour faire de lui une réalité, il le met en contact direct avec des personnalités historiques véridiques, citées dans les ouvrages d'Histoire. C'est ce que nous pouvons lire dans ce passage :

« Jusqu'au moment où Khali réussit, au bout de mille intercessions, à approcher le fils aîné du souverain, le prince Mohamed le portugais, ainsi surnommé, parce qu'il avait été pris à l'âge de sept ans dans la ville d'Arzilla et emmené en Portugal pour de longues années de captivité. Il avait maintenant quarante ans, l'âge de mon oncle, et ils restèrent un long moment ensemble à parler de poésie et à rappeler les malheurs de l'Andalousie. »²

Ce personnage provoque le doute, il laisse l'esprit du lecteur en promenade permanente entre le référentiel et l'imaginaire. L'auteur attribue à l'oncle une rédaction d'une lettre qu'il lègue à son neveu, un moyen pour authentifier le personnage, celui qui laisse un manuscrit a certainement existé. L'écrit est une preuve palpable. Cette lettre débute ainsi :

« Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux, maître du jour jugement, Celui qui envoie aux hommes dont la vie s'achève des signes dans leur corps et dans leur esprit afin qu'ils s'apprêtent à rencontrer Sa face resplendissante.

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p160

²Ibd.p15

C'est à toi, Hassan, mon neveu, mon fils, que je m'adresse, toi à qui je ne laisse en héritage ni mon nom ni ma modeste fortune, mais uniquement mes soucis, mes erreurs et mes vaines ambitions. »¹

L'oncle est une autre personne parmi d'autres qui eut le rôle d'instaurer l'ambiguïté au sein de l'œuvre, un personnage de frontière entre le véridique et l'imaginaire

1-2-Les personnages historiques

Dans une écriture partagée entre la fiction et le référentiel, les personnages réels inclus dans la trame du récit ont eu leur effet sur le taux de véracité du contenu. Ces personnages sont des signes qui renvoient au réel, ils permettent l'ancrage de la fiction dans le réel, ils assurent ce que R.Barthes appelle l'« effet réel ». Ces personnalités informent le lecteur sur l'époque et les lieux dans lesquels est censée se dérouler la fiction. L'auteur a utilisé des personnalités réelles pour donner l'authenticité désirée à l'œuvre, pour qu'elle soit le plus possible autobiographique et surtout vraie. La présence de personnages véridiques instaure l'idée du réel dans l'esprit du récepteur.

1-2-1- Hassan El Wazzan, Léon L'Africain, (le narrateur)

Le personnage héros, lui-même le narrateur, voilà, une des techniques narratives qui donne au récit un effet réaliste. Ce narrateur autour duquel les événements avancent ou plutôt, c'est lui qui les fait avancer grâce à sa plume, il est le transcripteur de son parcours. Cette personnalité a réellement existé. Né en 1489 à Grenade et décédé en 1548. L'existence de Léon L'Africain n'est pas un scoop, puisque nombreux sont les travaux qui l'ont traité bien avant Amine Maalouf.

Léon L'Africain est omniscient dans le récit il est présent, une présence active et réelle, il bouge, il se déplace, il grandit, et il intervient, tout est noté. Pendant quarante

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998,p175.

ans ,tout est exposé ,sa naissance ,ses études ,son enfance ,jusqu'au jour ou il a décidé de mettre fin à son récit et se taire avant d'accoster au quai Tunisien.

La mémoire de Hassan (Léon) est construite autour des souvenirs de quatre villes. Chaque ville est le théâtre d'événements marquants de l'Histoire sur le plan religieux et politique. En plus, chaque ville représente une étape dans le développement du caractère de Hassan, pour chacune (Grenade, Fès, Le Caire, Rome) il attache un sentiment particulier ; dans l'ordre : l'innocence, l'angoisse, la passion et la sagesse. A chaque ville, donc, à chaque étape de son développement, il a attribué un malheur : la chute de Grenade, le feu à Tombouctou, l'invasion des Turcs au Caire et les polémiques religieuses à Rome.

1-2-2 Les personnalités historiques

Si nous devons suivre notre quête aux indices du référentiel et de fictionnel, nous ne lâcherons certainement pas les noms de personnalités historiques connues et identifiées sur des documents d'Histoire. Cette œuvre, dite imaginaire a mobilisé le vrai au service de la création littéraire, des sultans, des hauts placés, des papes et des cardinaux, c'est autours de noms célèbres que les personnages créés agissent ; un système de marionnettes que les vérités manipulent.

Au vrai sultan, le rôle de bannir le Zérouali (un brigand, fiancé de Meriem la sœur de Hassan) qui n'a peut être jamais existé. Le vrai cardinal Jules qui sauva la religieuse Maddalena du couvent.

« « Le cardinal me ramena avec lui à Rome. C'était il y a un mois. L'abbesse ne voulait pas me laisser partir, mais mon protecteur ne fit aucun cas de ses objections. »¹

Une telle déclaration paraît tellement équilibrée, qu'elle semble vraie, elle frôle la certitude grâce à son ton de sincérité.

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998,p314.

« En effet, deux cent jours, très précisément, après son succès à Zahara ,Abou-l Hassan fut écarté du pouvoir .La révolution eut lieu le 27 du mois de jumada -oula 887 ,le 14juillet 1482.Ferdinand se trouvait ,ce même jour, à la tête de l'ost royal au bord du fleuve Genil ,sous les murs de la ville de Loja ,qu'il assiégeait depuis cinq jours , lorsqu'il subit par surprise l'assaut d'un détachement musulman commandé par Ali al-Attar,l'un des officiers les plus habiles de Grenade. »¹

Un tel extrait nous donne l'impression que nous avons entre les mains un livre d'Histoire .

Malgré la différence de provenance des personnages réels et historiques ,la séparation est infime ,ils s'entremêlent, d'un côté ,ceux qui résultent de recherche, de fouille dans des documents d'Histoire (Hassan el Wazzan , le sultan Boabdil, Ferdinand, Isabelle ,Saad el nasrid , le souverain du Soudan Askia Mohamed Touré ,bouabdalah le souverain de Tunis , Alquaïm bi amr ullah , Barbarousse, Francesco Guicciardini qui fut ambassadeur auprès du roi [Ferdinand II d'Aragon](#), et ensuite du pape [Léon X](#)) ;de l'autre , ceux qui sont le pur produit d'un travail littéraire émanant d'un imaginaire conforme aux règles de la vraisemblance (Astaghfirullah l'imam du quartier, Abou khamr le médecin ,Hamed le délivreur ,Zérouali, Sarah la bariolée juive, les femmes que Hassan a connues et épousées, Hiba l'esclave ,Nour la circassienne ,Maddalena la convertie) .

Ces personnages ont coexisté en parfaite harmonie, chacun a assumé sa fonction dans le but de garder l'œuvre en équilibre ; dans la juste mesure entre le vrai et le faux, une juste verticalité de peseur expérimenté.

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p29 .

Chapitre V : Les indices spatio-temporels

1-Les espaces

L'Andalousie ! De ce paradis perdu débute le périple d'un narrateur qui fera le tour des terres méditerranéennes. Ce n'est pas une nouveauté ou plutôt ce n'était ni une première ni une dernière pour l'auteur qui a travaillé essentiellement sur des personnages d'orient , depuis *Les croisades vue par les arabes*, *Léon l'Africain* , *Samarcande* ,*Les échelles du levant*, *Le périple de baldassare*, les terres méditerranéennes ont toujours été terres fertiles pour inspirer Amine Maalouf ; cela n'est peut être pas surprenant ,du fait qu'il a baigné dans un milieu où on a beaucoup parlé de la culture arabo musulmane, les imprimeries libanaises ont beaucoup travaillé les ouvrages qui traitent l'histoire de savants andalous et perses ,sans oublier sa double appartenance familiale catholique et protestante ; donc notre auteur était bien servi ,cette maîtrise de l'histoire et sa localisation lui ont permis de guider son narrateur en toute aisance. Il pouvait errer de Grenade à Fès, du Caire à Rome sans s'y perdre.

Que l'histoire soit située et pointée dans le temps et l'espace, est une des techniques dont les auteurs usent pour en faire de leur produit fictif une réalité vraisemblable ; Un moyen pour certifier le produit littéraire.

Le roman réparti en quatre livres, titrés de noms de villes (Grenade, Fès, Le Caire, Rome), l'auteur aurait pu choisir d'autres titres, désignant des événements ou personnages, mais ces villes dessinent la ligne principale du périple. Cette indication met le lecteur en confiance, il est averti dès le début de chaque livre des endroits où les faits auront lieu .Il est invité à pénétrer le récit.

Pour mettre le lecteur en confiance et le plonger dans un bain de vérités, l'auteur donne un maximum de précisions géographiques, à nous offrir la sensation de cheminer sur une vraie carte géographique. Il cite des villages et leur proximités

(Safran à 15milles de Fès), des endroits repérables ;Seglemesse¹ :fondée par Alexandre le grand ;Tabelbala, « située en plein désert de Numidie, à trois cents milles de l'Atlas, à deux cents milles au sud de Segelmesse »².

Mieux encore, ce narrateur exerce la fonction de guide touristique, prêt à décrire et raconter l'histoire de toutes les bâtisses et les monuments qu'il a fréquentés (les châteaux, les églises, les écoles et les mosquées).

Il prête la parole à Abou Khamr le médecin pour pleurer la majestueuse Grenade, un personnage créé, ambigu qui se met à décrire une image d'un palais vrai et réel :

« Ce que tu veux offrir à Ferdinand, ô vizir, c'est ce palais de l'Alhambra, gloire des gloires et merveille des merveilles .Regardez autour de vous, mes frères ! Promenez lentement vos yeux tout autour de cette salle dont nos pères et nos grands-mères ont patiemment ciselé chaque pan de mur comme un bijou délicat et rare ! Fixez à jamais dans vos mémoires ce lieu vénéré où aucun de vous ne remettra plus les pieds, sauf peut être comme esclave »³

De son voyage à Istanbul, Hassan, nous dessine un tableau pour décrire la beauté de cette terre :

« Etrange cité, Constantinople .Si chargée d'histoire, et pourtant si neuve, par ses pierres et par ses hommes .En moins de soixante-dix ans d'occupation turque, elle a totalement changé de visage .Il y a certes toujours Saint-Sophie, la cathédrale devenue mosquée, où le sultan a l'habitude de se rendre en cortège chaque vendredi. Mais la plupart des bâtiments ont été élevés par les nouveaux conquérants, et d'autres poussent

¹ SEGELMESSE, ou SEGELMESSALS, comme disent les Arabes, ville du Biledulgerid, aux confins du Zaara. Cette ville aujourd'hui détruite, était la capitale de la province de son nom, elle séparait le pays des Arabes d'Afrique, de celui des Nègres: elle a été le premier siège de l'empire des Moravides, qu'ils étendirent depuis ce lieu - là, jusque sur les bords de la mer Atlantique, ensuite du côté de la Méditerranée

² Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p

³ Ibid.p57.

chaque jour, palais, mosquées et *méderssa*, ou même simples baraquement de bois dans lesquels viennent s'entasser des milliers de Turcs fraîchement arrivés des steppes où ils nomadisaient. »¹

Ces précisions n'ont pas empêché l'intrusion de certaines descriptions imaginaires, quand nous découvrons avec le narrateur les endroits que Léon a habités, on se dit que c'est un travail mis en œuvre en guise de combler ce que les ouvrages historiques ont délaissé, tel est le cas pour la description d'hôtelleries *fondouks* où la famille de Hassan a résidé, les chambres, ces endroits ont été dessinés tel que l'auteur a voulu. Le procédé de la description acquiert la fonction référentielle, il est au service de l'exactitude et surtout du vraisemblable, s'engager à décrire est une manière implicite à dire, le presque vrai.

« Tout autour de Fès s'alignaient à perte de vue des collines incrustées d'innombrables maisons de brique et de pierre, souvent ornées, comme à Grenade, de carreaux de faïence.

–Là –bas, dans cette plaine traversée par l'oued, c'est le cœur de la cité. A gauche, la rive des Andalous, fondée il y a des siècles par les émigrés de Cordoue ; à droite, la rive des gens de Kairouan, avec, au milieu, la mosquée et l'école des karaouiyines, ce vaste bâtiment aux tuiles vertes, où, si Dieu l'agrée, tu recevras l'enseignement des ulémas. »²

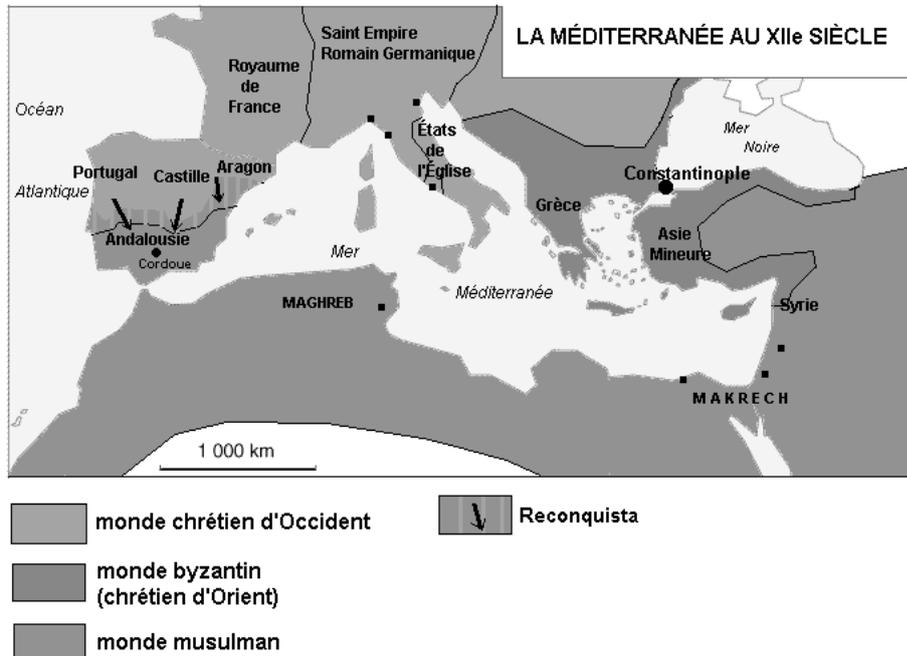
Des passages comme ce dernier laisse le lecteur sentir que les événements racontés ne sont qu'un reportage vécu, vu et puis transcrit.

Ce rapport entre le monde réel et l'œuvre littéraire, nous laisse penser que l'œuvre n'est pas le réel absolu, elle y renvoie seulement et crée l'illusion du réel, c'est ce que R. Barthes appelle « l'illusion référentielle ».

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger. 1998, p.265.

² Ibid. p.92.

Sur cette carte qui retrace le bassin méditerranéen au XIV^e siècle, nous pouvons repérer des noms des terres cités dans l'œuvre, ce qui offre un appui à la véracité du périple



1

2-Les repères temporels

La grande partie de l'écriture littéraire s'efforce de donner aux lecteurs l'impression que la chose racontée est « vraie », qu'elle est « réelle » cela dépend essentiellement de la mise en œuvre de certains éléments qui ont pour rôle de donner au récit un effet de vraisemblance. Parmi ces éléments : les repères temporels qui doivent répondre à ce que nous connaissons dans le monde réel, conforme à notre calendrier (année, mois, jour, heure)

¹Carte tirée du site : <http://s1.e-monsite.com/2009/03/21/08/180465109836212-gif.gif> consulté le 27 /03/2011

Dans *Léon l'Africain* l'auteur ne nous a pas privé, de repères temporels très précis comme il l'a déjà fait pour les espaces, nous constatons que tous les faits rapportés sont situés dans le temps, tout est daté, à chaque année un chapitre daté selon le calendrier grégorien, ainsi que l'hégirien. Quarante années racontées sous quarante chapitres de (1488 à 1527) et de (894 à 933)

Des dates accompagnatrices d'événements ne font qu'authentifier les faits ; Hassan fils de Mohamed le peseur, natif de l'année 894 de l'hégire précisément le mois de Ramadhan, va raconter son périple au cours d'une quarantaine d'années presque ; six ans à Grenade, dix-huit ans à Fès avec beaucoup de voyages sur les terres africaines ; cinq autres années au Caire, et neuf ans à Rome pour accoster enfin à Tunis.

L'auteur n'a pas laissé la moindre occasion pour fournir un maximum de détails dans le but, de dire que les faits racontés ont leur place dans le temps, des événements attestés.

Pour évoquer la fête du mihrajan, il est prêt à donner la date adéquate selon plusieurs calendriers

« Tout s'est passé au neuvième jour du mois saint de Ramadan, ou plutôt, devrais-je dire, à la Saint –Jean, au vingt-quatrième jour de juin, puisque la fête du mihrajan ne se célébrait pas selon l'année musulmane mais d'après le calendrier chrétien . Cette journée marque le solstice d'été, qui ponctue le cycle du soleil, et n'a donc pas sa place dans notre année lunaire »¹

Le narrateur ne cache pas son intention à rapporter les vérités le plus fidèlement possible

¹ Amine Maalouf, *Léon l'Africain*, Casbah, Alger.1998,p71.

« cela dit ,je ne serais pas fidele à la vérité si j’omettais d’ajouter que le calendrier chrétien ne servait pas seulement à s’occuper des plantes mais qu’il fournissait également maintes occasions de festoyer, ce dont mes compatriotes ne se privaient jamais . »¹

Si la présence de références temporelles traine l’œuvre vers le référentiel, un autre phénomène risque de bouleverser l’œuvre et semer le doute dans l’esprit du récepteur, c’est bel et bien la discordance existante entre le temps du discours et celui de l’histoire

3- Chronologie déguisée

Même si les réflexions de Todorov et Genette² à ce sujet sont très connues, il convient, précisément parce qu’elles font déjà autorité, de les rappeler dans leurs aspects essentiels. Pour Todorov, le problème de la temporalité dans le récit provient de la discordance essentielle qui existe entre le temps de l’histoire et le temps du discours: le premier étant pluridimensionnel, le second étant linéaire. C’est-à dire que l’histoire peut offrir de manière simultanée plusieurs événements, mais le discours doit, nécessairement les disposer en diachronie, l’un après l’autre. De là, l’impossibilité de reproduire fidèlement l’histoire, et l’opportunité de la déformation temporelle à laquelle recourt l’auteur non seulement dans un but esthétique, comme le signale Todorov mais par nécessité. Comme il arrive à beaucoup d’autobiographes qui rejettent la disposition chronologique pour son caractère insidieux et restrictif, incapable de satisfaire leur dessein.

Même si le récit en apparence se plie à l’ordre chronologique, son intérieur est truffé de mise en abime, des flashes back, des mémoires, qui resurgissent d’un passé lointain, des vas et viens dans le temps ,cela est dû à ce que Todorov appelle une

¹ Amine Maalouf, Léon l’Africain, Casbah, Alger.1998.p71.

² G. Genette: Figures III. Paris, Le Seuil, 1972 et T. Todorov: Les genres du discours. Paris, Le Seuil, 1978.

discordance entre le temps de l'histoire et le temps du discours, Hassan raconte dans le premier et le deuxième livre de (Grenade et Fès) des événements qui l'ont précédés, il s'appuie sur les souvenirs de sa mère, de son père et son oncle ;à ces trois personnages le narrateur donne la parole ,où ils interviennent avec des discours directs ,cela dans le but de donner une âme vraie ,une vive voix à leur conte, et le tout, a eu son effet sur l'ensemble du récit.

Il sollicite le souvenir de sa mère et ceux dont elle s'en souviennent

« « On raconte ,disait –elle ,que le sultan rassembla un matin ,les membres de son entourage dans la cour des Myrtes pour qu'ils assistent au bain de cette *Roumiyya* . » Ma mère était horrifiée d'avoir raconter à me rapporter une telle impiété. « Dieu me pardonne ! »répétait-elle,car elle avait bien l'intention de poursuivre son récit : « Une fois ... » »¹

« Toute la matinée, se souvenait ma mère, nous avons crié et tapé des mains au spectacle du jeu de la « tabla », durant lequel les cavaliers zénètes tentaient l'un après l'autre d'atteindre la cible de bois avec des bâtons qu'ils lançaient du haut de leur monture au galop. Nous ne pouvions voir qui réussissait le mieux ,mais la clameur qui nous parvenait de la colline ,de l'endroit appelé précisément al-tabala ,nous désignait sans erreur possible gagnants et perdants »²

De son père :

« Cette année-là ,je crois que c'était au printemps ,mon père se mit à me parler de Grenade .Il le ferait souvent à l'avenir ,me retenant des heures à ses côtés ,sans toujours me regarder, sans toujours savoir si j'écoutais ,si je comprenais ,si je connaissais les personnages et les lieux .Il s'asseyait en tailleur, son visage s'illuminait ,sa voix se modulait ,ses fatigues et ses colères s'estompaient .Pour quelques minutes ou quelques heures ,il devenait conteur .Il n'était plus à Fès ,surtout pas dans ces murs

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.26.

²Ibd.p23.

qui exhalaiient la pestilence et la moisissure. Il voyageait dans sa mémoire et n'en revenait qu'à regret. »¹

La mémoire est souvent défaillante, implicitement elle procède par sélection, elle garde ce qu'il lui convient, selon le canevas qu'il semble adéquat à ses horizons d'attente.

4-La faiblesse de la mémoire

Les mémoires, voilà le point noir de l'écriture autobiographique, cette écriture est accusée d'handicape, dû à la défaillance de la mémoire humaine, on lui reproche l'incapacité d'être fiable et fidèle à la vérité.

Nous pouvons constater que les événements du récit sont partagés en deux catégories, la première dans laquelle, le narrateur parle d'un passé qu'il l'a devancé, des faits qu'ils lui ont été transmis par ses parents, en formes de mémoires, où à chaque fois, il mentionne la source de ses dires, soit sa mère, soit son père ou son oncle, et des fois ces faits proviennent d'images gravées dans sa mémoire d'enfant.

Ces souvenirs sont transmis bien plus tard, ce qui instaure le doute en leur sincérité. Le temps a certainement usé les mémoires, il peut même changer la perception de la personne vis-à-vis le même événement. L'effet de l'accueil de la famille de Hassan chez leur oncle ne sera probablement pas raconté de la même façon après tant d'années, l'enfant qui a assisté la scène est différent de ce narrateur érudit que les tourments ont forgé.

« Je redoutais cet accueil, et c'est pourquoi je ne me suis pas réjoui quand Warda est

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.100.

apparue sur le bateau, m'expliqua plus tard ma mère »¹

« A mes yeux d'enfants, l'extrême confusion qui régnait dans le port d'Almeria laissa un souvenir inoubliable »²

Même si le narrateur puise certains détails de sa mémoire, il avoue aussi que des fois il ne comprenait pas réellement ce qui l'entourait . Il remet en cause son innocence enfantine.

« Moi-même, je ne comprenais évidemment rien au drame qui se jouait devant mes yeux d'enfant. Je me souviens seulement avec précision de l'instant où le soldat s'en prit à moi. »³

A la cent dix neuvième page ,le narrateur investit son courage pour nous convaincre qu'il est prêt à tout dire même, les mésaventures les plus amères.

« De cette année-là, j'ai gardé mille souvenirs qui me ramènent, chaque fois que je les évoque, à la candeur insouciante de mes neuf ans .C'est pourtant le plus douloureux d'entre eux que je me sens contraint de raconter ici, car, si je le passais sous silence, je faillirais à ma tâche de témoin fidèle. »⁴

Des personnages fictifs face à d'autres réels, des endroits imaginés jumelés à des cites authentiques, des faits historiques mêlés et des créations littéraires, voilà le panorama que propose l'auteur pour nous séduire. Devant ce tableau de contradictions le lecteur ne peut être qu'émerveillé ,une vrai touche de style accompagne la trame du récit pour le rendre plus attachant .

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p93.

²Ibid. P84.

³Ibid. P73

⁴Ibid. P119.

5-L'interculturalité et ses tours

« Une vie d'écriture m'a appris à me méfier des mots. Ceux qui paraissent les plus limpides sont souvent les plus traîtres. L'un de ses faux amis est justement la notion d'identité .Nous croyons tous savoir ce que ce mot veut dire, et nous continuons à lui faire confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire.»¹

Dans son essai « les identités meurtrières » Amine Maalouf avoue la complexité des mots, ils sont rarement fidèles, souvent ils trahissent le sens qu'ils véhiculent, donc rien ne garantit la fidélité des mots, ces mots sont la matière première pour brouiller les esprits tout en exerçant la fonction d'éclaircir les idées, écrire n'est pas une science exacte elle est souvent une réalité mouvante dépendante des connaissances du destinataire et ses attentes sans lui épargner le fait qu'elle soit une fiction réelle, désirée de la part de l'écrivain.

Nous pouvons constater qu' Amine Maalouf ne s'est jamais éloigné de son sujet béni, qu'est la coexistence, et l'admission de la diversité.

L'écriture d' Amine Maalouf est gouvernée par cet engagement, d'expliquer à ses lecteurs que la diversité n'est que richesse, que la différence est légale ,on ne peut exiger la similitude identitaire ,tout être a le droit de percevoir le monde à sa manière selon ses croyances ,et le devoir d'accepter ou gérer la différence d'autrui.

Si notre auteur a raconté *les croisades vues par les arabes*, c'est une manière de dire que chacun a le droit de voir la guerre de l'angle qu'il lui convient. Ceci dit , que le monde dans lequel l'écrivain et le lecteur baignent a certainement un impacte sur leur pensée ,aucun d'eux ne peut empêcher les interventions de leurs connaissances et leur opinions .l'auteur tout comme le récepteur se ressource de son vécu pour soi exprimer son opinion soi pour interpréter ses lectures .

¹ Amine Maalouf, Les identités meurtrières, Grasset&Fasquelle, 1998, p15.

5-1-Léon l'Africain et Amine Maalouf

Les voyages qu'effectuent les héros d'Amine Maalouf sont une invitation à l'ouverture, à connaître l'autre cette obsession n'est pas accidentelle elle est le fruit du vécu personnel, l'auteur a grandi dans un milieu multiculturel, dans un Liban où les catholiques, les protestants et les musulmans cohabitent, de là émane son intérêt pour les personnages voyageurs, tel que Léon l'Africain ce personnage qui a eu l'art et le don plus la sagesse pour s'accepter et s'adapter à plusieurs religions, pays et même coutumes.

Jusqu'à là nous avons justifié le choix des thèmes traités par l'auteur en les opposant à sa vie privée, manière de dire que l'œuvre n'est pas un produit indépendant, elle est le résultat de l'influence du mode de vie de l'auteur, de son entourage ; son propre vécu, ceci ne nous a pas empêché de détecter des traces d'interculturalité plus profonde au niveau de l'œuvre « Léon l'Africain » .

Puisque il est connu que tout texte est à mettre en relation avec d'autres textes ou avec la culture environnante dans lesquels, consciemment ou inconsciemment, l'auteur va chercher une partie de son inspiration, la lecture du périple de *Léon l'Africain* nous renvoie à des textes religieux apparus depuis les premiers temps de l'existence humaine, ce qui nous laisse dire qu'il est très possible que l'auteur s'est inspiré de cette culture là, pour pouvoir monter le canevas de son roman, c'est ce que nous allons détailler.

Ce qui nous pouvons apprécier, c'est que le livre de Grenade est bâti sur une structure narrative à trois étapes, ces dernières rappellent le récit de l'exil de notre père Adam du jardin d'Eden. Il est important de noter que le récit de l'exil d'Adam et Eve est raconté dans les trois livres sacrés, celui des musulmans, des chrétiens et aussi dans celui des juifs. En transposant ce que nous connaissons déjà dans ces livres sacrés : une période d'innocence suivie par le châtement et finalement l'exil, pareillement dans l'œuvre d'Amine Maalouf, le sultan tout comme Mohamed

le père de Hassan ont failli à leur devoir de chef , Dieu le tout puissant leur a infligé le châtement mérité qu'est l'exil de la précieuse Grenade , tout comme Adam et Eve l'ont été du paradis .C'est suivant ces étapes que Maalouf a construit le drame qui s'est déroulé, entre le sultan Boabdil et la terre ,et le père et sa famille ,dans les deux cas la fin n'était que l'amer exil .

5-2-La période de l'innocence

La première étape du récit expose brièvement la période d'innocence, celle où le sultan avec les différentes composantes de son peuple (les musulmans, les chrétiens, et les juifs) vivent en harmonie les uns avec les autres .Durant ces huit siècles de stabilité politique et d'épanouissement de la culture arabe, le sultan protège son peuple qui l'adore comme un dieu. Parallèlement à cela on retrouve la même période d'innocence et de stabilité chez le héros pendant ses cinq premières années à Grenade

« ...à Grenade vit encore mon innocence. »¹ A cette époque, la famille du héros vit ensemble, et celui-ci se sentait protégé et soutenu par son père Mohamed.

Cette phase où les événements se déroulèrent sur la terre de la radieuse Grenade correspond au moment où Adam et Eve vivaient en paix et profitaient du magnifique Eden.

5-3 La trahison et le châtement

Le moment sinueux, où tout bascule, le moment de désobéissance, la chute du régime des Nasrides commence à la fin du quinzième siècle, à la même époque du mariage du sultan Abou el Hassan avec la chrétienne. Ce mariage a donné naissance au deuxième fils de Boabdil, qui devient l'ennemi du fils aîné de la première femme *Fatima* . Ce combat entre frères serait celui d'Abel et Caïn .Et au moment, où les complots entre les deux femmes s'accroissent et la lutte royale se répand partout dans la société grenadine, le sultan Boabdil trahit son peuple et se donne aux plaisirs de la

¹ Amine Maalouf, *Léon l'Africain*, Casbah, Alger.1998.p12.

vie. Alors que les forces armées des rois catholiques forment des alliances pour mieux mener la campagne contre le peuple arabe en Espagne.

Enfin, déchiré par l'indécision, le sultan affaibli livre Grenade aux ennemis à l'amiable, en négociant son exil « Le sultan Boabdil allait les mettre d'accord, car il ne désirait, quand à lui, ni canon ni martyre. »¹

Ce moment historique de la chute de Grenade est raconté par l'oncle à Mohamed et plus tard à Hassan en exil

« Aussi longtemps que je vivrai, j'aurai devant moi ce sourire, cet affreux sourire de la mesquinerie. »²

Il existe un scénario semblable dans la trahison de Mohamed à l'encontre de sa famille. La lutte des femmes de Mohamed entraîne également une fissure au sein de la famille. Trois ans après la chute de Grenade, au moment où la persécution des juifs et des musulmans en Espagne commence à se généraliser, Mohamed hésite entre la passion pour Warda et la fidélité à son image et son honneur, devant le soldat, frère de Warda, Mohamed refuse le baptême chrétien qui est la condition du mariage avec une chrétienne « Pour ton père, c'est à ce moment –là que Grenade est vraiment tombée aux mains de l'ennemi. »³ raconte Salma, la mère de Hassan. Mohamed refuse pourtant de quitter l'Espagne sans Warda et met en péril la survie de sa famille. Comme le sultan Boabdil, Mohamed se voit incapable de résoudre ses problèmes et ne trouve autre issue que l'exil.

Pareillement, à ce qu'on peut lire dans les livres sacrés, la désobéissance amène le châtiment, Dieu a renvoyé Adam et Eve du paradis vers la terre où ils survivront, on leur disant de descendre en terre pour trouver refuge. Le sultan et Mohamed ont quitté

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p49.

² Ibid.P36.

³Ibid.P75.

Grenade vers des terres étrangères, avec des paroles proches de ceux du Coran le cheikh Astaghfirullah encourage les gens à l'exil.

« Partez, émigrez, laissez Dieu guider vos pas, car si vous acceptez de vivre dans la soumission et l'humiliation ,si vous acceptez de vivre dans un pays où sont bafoués les préceptes de la Foi, où sont insultés chaque jour le livre et le prophète –prière et salut sur lui !- vous donnerez de l'islam une image avilissante dont le Très -Haut vous demandera des comptes au jour du jugement .Il est dit dans le livre que ce jour –là l'ange de la mort vous interrogera : « La terre de Dieu n'est -elle pas assez vaste ?Ne pouviez -vous pas quitter votre pays pour chercher asile ailleurs ? » Désormais, vous aurez l'enfer pour demeure.»¹

5-4 L'exil

Voilà un autre volet d'une forme d'interculturalité frappante ,dans tous les livres saints, l'exil d'Adam du paradis est raconté comme un premier malheur infligé à l'Homme .Tout comme Adam avait privé ses descendants d'un paradis merveilleux , le sultan Boabdil a privé son peuple de la précieuse Grenade et leur a fait goûter l'amertume de l'exil .Amine Maalouf nous conte le sort du sultan Boabdil, immigré à Fès, dépouillé de son pouvoir et de son royaume.

Cet événement de l'exil a accompagné toutes les mémoires au cours du récit il a même été repris une deuxième fois pour narrer le sort de Mohamed el Wazzan et sa famille, comme le sultan, Mohamed prend enfin la décision de plier bagages vers Fès,en laissant maison et bien et surtout tout un passé derrière lui et depuis il a décidé de vivre avec Warda et répudier Selma après l'accueil déplaisant que son gendre lui a réservé

L'exil , ce moment douloureux qui a accompagné toutes les mémoires des grenadins, au cours du récit , ce moment correspond à la phase de l'exil du jardin d'Eden .

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p79.

Nous retrouvons la description de l'exil des deux chefs dans ces passages

« La scène de la porte de Najd ne dura que quelques secondes, au bout desquelles Ferdinand et Isabelle poursuivirent leur route en direction de l'Alhambra, alors que Boabdil, un moment interloqué, tournait une fois sur lui-même avant de reprendre sa marche. A pas si lents qu'il fut très vite rejoint par sa troupe ,formée de plus d'une centaine de chevaux et de mulets transportant des hommes ,des femmes ,des enfants ainsi qu'un grand nombre de coffres et d'objets enveloppés de draperies »¹

« Nous partîmes le lendemain avant la prière de l'aube ,mon père à cheval, ma mère et moi sur une mule ,nos bagages entassés sur cinq autres bêtes .Vers la porte de Najd, au sud de la ville ,nous rejoignîmes quelques dizaines d'autres voyageurs avec lesquels nous fîmes route pour mieux assurer notre sécurité. »²

« J'avais ton âge, mon fils et plus jamais je n'ai revu Grenade .Dieu n'a pas voulu que mon destin s'écrive tout entier en un seul livre, mais qu'il se déroule, vague après vague, au rythme des mers. »³

corrélativement à cela nous pouvons détecter la similitude des sorts ,ce qui nous laisse dire qu'il est possible que l'auteur s'est inspiré de l'exil d'Adam pour raconter celui des deux chefs . Soulignons que l'exil était aussi éternel que celui d'Adam et Eve.

¹ Amine Maalouf, Léon l'Africain, Casbah, Alger.1998.p65.

²Ibid.p84.

³Ibid.p89.

Conclusion

« Il n'y a d'homme plus complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. »

Alphonse De Lamartine

Extrait de voyage d'orient

Le périple de *Léon l'Africain* est un voyage fascinant. L'étude de l'œuvre qui raconte ce périple avait pour but de résoudre la problématique avancée à l'introduction : « le périple de Léon L'Africain entre le référentiel et l'imaginaire ». Cette problématique nous a imposé certaines questions primaires dans le but d'atteindre l'objectif initial : il fallait d'abord cerner l'œuvre dans une case précise, sous un sous genre défini, c'est-à-dire, comment allons considérer cette œuvre ? autobiographie, autobiographie imaginaire, ou encore autofiction, laquelle des ces notions serait la plus juste à ce que Amine Maalouf a écrit sous le titre « *Léon L'Africain* » ; pour cela nous avons procédé à une superposition de définitions fournies par P.Gasparini avec les traits qui caractérisent l'œuvre même.

La lecture de l'œuvre *Léon l'Africain* nous guide directement vers la notion d'autobiographie, du fait qu'elle est le récit d'une vie, avec une perspective rétrospective, mais, vu la présence de la disjonction onomastique entre narrateur –héro et auteur (Léon et Amine Maalouf) l'œuvre serait plus proche d'une autobiographie imaginaire ,et si nous rajoutons à cela qu'elle est montée sur des événements réels romancés précisément pour les passages où l'auteur raconte des événements historiques avérés avec un style romanesque, au point d'introduire des dialogues au style directe ,et là, nous atterrissons sur une autofiction adéquate aux définitions Doubrovskiennes .Cette exploitation des définitions n'a pas été une étape finale mais bien au contraire elle a guidé la recherche vers la complexité que manifestait le « je » du narrateur ;qui est –je ? Il fallait l'identifier, serait –il Amine Maalouf même ou bien le produit que Amine Maalouf à dessiner à sa guise.

La présence de L'Histoire dans la trame du récit n'a pas était sans effet ,du coup elle a trainé le roman vers l'authentique ,tout ce que l'auteur a inséré comme dates et événements historiques nous a été utile pour accentuer le taux de véracité de ce qui a

été raconté, c'est ce que nous avons pris pour indices de vérité .Que l'œuvre beigne dans un contexte historique vérifiable authentifié dans le temps et l'espace donne à l'écrit une empreinte du réel , nous avons aussi épié les indices de vérité ,l'œuvre ne manquait pas d'éléments qui nous renvoient vers l'imaginaire ,de la pure création littéraire ; les discours directes que l'auteur nous rapporte avec aisance prouve l'intervention majeur de la fiction .

Après toutes les investigations appliquées, normalement, il serait temps de dire que l'œuvre est une autobiographie fidèle à la vérité ou bien au contraire ,que ce roman n'est qu'un produit créé ,émanant d'un esprit créatif ,à la fois doué et lucide ;mais l'œuvre propose et impose une originalité frappante du fait que nous, sommes face à un produit posé sur une balance d'un peseur honnête , ce peseur qu'est l'auteur a su ajuster ses deux plateaux ,d'un coté des vérités avérées récupérées dans des œuvres d'Histoire ,de l'autre côté une sublime production littéraire ornée de style et encadrée du vraisemblable.

Des personnages ambigus, mi-vrai, mi-faux, des endroits qui figurent sur la carte géographique, face à d'autres qui ne sont qu'un dessin de peintre, des faits historiques vérifiables, à côté de ceux qui ne sont que rajout pour broder la trame du récit .Voilà ce que propose Amine Maalouf, un amalgame d'éléments référentiels et imaginaires.

L'aiguille de la balance est bien droite l'œuvre n'est ni vrai ni imaginaire : elle est hybride.

La bibliographie

Œuvres d'Amine Maalouf

Les croisades vues par les arabes, 1983.

Les identités meurtrières, Grasset&Fasquelle, 1998.

Le périple de Baldassare, Grasset&Fasquelle, 2000.

Ouvrages théoriques

.Philippe Gasparini, Est-il je? Roman autobiographique et autofiction, Paris, Seuil, 2004.

.Gérard Genette, Figures III, Paris, Seuil, 1972

.Gérard Genette, Figures III, Paris, Seuil, 1972.

. Seuils, Paris, Grasset, 1987.

. Fiction et diction, Paris, Seuil, 1991.

. Palimpsestes, Paris, Seuil, 1983.

. Philippe Hamon, Le personnel du roman, première parution dans la collection Histoire des idées et critique littéraire, Paris, 1983.

. Philippe Lejeune, Le pacte autobiographique, Paris, Seuil, 1975, 1996.

. Signes de vie, le pacte autobiographique II, Paris, Seuil, 2005.

Mémoires et thèses

. Abdelmalik Atamna , Ecriture autobiographique et quête identitaire dans « Léon l'Africain » d'Amine Maalouf ,université de Batna .

. Regaieg Nadjiba , De l'autobiographie à la fiction ou le je (u) de l'écriture :Etude de L'Amour, la fantasia d'Ombre sultane d'Assia Djébar. Thèse de doctorat de littérature française, rédigée sous la direction de CHARLES BONN. UNIVERSITE PARIS NORD, U.F.R. LETTRES

Travaux sur l'auteur et ses œuvres :

Entretien d'Amine Maalouf avec Egi Volterrani, Autobiographie à deux voix, réalisé en décembre 2001

Entretien avec Zena Zalzal, publié dans, L'Orient-Le -Jour, le 4 juillet 2003

Sites consultés

<http://www.aminmaalouf.net/>

<http://books.google.fr/>

www.fabula.org

<http://www.memoireonline.com/05/09/2055/Une-conquete-existentielle-et-une-autofiction-perturbees--les-effets-dun-miroir-brise-dans-le-Livr.html>

Les Annexes

*Extrait de l'interview d'Amine Maalouf avec Egi Volterrani

- avec Amin Maalouf - <http://www.aminmaalouf.net/fr> -

Autobiographie à deux voix

Réalisé en décembre 2001

Egi Volterrani : Nous nous connaissons depuis des années, mais vous m'avez rarement parlé de vous-même. Aujourd'hui, j'aimerais aller plus loin dans l'exploration biographique, tant pour moi, votre traducteur en Italie, que pour d'autres lecteurs. Nous n'allons pas suivre un ordre strictement chronologique, mais commençons tout de même par le commencement, par votre naissance, son lieu, sa date...

Amin Maalouf : Je suis né le 25 février 1949, à Beyrouth, même si ma carte d'identité libanaise mentionne un autre lieu de naissance, Machrah, le village familial. Il s'agit, en l'occurrence, d'une fiction coutumière; au Liban, on est toujours inscrit sur les registres de son lieu d'origine, et c'est là qu'on vote, même si l'on n'y a jamais habité.

E.V. : Plutôt citadin, donc...

A.M. : Au Liban, il y a une double dichotomie entre village et ville, et entre montagne et littoral. Une dichotomie qui se manifeste de curieuse manière en chacun d'entre nous — et certainement en moi. Durant toute mon enfance et ma jeunesse, j'ai toujours passé les neuf mois d'hiver sur la côte, à Beyrouth, et seulement deux ou trois mois d'été au village, dans la montagne. Pourtant, j'ai toujours éprouvé à l'égard du village un grand attachement et un profond sentiment d'appartenance, alors que je n'ai jamais rien éprouvé de semblable à l'endroit de Beyrouth. J'avais constamment le sentiment d'y habiter pour des raisons de commodité, mais d'avoir laissé le cœur ailleurs. Dans

mes écrits, cette ville est quasiment absente, comme si je n'avais fait que la traverser sans y avoir jamais vécu, alors que le village et la montagne sont bien présents.

Pour quelle raison?

Il me semble que mon milieu familial m'a transmis depuis toujours sa propre nostalgie de la montagne. Quand mon père et ma grand-mère maternelle, dont j'étais très proche, évoquaient leur enfance, c'était toujours au village, et même si ma propre enfance ne s'est pas passée physiquement dans la montagne, ou très peu, mon enfance imaginaire s'est toujours située "là-haut". La famille de mon père a vécu au village jusqu'aux années 1930. Mon grand-père y avait fondé une école et, à sa mort, sa veuve en avait pris la direction. L'enseignement a toujours été la priorité absolue dans notre famille, mon arrière-grand-père était déjà directeur d'école, vers 1870 !

Lorsque mon père et certains de ses frères et sœurs furent en âge d'entrer à l'université, leur mère décida de fermer la petite école villageoise pour les emmener tous en ville. Elle loua un appartement au voisinage de l'A.U.B., l'Université américaine de Beyrouth, où tous ses enfants, garçons et filles, allaient être successivement étudiants puis professeurs.

Par certains côtés, cet exode vers la cité était un progrès; mais par certains autres côtés, c'était un arrachement. Il m'arrive de penser qu'il a été plus facile pour moi de passer de Beyrouth à Paris que, pour mon père, de passer du village à Beyrouth. Pourtant, notre village est tout juste à quarante kilomètres de la ville. Au Liban, les distances objectives sont toujours infimes, mais les vraies distances, les distances intérieures, sont considérables. Parfois, d'une vallée à l'autre, on a le sentiment d'avoir franchi un océan.

Vous avez dit que toute la famille de votre père avait quitté le village pour venir s'installer précisément au voisinage de l'Université américaine. Mais vous, vous écrivez en français, et je suppose que vous avez fait vos études dans cette langue...

La raison de ce “détournement” se trouve du côté de ma mère, dont la famille était de tradition francophone, et catholique.

Alors que votre famille paternelle était anglophone et protestante...

C'est plus compliqué que cela. Dans ma famille paternelle, plusieurs traditions étaient présentes, et certains conflits se poursuivent jusqu'à ce jour... Si je devais expliquer les choses succinctement sans cesser d'être intelligible, je devrais d'abord parler un peu plus de ma grand-mère paternelle, que je viens de mentionner, celle qui fut directrice d'école au village, et qui est certainement l'une des personnes qui ont le plus influencé ma vie. J'ai toujours eu une grande dévotion pour elle, et nous nous sommes beaucoup parlé puisqu'elle est morte à 91 ans. Elle était fille d'un prédicateur presbytérien... Oui, je sais, c'est assez étrange de découvrir un prédicateur presbytérien dans un village de la montagne libanaise au XIXe siècle. La chose paraîtra encore plus étrange si je révélais que le père de cet ancêtre était un curé catholique... Pour faire les choses courtes, je dirai que ce curé, mon arrière-arrière-grand-père, avait envoyé son fils dans une école au sud du Mont-Liban, sans se douter qu'il allait y rencontrer des missionnaires protestants qui aspiraient à convertir les élèves... J'ai évoqué indirectement ces événements familiaux dans un livre publié en 1993, “Le Rocher de Tanios”.

Inutile de dire que, pour les villageois catholiques, cette branche de notre famille paraissait quelque peu suspecte, pour ne pas dire démoniaque. Et lorsque mon père avait commencé à fréquenter ma mère et qu'il l'avait demandée en mariage, la première condition qu'elle avait posée c'était que leurs enfants aillent à l'école catholique et non chez les Américains protestants. C'est ainsi que je me suis retrouvé chez les Pères Jésuites, et mes trois sœurs à l'école des Sœurs de Besançon...

Constantinople demeure pour moi la première maison abandonnée...

Je ne peux m'empêcher de relire, dans les premières pages des échelles du Levant, ces paroles d'Ossyane :

“Ma vie a commencé, dit-il, un demi-siècle avant ma naissance, dans une chambre que je n’ai jamais visitée, sur les rives du Bosphore. Un drame s’est produit, un cri a retenti, une onde de folie s’est propagée, qui ne devait plus s’interrompre. Si bien qu’à ma venue au monde, ma vie était déjà largement entamée.”

A la lumière de ce que vous venez de dire, je comprends mieux...

Vous voyiez déjà la porte, et maintenant vous voyez aussi la clé, d’une certaine manière... Il y a, bien entendu, mille portes et mille clés. Les romans sont des miroirs déformants, ou embellissants, mais ce sont quand même des miroirs.

Ma vie a constamment été accompagnée par le souvenir des maisons que les miens puis moi-même avons été forcés de quitter. Durant mon enfance, ma mère me parlait de “notre” maison sur le Bosphore dont sa propre mère lui avait communiqué la nostalgie, puis de “notre” maison en égypte. Car entre ma naissance, en 1949, et le moment où j’ai commencé à comprendre le monde qui m’entourait, “nous” avions perdu aussi l’égypte, qui était alors ma seconde patrie, et par certains côtés, presque la première...

C’est au Caire que mes parents s’étaient mariés en décembre 1945, et même si je suis né à Beyrouth, ma mère m’avait “ramené” au Caire lorsque j’avais juste 28 jours... Une bonne partie de ma petite enfance s’est passée là-bas, mais je n’en garde aucun souvenir, rien qu’une grande frustration. En décembre 1951, mon grand-père est mort; trois semaines plus tard, eurent lieu les fameux incendies du Caire, — je ne sais pas si les livres d’Histoires s’en souviennent, mais les miens en parlent encore —, des émeutes gigantesques, destructrices et meurtrières, d’inspiration nationaliste et xénophobe, qui firent comprendre soudain à ma famille maternelle, qui jusque-là s’était sentie égyptienne, qu’elle serait à jamais étrangère dans son pays et qu’elle devrait se préparer à l’abandonner. Bientôt, “nos” biens furent confisqués, ou mis sous séquestre. Le dernier souvenir que je garde de cet épisode de notre histoire familiale est celui d’un voyage effectué au Caire avec ma mère lorsque j’avais huit ans, au cours duquel elle avait ramassé dans la maison de son enfance quelques objets personnels,

avant de dire adieu. De plusieurs décennies de bonheur en égypte je ne garde que le souvenir de cette maison sombre où je n'osais m'attacher à rien.

Moi-même, depuis, j'ai dû quitter une maison, un pays, et plutôt que de me lamenter, je préfère cultiver un air de détachement nomade, que je m'efforce de sublimer en rêve d'universalité.

Mais la blessure est là...

Oui, même si la douleur est oubliée, la blessure est là, que les événements ou les remords intimes se chargent de réveiller quand elle commence à se cicatriser.

Si je devais me plier au jeu de la confession, je devrais en toute logique révéler les diverses facettes de ma blessure. Sans doute le ferai-je un peu, au fil de mes réponses, mais je ne promets pas la vérité entière. Une blessure ne se proclame pas, elle se ressent, elle se devine; entre elle et celui qui la porte, c'est un jeu perpétuel de trahisons réciproques et d'aveux trompeurs. Il arrive qu'on révèle pour mieux dissimuler, et qu'on dissimule pour mieux dénoncer...

Souvent les écrivains exilés parlent de blessure...

Ce n'est pas sans raison. C'est cela qui détermine le passage à l'écriture. L'encre, comme le sang, s'échappe forcément d'une blessure. Généralement, d'une blessure d'identité — ce sentiment douloureux de n'être pas à sa place dans le milieu où l'on a vu le jour; ni d'ailleurs dans aucun autre milieu.

Mais je ne crois pas que cela concerne uniquement les écrivains de l'exil. A moins d'inclure dans cette catégorie tous ceux qui sont exilés dans leur propre pays, dans leur propre maison, et aussi dans leur propre corps. La blessure intime peut avoir, selon les personnes, des origines très diverses, liées à la peau, à la nationalité, à la religion, à la condition sociale, aux rapports familiaux, à la sexualité, etc. Pour moi, elle est d'abord liée à ce sentiment, acquis depuis l'enfance, d'être irrémédiablement minoritaire, irrémédiablement étranger, où que je sois. D'où cette rage à vouloir que le monde entier ne soit fait que d'étrangers et de minoritaires.

J'aimerais lire, à ce propos, encore un passage d'un de vos livres, les dernières lignes de "Léon l'Africain" :

"A Rome, tu étais 'le fils de l'Africain'; en Afrique tu seras 'le fils du roumi'. Où que tu sois, certains voudront fouiller ta peau et tes prières. Garde-toi de flatter leurs instincts, mon fils, garde-toi de ployer sous la multitude! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es, ou te perdre. Lorsque l'esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains et Son cœur. N'hésite jamais à t'éloigner, au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les frontières, de toutes les patries, de toutes les croyances.

"Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple, je n'ai plus d'autre désir que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être, de tous ceux que j'aime, le premier à partir. Vers ce Lieu ultime où nul n'est étranger à la face du Créateur."

Comment est né chez vous ce sentiment d'être "irréremédiablement étranger" ?

Cela remonte si loin que je suis tenté de croire que je le porte depuis la naissance. Mais ce serait inexact. Il me semble que durant la première enfance, un garçon dans une société orientale a plutôt l'impression d'être le maître du monde, et promis à tous les honneurs. Peu à peu, il sort du cocon familial pour affronter le monde réel, et il découvre alors toutes les cloisons que la vie a élevées devant lui.

Pour moi, l'une des premières frustrations est venue dans le domaine politique. étant né dans une maison de journaliste, où l'on suivait l'actualité de très près, et où la préoccupation politique était omniprésente, j'avais eu dans ma jeunesse le désir de m'engager dans cette voie. Très vite, j'ai compris que dans la répartition des places entre les diverses communautés, une personne appartenant à un groupe très minoritaire tel que le mien était condamnée à ne jouer sur cette scène qu'un rôle très mineur, tout juste celui de figurant. Aussi bien au Liban que dans l'ensemble du monde arabe, où les miens étaient cent fois plus minoritaires encore. Ma réaction, à quinze ans, fut une révolte contre le système communautaire, contre toute forme de communautarisme,

contre toute forme de discrimination. A dix-sept ans, je recevais déjà chez moi, c'est-à-dire dans l'appartement de mes parents, les dirigeants de l'ANC sud-africaine, dont son président, Oliver Tambo, qui était alors un fugitif timide et moustachu. Tout ce qui ressemblait à une discrimination liée à la couleur, à la religion, au rang social, au sexe, ou à toute autre raison m'a toujours été insupportable, et je sais en mon for intérieur que les racines de ce sentiment se trouvent dans ma révolte d'adolescent contre mon statut de minoritaire. Cette rage n'a pas diminué depuis... Elle est présente dans chaque regard que je porte sur le monde, et dans chaque ligne que j'écris...

En ces années de jeunesse, est-ce que vous aviez commencé à écrire ?

J'avais déjà l'envie d'écrire, et j'avais même fait quelques tentatives. Mon premier article de journal, qui n'a jamais été publié, je l'avais donné très solennellement à mon père lorsque j'avais six ans. Je me souviens encore du sujet, et de mon application à l'écrire. Je me souviens aussi de mon père en train de m'expliquer les fautes que j'avais commises. Il ne m'avait pas dit clairement qu'il ne le publierait pas, il espérait sans doute que je finirais par oublier. Je n'ai jamais oublié, la preuve! Mais je ne lui en ai plus reparlé. Je rapportais dans cet article un phénomène qui m'avait fasciné : un élève anglais était venu dans mon école. A son arrivée, il ne parlait pas un mot d'arabe, mais au bout de quelques mois, il parlait aussi bien que nous... Déjà mon obsession des "passerelles" à bâtir entre les cultures !

Malgré cette première déception, je n'ai jamais douté du fait que je travaillerai dans l'écriture. A vrai dire, dans ma famille, les horizons du travail étaient extrêmement délimités : travailler, c'était écrire, ou enseigner; toute autre voie était impensable...

Je voudrais revenir un peu à cette idée d'une langue d'ombre...

Il est vrai que l'arabe était à l'époque ma langue sociale, celle dans laquelle je m'exprimais en public, oralement comme par écrit, ce qui était normal puisqu'il s'agit de la langue du pays et de sa région; il y avait d'ailleurs — il y a toujours — dans ma famille paternelle un culte de la langue arabe, une espèce de fierté à maîtriser cette

langue. Certains de mes oncles se vantaient constamment d'être plus arabes que les Arabes musulmans, et plus chrétiens que les Occidentaux...

Le français, en revanche, avait chez moi une place souterraine. C'était la langue de mes notes intimes, qui avaient vocation à demeurer cachées. Elle était également devenue, au cours de l'adolescence, ma principale langue de lecture, celle par laquelle je découvrais le monde, les idées, la littérature. Je ne pouvais plus me satisfaire de ce qui était traduit en arabe. Ce qui était en français, ou en anglais, je le lisais dans le texte, et il me semble qu'à vingt ans, la plupart de mes lectures en arabe concernaient la politique et l'histoire contemporaine du monde arabe; vers presque tous les autres domaines, la principale rampe d'accès était le français ou l'anglais. Et sans que je l'aie jamais décidé, une sorte de spécialisation s'est établie : j'écrivais dans les journaux des articles en arabe, et dans le secret de ma chambre je commençais un roman en français; sauf que le premier était destiné à être publié, l'autre à demeurer dans l'ombre.

Forcément, c'est dans le deuxième que se réfugiaient mes pensées inavouables, mes rêves outranciers, mes ambitions inorthodoxes...

Et un jour, à cause de la guerre, j'ai dû quitter le Liban pour venir m'établir en France. Et une transformation s'est opérée en moi, dont je ne mesurais pas les implications au moment même : du jour au lendemain, la langue secrète était devenue ma langue quotidienne, celle que je parlais dans la rue comme au bureau, celle dans laquelle j'écrivais mes articles. Il a fallu que ce bouleversement intervienne dans ma vie pour que la littérature, qui était mon jardin secret, commence à envahir aussi ma vie publique.

Dans quelles circonstances avez-vous quitté le Liban ?

Je suis parti très tôt, parce que la guerre du Liban s'est occupée très tôt de moi, si j'ose dire. Le premier incident grave, celui que l'on a coutume de considérer comme le point de départ de la guerre, s'est déroulé sous ma fenêtre, devant mes yeux. Il est rare que l'on soit le témoin oculaire d'un événement majeur dans l'histoire de son pays; ce fut mon cas, ce jour-là. C'était le 13 avril 1975, et je rentrais d'un long voyage en Asie.

En tant que journaliste spécialisé dans les affaires internationales, j'avais été invité par l'Unicef au Bangladesh, nouvellement indépendant, pour rendre compte d'un événement dont l'organisation internationale était fière : l'éradication de la variole. Me rendant pour la première fois dans cette partie du monde, j'en avais profité pour demander, par l'intermédiaire de l'ambassade de l'Inde à Beyrouth, un rendez-vous avec le premier ministre Indira Gandhi; puis, constatant que les événements du Vietnam connaissaient une aggravation soudaine, j'avais également décidé de me rendre à Saïgon pour découvrir de près la guerre du Vietnam. J'aurais bien des choses à raconter sur les étapes de ce voyage effectué à 26 ans, mais je me contenterai de dire ici qu'après un séjour inoubliable à Saïgon, qui était sur le point de tomber, je m'étais rendu à New Delhi pour un rendez-vous tout aussi inoubliable avec la merveilleuse Mme Gandhi dans son bureau au parlement; avant de rentrer au Liban par le vol Panamerican 001, qui décollait le 12 avril au soir, faisait escale à Karachi puis à Téhéran, avant d'atteindre Beyrouth le 13 avril au petit matin.

J'habitais à l'époque, avec Andrée, ma femme, et notre fils aîné, dans une banlieue populaire de la capitale, appelée Aïn-el-Rommaneh. J'étais chez moi depuis quelques heures à peine, lorsqu'une dispute avait éclaté dans la rue. Regardant par la fenêtre de notre chambre à coucher pour voir ce qui se passait, nous avons remarqué, ma femme et moi, un autobus arrêté à un carrefour, avec un homme debout dans l'encadrement de la portière qui discutait vivement avec des personnes qui lui barraient la route.

Soudain, des coups de feu ont retenti. Nous nous sommes protégés derrière le mur de notre chambre pendant quelques dizaines de secondes; puis lorsque la fusillade s'est arrêtée, nous avons regardé à nouveau. Il y avait plusieurs cadavres dans la rue. J'en ai vu sept ou huit, mais la presse du lendemain a parlé de vingt-six morts, au total, si mes souvenirs sont bons. Le pays était désormais en état de guerre, et pour longtemps. Le soir même, le quartier a été bombardé en représailles; et, avec ma famille, ainsi que des amis qui étaient venus nous rendre visite, j'ai dû passer la nuit dans le sous-sol transformé en abri. Dès le lendemain, nous avons fui notre appartement, devenu périlleux.

Encore une maison abandonnée...

Pendant que vous parliez, je cherchais dans le Rocher de Tanios un passage qui évoquait cette même scène... Je lis :

“On pourrait imaginer qu’à l’issue de sa conversation avec le muletier, qui l’aurait une fois de plus exhorté à quitter sa Montagne, le jeune homme hésitait. On pourrait même énumérer les raisons qui avaient pu l’inciter à partir et celles, au contraire, qui auraient dû le retenir... A quoi bon? Ce n’est pas ainsi que se prend la décision de partir. On n’évalue pas, on n’aligne pas inconvénients et avantages. D’un instant à l’autre, on bascule. Vers une autre vie, vers une autre mort. Vers la gloire ou l’oubli. Qui dira jamais à la suite de quel regard, de quelle parole, de quel ricanement, un homme se découvre soudain étranger au milieu des siens? Pour que naisse en lui cette urgence de s’éloigner, ou de disparaître.

“Sur les pas invisibles de Tanios, que d’hommes sont partis du village depuis. Pour les mêmes raisons? Par la même impulsion, plutôt, et sous la même poussée. Ma Montagne est ainsi. Attachement au sol et aspiration au départ. Lieu de refuge, lieu de passage. Terre du lait et du miel et du sang. Ni paradis ni enfer. Purgatoire.”

Et quelques paragraphes plus loin :

“Tant de choses s’étaient passées; le village avait connu, depuis l’époque pas si lointaine de mon grand-père, tant de déchirements, de destructions, tant de meurtrissures, qu’un jour je finis par céder. Je murmurai pardon à tous les ancêtres et, à mon tour, je montai m’asseoir sur ce rocher.

“Par quels mots décrire mon sentiment, mon état? Apesanteur du temps, apesanteur du cœur et de l’intelligence.

“Derrière mon épaule la montagne proche. A mes pieds la vallée d’où monteraient à la tombée du jour les hurlements familiers des chacals. Et là-bas, au loin, je voyais la mer, mon étroite parcelle de mer, étroite et longue vers l’horizon comme une route.”

Ai-je tort de faire le rapprochement avec ce que vous venez de dire ?

Non, vous avez raison. Le “rocher” de mon roman, s’il fallait lui donner une existence matérielle, ce serait très exactement la terrasse de notre maison familiale. Quand je venais m’y asseoir, au cours des longues journées de guerre, il y avait effectivement la montagne à l’arrière, à mes pieds la vallée d’où montaient les hurlements des chacals, et au loin la mer.

Et un soir, donc, j’ai compris qu’il fallait partir. Le lendemain même, — c’était très exactement le 16 juin 1976 —, je suis allé au port de Jounieh, j’ai pris le premier bateau pour l’île de Chypre, et de là je me suis envolé vers la France, trois jours plus tard.

(.....)

Est-ce pour cette raison que vous avez choisi les Croisades comme thème de votre premier livre ?

A vrai dire, non. La première raison est circonstancielle : j’avais envie d’écrire, un éditeur semblait intéressé par un livre sur les Croisades, je suis un passionné d’Histoire, je me suis jeté à l’eau. Si je veux être honnête, c’est cela la raison initiale. J’avais besoin de démontrer, à moi-même et aux autres, que je pouvais mener un projet de livre jusqu’au bout. Si je voulais m’engager résolument dans la voie de l’écriture, il fallait que je fasse d’abord ce premier pas.

Apartir du moment où je m’étais plongé dans le sujet, il m’avait passionné, bien entendu, comme il avait passionné tant de gens depuis mille ans, et il a acquis sa propre nécessité, comme s’il fallait que ma vie d’écriture commence précisément là, et nulle part ailleurs; car j’avais retrouvé, à travers les Croisades, et au-delà des événements historiques eux-mêmes, des thèmes qui me touchaient au plus profond de mon identité. Et d’abord le thème du “regard” : moi qui ai vécu successivement au Levant puis en Occident, j’observe depuis toujours à quel point les uns et les autres sont incapables de s’écarter de leurs visions partielles et partiales, les unes Euro-centrées, les autres Arabo-centrées ou Judéo-centrées, sans jamais remettre en cause leur propre perspective. Se mettre quelquefois à la place de l’autre est le premier pas

vers la sagesse, le premier pas vers une coexistence harmonieuse; entre les individus, comme entre les groupes sociaux. Pour moi, “minoritaire”, changer de perspective est un exercice permanent, une sorte de boussole, et presque un instrument de survie. Si j’ignore la perspective des autres, je me fracasse; si je néglige ma propre perspective, je me dissous. Je nage depuis l’enfance entre des continents obtus en m’efforçant de parler à chacun d’eux dans sa langue...

Pour cette raison, raconter d’une autre manière un événement aussi mythique, aussi fondateur que les Croisades, revêtait une signification pour toute ma démarche ultérieure d’écrivain. En un sens, dans le titre du livre, les mots les plus importants ne sont pas “Croisades” et “Arabes”, mais tout simplement “vues par”...

En 1986, trois ans après “Les Croisades vues par les Arabes”, il y eut votre premier roman, Léon l’Africain. Une toute autre route ? Ou bien la poursuite de la même ?

C’est un mélange de rupture et de continuité.

Côté continuité, il y avait une certaine envie de raconter la chute de Grenade “vue par les Arabes”, en quelque sorte le même déplacement de perspective; il y avait aussi la présence forte de l’Histoire, à travers ce personnage, Léon l’Africain, qui a effectivement vécu et laissé des traces écrites, comme à travers l’époque fascinante qui fut la sienne.

Côté rupture, j’ai éprouvé, dès les premières pages de Léon l’Africain, un sentiment étrange, que je n’avais jamais éprouvé auparavant, ni dans mes textes publiés, ni dans les tentatives romanesques inabouties; je me rappelle encore très nettement ce sentiment, une sorte de tension enivrante qui signifiait : Voici ma voie! Voici ce que j’ai toujours voulu faire de ma vie! Désormais, je ne m’en éloignerai plus!

Il faut dire que j’étais à l’époque à un tournant angoissant de ma vie. Durant les mois précédents, j’avais sérieusement envisagé — pour la seule fois depuis mon départ — la possibilité de rentrer au Liban. J’avais fait quelques allers-retours, repris contact avec mon ancienne école pour y inscrire éventuellement mes enfants, avant de comprendre que le pays était sur le point de sombrer dans un nouveau cycle de violence; sur le plan

professionnel, j'avais également eu des déceptions, et je m'interrogeais sur la voie à suivre. Alors je me suis jeté à corps perdu dans l'écriture comme si cela allait être le dernier acte de ma vie, comme si ma survie et la survie des miens en dépendaient. Arrivé à la centième page de "Léon l'Africain", j'ai démissionné de mon journal pour me consacrer jour et nuit à ce livre, rageusement. Nous avons vécu, ma femme, mes enfants et moi, de nos maigres économies, nous calculions que nous pourrions encore payer le loyer jusqu'à l'été. Ensuite? Ensuite, on verra bien !

Pour ma chance, ce roman, qui aurait pu passer inaperçu, a connu, dès l'été 86, un grand succès. Il s'est même retrouvé, à un moment, en tête des meilleures ventes en France. Nous étions sauvés...

Ce livre aura été celui du virage le plus hasardeux de ma vie, aussi décisif peut-être que le départ du Liban.

Depuis, vous vous consacrez entièrement à la littérature, sans hésiter...

Sans hésiter. Si j'ai des hésitations, c'est à l'intérieur du vaste univers de l'écriture, sur les choix de thèmes, sur le ton, le style, sur certains choix esthétiques, éthiques, et quelquefois même j'ai des hésitations sur la langue à employer pour tel ou tel travail... Mais je n'hésite plus sur le fait de consacrer ma vie entière à la littérature. Tant que ma main, mes yeux, ma tête, voudront encore écrire, j'écrirai.

Et vous travaillez sur plusieurs livres à la fois...

Pas simultanément, alternativement. Il m'arrive de travailler deux ou trois mois sur un roman, puis, épuisé, parce que je travaille sept jours sur sept et dix heures par jour, j'éprouve le besoin de m'interrompre, de prendre du recul par rapport au sujet, au texte déjà écrit. Alors, au lieu de m'arrêter de travailler, je change de sujet. Je range tout ce qui concerne le livre en cours dans un pan de ma bibliothèque, j'ouvre un autre dossier, je navigue sur une autre rivière, dans un autre paysage, entouré d'autres personnages. Et, du jour au lendemain, j'oublie ma fatigue, ma lassitude. Comme si, pour se reposer, il suffisait de changer de fatigue. Pour moi, en tout cas, l'effet est

immédiat, presque miraculeux. Je retrouve une énergie nouvelle, une lucidité nouvelle. Je n'abuse pas de ce procédé, deux ou trois fois par an, tout au plus. Et il est rare que je me plonge dans un "chantier" de livre pendant moins de deux mois, alors qu'il m'arrive souvent de travailler sept ou huit mois sur un même sujet d'une seule traite. Je ne m'impose rien à l'avance, je navigue selon mon sentiment du moment. Mais il est vrai qu'il y a constamment dans mes dossiers quatre ou cinq livres partiellement écrits, en attente d'être remis sur la table. Certains attendent ainsi depuis huit ou neuf ans... Et je ne compte pas les projets pour lesquels j'ai seulement pris des notes sans vraiment commencer à écrire. Il doit y en avoir soixante, ou plus, je n'en sais rien.

Ils dorment ?

Ils dorment, oui. Mais quelquefois aussi, l'un d'eux se réveille subitement. Je le redécouvre, je renoue avec l'enthousiasme initial, et je l'écris. Il m'est arrivé de retrouver ainsi, après plusieurs années d'oubli, un projet griffonné sur deux pages, et de ne plus le lâcher jusqu'à ce qu'il soit devenu un livre. Cela dit, la grande majorité ne deviendra jamais des livres. J'ai même un dossier spécial pour ceux qui resteront indéfiniment — sauf miracle — à l'état de projets !

Je comparerai volontiers mon bureau à un atelier de peintre, avec, dans tous les coins, des croquis, des esquisses, des toiles ébauchées, des toiles à moitié peintes, et sur un chevalet une toile quasiment achevée qui n'attend plus que des retouches.

N'êtes-vous jamais tenté de quitter votre bureau pour vous impliquer dans la vie de la société, vous engager dans des combats, ou retrouver vos vieilles amours, la politique ?

Dans tout ce que j'écris, j'ai le sentiment de mener un combat, mon combat, depuis toujours le même. Contre la discrimination, contre l'exclusion, contre l'obscurantisme, contre les identités étroites, contre la prétendue guerre des civilisations, et aussi contre les perversités du monde moderne, contre les manipulations génétiques hasardeuses... Patiemment, je m'efforce de bâtir des passerelles, je m'attaque aux mythes et aux habitudes de pensée qui alimentent la haine... C'est le projet de toute une vie, qui se

poursuit de livre en livre, et se poursuivra tant que je pourrai écrire. Un projet qui trouve sans doute ses origines dans mon état de minoritaire, et qui vise à renverser les tables avec une apparente douceur. Je ne sais pas si mes écrits feront une différence, mais c'est là une question qu'il ne faut pas trop se poser. C'est comme pour une élection : la seule attitude sage est de voter comme si sa voix allait faire la différence; c'est évidemment une fiction, mais une fiction salutaire sans laquelle la démocratie n'aurait plus aucun sens. Pour mon combat, je dirai exactement la même chose : j'écris comme si cela allait changer la face du monde. Je sais parfaitement que c'est une illusion; seulement, si je ne cultivais pas cette illusion, ni mon écriture ni ma vie n'auraient plus de sens.

Mais pour en revenir plus directement à votre question, bien sûr, il m'arrive effectivement d'intervenir de temps à autre, par exemple pour défendre un écrivain emprisonné ou persécuté par la tyrannie ou l'obscurantisme. Mais, en dehors de cas précis où une intervention ponctuelle de quelques personnes peut s'avérer efficace, je crois beaucoup plus à une action patiente, souterraine, à long terme, qui se développe sur une vie entière, et en se consacrant pleinement, totalement, "monacalement", à son œuvre...

Quant à la politique, il est vrai que je m'y intéressais beaucoup dans ma jeunesse, mais aujourd'hui je sais que j'aurais été malheureux si je m'y étais engagé. Mon père me disait toujours : le problème, en politique, c'est que les qualités qu'il faut pour arriver au pouvoir ne sont pas celles qu'il faut pour gouverner. Plus j'observe le monde qui m'entoure, plus je suis persuadé qu'il avait raison. Il y aurait bien des choses que j'aimerais changer dans la manière dont le monde est géré, mais je me sais incapable de mener un combat politique à long terme.

Si je voulais me donner le beau rôle, je dirai que je ne suis pas un tueur ni un carnassier, mais ce n'est pas très honnête de dire cela quand je sais que ce ne sont pas seulement les défauts des hommes politiques qui me manquent, il me manque aussi leurs qualités. Il faut s'occuper d'une circonscription, recueillir pendant des années les doléances des électeurs, tenir des centaines de réunions publiques, se battre contre des adversaires et aussi contre des alliés malveillants... Je suis certain que j'aurais été

malheureux dans cet univers bruyant et exposé, moi qui suis depuis l'enfance un solitaire, un rêveur éveillé, un silencieux.

Vous faites constamment l'éloge du "minoritaire", et vous proclamez en même temps votre attachement à la démocratie. N'y a-t-il pas là une contradiction? Car, après tout, la démocratie est la loi de la majorité !

Il y a effectivement une contradiction apparente, et surtout un grave malentendu, très répandu dans nos sociétés, et auquel j'ai consacré un chapitre dans mon livre sur "Les Identités meurtrières". Pour moi, la démocratie ne se réduit pas à un mécanisme de vote, elle ne se réduit pas à la loi de la majorité. Ce qui est important dans la démocratie, ce sont les valeurs qu'elle porte : liberté, égalité, fraternité, respect des droits fondamentaux, refus de toute discrimination...

Permettez-moi de lire ce passage du livre, qui concerne justement la loi de la majorité :

“L'ennui, avec cette vénérable loi, c'est qu'elle cesse de fonctionner correctement dès que le Ciel s'assombrit. En Allemagne, au début des années 1920, le suffrage universel servait à constituer des coalitions gouvernementales reflétant l'état de l'opinion; au début des années 1930, ce même suffrage universel, exercé dans un climat de crise sociale aiguë et de propagande raciste, conduisit à l'abolition de la démocratie; lorsque le peuple allemand put de nouveau s'exprimer dans la sérénité, il y avait déjà eu des dizaines de millions de morts. La loi de la majorité n'est pas toujours synonyme de démocratie, de liberté et d'égalité parfois, elle est synonyme de tyrannie, d'asservissement et de discrimination. Lorsqu'une minorité est opprimée, le vote libre ne la libère pas forcément, il pourrait même l'opprimer davantage. Il faut avoir beaucoup de naïveté — ou, à l'inverse, beaucoup de cynisme — pour soutenir qu'en laissant le pouvoir à une faction majoritaire, on réduit les souffrances des minorités...”

Et aussi ce passage, un peu plus loin.

“Parmi les communautés humaines qui subissent la discrimination, certaines sont majoritaires dans leur pays, comme ce fut le cas en Afrique du Sud jusqu'à l'abolition de l'apartheid. Mais le plus souvent, c'est l'inverse, ce sont les minoritaires qui

souffrent, qui sont privés de leurs droits les plus élémentaires, qui vivent constamment dans la terreur, dans l'humiliation. Si l'on vit dans un pays où l'on a peur d'avouer qu'on se prénomme Pierre, ou Mahmoud, ou Baruch, et que cela dure depuis quatre générations, ou quarante; si l'on vit dans un pays où l'on n'a même pas besoin de faire un tel 'aveu', parce qu'on porte déjà sur son visage la couleur de son appartenance; alors on n'a pas besoin de longues explications pour comprendre que les mots de 'majorité' et 'minorité' n'appartiennent pas toujours au vocabulaire de la démocratie. "Pour qu'on puisse parler de démocratie, il faut que le débat d'opinion puisse se dérouler dans un climat de relative sérénité et pour qu'un scrutin ait un sens, il faut que le vote d'opinion, le seul qui soit une expression libre, ait remplacé le vote automatique, le vote ethnique, le vote fanatique, le vote identitaire. Dès que l'on se trouve dans une logique communautariste, ou raciste, ou totalitaire, le rôle des démocrates, partout dans le monde, n'est plus de faire prévaloir les préférences de la majorité, mais de faire respecter les droits des opprimés, au besoin contre la loi du nombre.

"Ce qui est sacré dans la démocratie, ce sont les valeurs, pas les mécanismes. Ce qui doit être respecté, absolument et sans la moindre concession, c'est la dignité des êtres humains, de tous les êtres humains, femmes, hommes et enfants, quelles que soient leurs croyances ou leur couleur, et quelle que soit leur importance numérique; le mode de scrutin doit être adapté à cette exigence..."

Pardon d'avoir lu un si long passage, mais ce livre, *Les Identités meurtrières*, avait justement pour but de formuler mes idées en termes très précis, et je ne voulais pas les reformuler oralement d'une manière approximative...

Nous reparlerons encore de ce livre, mais j'aimerais que nous revenions maintenant à la chronologie... Après Léon l'Africain, vous publiez deux romans, Samarcande et Les Jardins de Lumière, qui mettent en scène deux figures du passé de l'Orient...

Et plus précisément de l’Iran : Omar Khayyam, poète persan des XI^e et XII^e siècles, et Mani, fondateur de religion, né au III^e siècle de notre ère. J’ai écrit ces romans à un moment où je m’intéressais beaucoup à l’histoire de l’Iran — je m’étais rendu à Téhéran, en février 1979, en tant que reporter, où j’avais assisté à la proclamation de la république islamique, et je ne pouvais que m’interroger sur le passé d’un pays qui venait d’opérer, dans le dernier quart du vingtième siècle, une révolution aussi inattendue. Mais ces deux romans correspondaient aussi à des étapes de ma propre trajectoire. Si “Léon l’Africain” est l’histoire d’un exilé qui cherche à dépasser son exil, “Samarcande” est l’histoire d’un poète qui se retire du monde pour bâtir son propre univers; Khayyam s’écarte du chemin de ses contemporains, il se méfie de la politique et garde ses distances à l’égard des princes; il se réfugie dans un observatoire à contempler les étoiles... Son seul lien avec les choses de ce monde est sa belle compagne, Jahane... Un prénom qui, en persan, signifie justement “monde”... Dans ce livre, donc, je parle du monde, de la Perse, de ses liens complexes avec la religion comme avec l’Occident; mais ce sont aussi les changements dans ma vie qui s’y reflètent : en ces années-là, j’entre en écriture, comme d’autres entreraient en religion...

Cette attitude se reflète de manière plus évidente encore dans les deux romans suivants, qui semblent si différents, et que j’ai pourtant écrits de manière presque simultanée, en me demandant à plusieurs reprises lequel je publierais avant l’autre : “Les Jardins de Lumière”, qui se passe au III^e siècle, et “Le Premier Siècle après Béatrice”, qui anticipe sur le XXI^e siècle. L’un évoque la figure de Mani, fondateur du manichéisme, qui aurait pu devenir une grande religion planétaire et qui allait avoir des héritiers lointains dans l’Europe du moyen âge, les Bogomiles et les Cathares; l’autre a pour narrateur un savant français spécialiste des coléoptères... En dépit des différences, les deux livres posent sur le monde un regard similaire, celui d’un ermite inquiet, persuadé que le monde va à sa perte et qu’il devient chaque jour un peu plus difficile de le sauver...

C'est votre vision ?

Ma réponse est plutôt oui, mais de manière nuancée... Je préfère dire les choses ainsi : lorsque j'analyse l'évolution probable du monde avec lucidité, il me semble qu'un cataclysme est quasiment inéluctable; lorsque j'analyse avec le cœur, je trouve des raisons d'espérer.

De quel cataclysme s'agit-il ?

Il y aurait mille choses à dire. Je veux bien exposer mon sentiment à ce sujet, à condition de préciser qu'il s'agit d'une cogitation à voix haute plutôt que d'une opinion arrêtée et définitive.

C'est un lieu commun de dire que le monde fonctionne de plus en plus comme une seule entité, comme un vaste pays global où les images, les idées, les inventions se répandent de plus en plus vite, où les décisions des uns ont des conséquences sur la vie de tous les autres. A présent, posons-nous cette question simple : quel avenir pourrions-nous envisager pour un vaste pays où certaines provinces sont prospères, mais avec une population repue et vieillissante, tandis que la plupart des autres provinces grouillent de millions de jeunes à l'avenir bouché ?

C'est là un problème auquel il n'existe aucune solution simple, et l'on peut prédire qu'il ne fera que s'aggraver dans les années et les décennies à venir, que des drames humains en résulteront, et que derrière les hauts murs qu'on ne manquera pas d'élever dans les pays riches pour endiguer le flot des immigrants, certaines libertés seront forcément malmenées.

De plus, il me paraît probable que les pays du Nord, et notamment les états-Unis, seront tentés de gouverner le monde de manière de plus en plus autoritaire. Car notre planète, même si les principes démocratiques s'y sont répandus au cours des dernières décennies, ne fonctionne pas du tout comme une démocratie. C'est un territoire passablement anarchique où les puissants sont constamment tentés d'utiliser la force pour maintenir un semblant d'ordre, et un semblant d'autorité.

Ce que je viens de dire n'est pas un jugement, mais, de mon point de vue, une

prévision. Malgré les apparences, je ne cherche pas à critiquer l'Occident, et je suis même persuadé qu'il demeure porteur des valeurs les plus avancées de notre temps, alors que ceux qui s'attaquent à lui sont souvent porteurs de régression. Mais je crains que ces valeurs soient progressivement vidées de leur sens à mesure que l'Occident constatera qu'il a besoin de se défendre contre le reste du monde; et moins pour préserver ses valeurs que pour préserver ses privilèges.

Un autre sujet d'inquiétude, permanent chez moi, et que j'ai évoqué dans "Le Premier Siècle après Béatrice", c'est l'usage que nous faisons de la science et de la technologie. Ou, pour être plus précis, le fossé qui se creuse entre l'évolution matérielle de l'humanité et son évolution morale. Nous disposons, et disposerons chaque jour un peu plus, de moyens de destruction et de manipulation qui peuvent affecter durablement l'évolution de notre espèce, son intégrité physique et morale, et même sa survie. Or, les mobiles qui nous font agir demeurent, comme à l'âge des cavernes, la volonté de domination, la haine de l'autre, l'avidité... Sur ce plan non plus, rien n'invite à l'optimisme quand on scrute le passé récent et qu'on imagine l'avenir. Bricolages génétiques, manipulation des esprits, instruments sophistiqués de destruction ou domination, armes des riches ou des pauvres...

Je vous ai entendu dire parfois que vous aviez de la nostalgie pour les empires du passé, l'Empire austro-hongrois, par exemple, ou même l'Empire ottoman...

Je ne nierai pas que j'ai une certaine nostalgie pour ces vastes entités territoriales qui regroupaient des peuples nombreux et divers. Ce brassage a produit certains de ces moments précieux et fragiles qui donnent tout son sens à l'aventure humaine; je pense en particulier à l'âge d'or que connut Vienne à la fin du XIXe siècle.

Cela dit, je n'ai aucune affection particulière pour ces monarchies en tant que telles, même si je suis persuadé qu'elles valaient cent fois mieux que les états ethniques qui ont été bâtis sur leurs décombres, que ce soit en Europe centrale, dans les Balkans ou dans le monde arabe. Qu'il s'agisse de l'Empire des Habsbourg ou de celui des Ottomans, ce pour quoi j'éprouve de la nostalgie n'est évidemment pas l'aspect

impérial, c'est le brassage des peuples, des langues et des croyances, cette merveilleuse alchimie humaine qui a fini par succomber, victime des nationalismes grands et petits... Avec, pour conséquence, une interminable litanie de guerres, de massacres, de tyrannies et de déchirements... Alors que ces vastes empires étaient en voie de se transformer en monarchies constitutionnelles! Oui, j'aurais aimé connaître ça !

Mais je ne me complais pas dans la nostalgie, et je n'ai pas besoin d'avoir les yeux rivés sur le passé pour observer un tel brassage, une telle alchimie humaine. Après tout, l'Europe en construction, avec ses dizaines de peuples différents, ses dizaines de langues, n'est-elle pas la version moderne du vieil empire austro-hongrois? Bien plus vaste encore, plus bigarrée, plus démocratique, et incomparablement moins fragile! C'est probablement l'un des projets les plus ambitieux et les plus prometteurs de l'Histoire; et, de mon point de vue, l'une des rares raisons objectives d'espérer en l'avenir.

Vous semblez avoir une très haute idée du modèle européen, comme s'il était animé par l'humanisme universaliste, par l'esprit de la Renaissance et des Lumières. Mais on peut aussi penser que le projet européen restera essentiellement tourné vers l'objectif de la croissance économique, et que l'exploitation néo-coloniale va prévaloir...

Je ne suis pas insensible à ces critiques, mais je demeure et demeurerai toujours un partisan enthousiaste de la construction européenne. Non pas "en dépit" de mes origines, mais "en raison" de mes origines. J'ai vécu dans un pays, et dans une région, où la guerre est endémique, où les haines paraissent éternelles. Et de voir ces dizaines de peuples européens qui se sont abondamment détestés, abondamment massacrés, pendant des siècles, se retrouver à présent pour construire ensemble un avenir commun, cela m'enchant, je le vis comme un privilège, et je voudrais que le Proche-Orient médite sur ce modèle et s'en inspire un jour.

Maintenant, est-ce que la construction européenne s'est faite autour de l'intégration

économique et de l'harmonisation des législations plutôt qu'autour de la culture? Oui, bien sûr. Est-ce qu'il s'agit d'un rassemblement de peuples riches, soucieux avant tout de leur prospérité et de leur bien-être? Oui, bien sûr. Est-ce que l'ensemble européen entretient avec les pays du Sud des rapports inégalitaires? Il faudrait être naïf pour affirmer le contraire. Il n'en reste pas moins que, si j'observe le monde d'aujourd'hui avec sérénité, je constate que l'entité qui se préoccupe le plus des valeurs universelles, celle qui assume plus que d'autres l'héritage des Lumières et de la Renaissance, c'est l'Europe...

Plus que les Etats-Unis, vous voulez dire ?

Disons que je serais rassuré de savoir qu'à côté du "pilote" américain est assis, aux commandes du monde, un "co-pilote" européen, plus âgé, plus expérimenté, plus sage, plus attentif aux sensibilités diverses. J'aimerais que ce "co-pilote" soit plus généreux, moins obsédé par son propre bien-être, et plus conscient de son rôle universel. Mais tel qu'il est, avec ses défauts, je suis heureux qu'il existe, et j'aimerais qu'il soit plus influent, qu'il pèse de plus en plus dans les décisions. Il me semble que dans la réalité d'aujourd'hui, née après la fin de la "guerre froide" et du monde bi-polaire, le meilleur correctif à l'hégémonie d'un seul pays est le renforcement de l'Europe unie.

Croyez-vous vraiment que l'attitude de l'Europe face à la nouvelle guerre conduite par les Américains laisse vraiment espérer une gestion démocratique des affaires du monde ?

Je déplore chaque jour l'impuissance de l'Europe, mais il ne semble que son influence dans la crise née des attentats du 11 septembre s'est exercée dans le sens de la sagesse et de la limitation de l'usage de la force. Plus généralement, et s'agissant de la gestion des affaires du monde pour les décennies à venir, il me semble qu'il serait irresponsable de se résigner à une succession interminable de guerres, petites et grandes, entre les états-Unis et leurs ennemis. Et qu'il serait tout aussi irresponsable de souhaiter une confrontation entre Amérique et Europe. Si j'ai choisi la métaphore du

pilote et du co-pilote, c'est parce que je crois qu'il faut aller ensemble dans la même direction, en s'influençant mutuellement, plutôt que de se combattre. L'anti-américanisme est destructeur, stérile et historiquement absurde. L'Amérique n'est pas une puissance extra-terrestre, elle est la fille de l'Irlande, de l'Italie, de l'Angleterre, ainsi que de l'Afrique, elle est la patrie de Benjamin Franklin, pur produit des Lumières, et elle a souvent été, au cours de son histoire, le refuge des minoritaires et des persécutés. S'il est imprudent, je le répète, de la laisser seule aux commandes, sans retenue, sans aucun contre-pouvoir, il ne faut pas non plus la traiter en ennemie. Telle est ma conviction...

Quant à la question de savoir si l'on peut espérer une gestion démocratique des affaires du monde, ma réponse est : hélas, non. En tout cas pas dans l'avenir prévisible. Ce qu'on peut raisonnablement espérer, c'est que d'autres puissances que l'Amérique soient associées aux décisions importantes, peut-être dans le cadre des Nations-Unies. Mais je ne suis pas optimiste, sur ce chapitre, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'exposer...

Passons alors à un tout autre chapitre, plus personnel, plus intime. Tout à l'heure, vous avez évoqué la mort, très pudiquement. "Nous quittons la salle, les uns après les autres..." Je suppose que vous y pensez quelquefois...

Bien sûr, mais elle ne m'obsède pas. J'essaie parfois d'imaginer ce qu'il pourrait y avoir "de l'autre côté", au-delà de la vie. J'insiste sur le mot "imaginer". Je n'ai pas de véritables convictions en la matière, en tout cas pas de croyances qui relèvent de religions identifiables. Je trouve cependant que ce serait merveilleux qu'après que l'on se fût endormi pour la dernière fois, on se réveille à nouveau, étonné, incrédule, et qu'on se mette à errer, invisible, comme un esprit, autour du monde des vivants. Certains peuvent redouter une telle perspective; moi, elle me ravit. Churchill disait que lorsqu'il serait au Paradis, il passerait son premier million d'années à peindre. Moi, je passerais une partie de ce temps à observer les vivants, à suivre jour après jour le déroulement de leur vie, et plus globalement à suivre l'évolution de l'aventure

humaine; et je passerais une autre partie de ce temps dans les bibliothèques, la nuit de préférence, à lire tous les livres, à apprendre toutes les langues, à étudier toutes les sciences. Je sais que je ne m'en lasserais pas... Est-ce que les choses se passeront ainsi? La part rationaliste qui est en moi estime qu'une telle perspective est hautement improbable, mais mon cœur a ses illusions, ses espérances, et je ne le forcerai pas à les abandonner.

Ces "religions identifiables", que vous venez de mentionner brièvement, quelle place ont-elles dans votre vie ?

Je m'y intéresse depuis toujours, mais de l'extérieur, et avec un fond de méfiance. Quand on a vécu au Liban, au Proche-Orient, et qu'on a constamment entendu les uns et les autres brandir leur foi comme un drapeau, au nom duquel ils mobilisent, ils menacent, ils tuent, on a de la peine à croire que les religions propagent dans le monde la paix, l'amour et la fraternité.

Oui, je sais, on nous explique après chaque explosion de fanatisme, après chaque massacre, que la vraie religion n'a rien à voir avec tout cela, et que ce sont les hommes qui la détournent et la pervertissent. Sans doute. Mais si les hommes parviennent à la détourner ainsi, régulièrement, génération après génération, siècle après siècle, c'est qu'elle doit être sacrément détournable! Et cela, je m'en méfie. Je n'en conçois pas pour autant de l'hostilité envers la religion, loin de là, mais je veux juger sur pièces. Il y a des gens que la religion rend meilleurs, et d'autres que la religion rend pires. Les proclamations de foi ne m'impressionnent pas, les appels à Dieu encore moins, il ne faut juger les gens, croyants ou pas, que sur leurs actes.

Ce mot de "croyant" m'exaspère quelque peu, d'ailleurs, je dois l'avouer. C'est un mot que j'ai toujours envie d'utiliser entre guillemets. Parce qu'il a été accaparé par les tenants des religions. De mon point de vue, et en mon vocabulaire intime, un "croyant" est une personne qui croit en certaines valeurs essentielles, que je résumerai par le respect de la dignité de tout être humain. Que cette personne adhère ou pas à telle ou telle religion, à tel ou tel dogme, qu'elle croie à un Dieu, à plusieurs ou à aucun, tout

cela n'a pas grande importance pour moi. Bien entendu, il est parfaitement légitime que certaines personnes voient dans leur dévouement aux autres un corollaire de leur foi religieuse; comme ces religieuses européennes qui consacrent leur vie entière aux miséreux dans un pays lointain, parce qu'elles estiment que c'est l'évangile qui le leur ordonne. De telles personnes, je les respecte profondément, et je respecte leurs religions à travers elles; pour moi, c'est leur sacrifice qui ennoblit leur foi, alors que dans leur esprit, c'est probablement l'inverse...

Mais pour en revenir à mes propres croyances, je ne me considère pas comme faisant partie d'une quelconque communauté de croyants. Cela dit, je prends acte de toutes mes appartenances sociologiques, et je ne les renie pas. Je suis né au sein d'une communauté — celle qu'on appelle melkite, ou grecque-catholique — et il n'est pas question pour moi de renier cette part de moi-même. Lorsque je rencontre un autre melkite, un lien s'établit entre nous, et je le laisse s'établir. Cependant, qu'on ne me demande pas quelles sont les croyances spécifiques de cette communauté, j'avoue que je ne m'y suis jamais vraiment intéressé... Ce que je viens d'expliquer reflète moins ma conception de la foi que ma conception de l'identité.

Pour moi, l'identité d'une personne se forme par accumulation, par sédimentation, et non par exclusion. Chaque élément de mes origines ou de mon propre parcours a sa place; je le préserve, je le cultive, à ma manière, je ne le rejette jamais. Qu'il s'agisse de communauté religieuse ou d'autre chose, je finis toujours par prendre mes distances, parce que telle est ma nature; mais je ne renie jamais. C'est vrai des pays, des maisons, des villes, des villages, des îles... Les maisons abandonnées ne le sont jamais totalement, même celles qui furent abandonnées par mes ancêtres et que je n'ai jamais connues. Mes patries ne se substituent pas les unes aux autres, la France n'a pas remplacé en moi le Liban; mon île de l'Atlantique n'a pas remplacé mon village de la montagne, elle a trouvé sa place auprès de lui; et il y a de plus, chez moi, d'autres patries adoptées, dont je ne demanderai jamais la nationalité mais qui volètent parfois autour de moi comme des oiseaux blessés, Haïti, Cuba, Salonique, Saïgon, Grenade, et quelques autres... Je me sens profondément européen sans cesser d'être arabe, et sans jamais quitter des yeux l'Afrique.

Pour en revenir à la religion, je dois dire que, depuis toujours, je m'intéresse moins au contenu des doctrines qu'à l'expérience historique des peuples qui les ont portées. Je parle souvent du monde musulman, rarement de l'islam, souvent de la chrétienté, et rarement du christianisme. J'ai même la faiblesse de croire que le contenu des livres compte peu dans la réalité des croyances; on peut, à partir du même livre, prêcher la tolérance ou l'intolérance, promouvoir le progrès ou la régression. On peut faire dire aux livres à peu près tout ce qu'on veut. Tout, ou presque, est dans l'interprétation... Ceux qui se dispensent d'argumenter rationnellement pour répondre à coups de citations sont à mes yeux des faussaires et des manipulateurs.

Là, je crois entendre dans votre voix les échos de celle de Khayyam, dans Samarcande :

*“Rien, ils ne savent rien, ne veulent rien savoir.
Vois-tu ces ignorants, ils dominant le monde.
Si tu n'es pas des leurs, ils t'appellent incroyant.
Néglige-les, Khayyam, suis ton propre chemin.”*

Et aussi celle de Mani, dans Les Jardins de Lumière.

“La vérité est que nous ne savons rien de la volonté divine, nous ne savons rien de la divinité, ni son nom, ni son apparence, ni ses qualités. Les hommes donnent à Dieu des noms innombrables, ils sont tous vrais, et aussi tous faux”.

Et un peu plus loin, Mani dit :

“Les chrétiens n'écoutent pas le bien que je dis du Nazaréen, ils me reprochent de ne pas dire du mal des juifs et de Zoroastre. Les mages ne m'entendent pas lorsque je fais l'éloge de leur prophète, ils veulent m'entendre maudire le Christ et le Bouddha. Car lorsqu'ils rassemblent le troupeau des fidèles, ce n'est pas autour de l'amour, mais de la haine, c'est seulement face aux autres qu'ils se retrouvent solidaires. Ils ne se reconnaissent frères que dans les interdits et les anathèmes...”

Vous avait-on déjà fait remarquer que le nom de votre héros était l'anagramme d'Amin ?

Oui, je m'en étais rendu compte pendant que j'écrivais ce roman. Mais ce n'était pas voulu, le fondateur du manichéisme s'appelait effectivement Mani...

*Il fallait cependant le signaler, à tout hasard... Mais avançons un peu dans la chronologie, pour aborder d'autres thèmes encore. En 1993, vous publiez *Le Rocher de Tanios*, qui obtient le prix Goncourt, la plus prestigieuse récompense littéraire en France. Comment vit-on un tel événement ?*

Il y a un rituel, qui commence chaque année en septembre, au début de la rentrée littéraire, lorsque l'Académie Goncourt publie la première liste des ouvrages sélectionnés, qui étaient dix-neuf, cette année-là, si mes souvenirs sont bons. A cette étape, la fièvre est encore modérée. On est flatté d'être choisi, mais on n'y pense pas vraiment — pour ma part, en tout cas, j'avais à l'époque des soucis personnels qui m'accaparaient bien plus.

La liste des “nominés” est révisée début octobre, et à nouveau début novembre, pour passer à cinq livres seulement, cinq “finalistes”. La fièvre monte, à chaque étape, et l'on commence à recevoir des appels, qui rapportent diverses rumeurs, alarmantes ou rassurantes. Au début, on reste calme, mais on ne peut s'empêcher de tendre l'oreille, et de guetter des signes.

Le jour “J”, il y a encore un rituel, puisque l'annonce du résultat se passe en direct à la radio et à la télévision, à 13 heures précises. Là, la tension est à son comble. Mes oreilles bourdonnaient tellement que je n'ai même pas entendu prononcer mon nom, j'ai su que j'avais gagné par le cri de triomphe des amis qui s'étaient réunis autour de moi, et qui se sont mis à m'embrasser.

L'instant d'après, on est happé, et l'on se retrouve en train de parler, parler, un micro sous le nez, les yeux aveuglés par les projecteurs, matin et soir, pendant des semaines, des mois...

Il paraît que certains lauréats ne s'en remettent jamais...

C'est déjà arrivé, oui. Lorsqu'un événement intense intervient dans la vie de quelqu'un, cela peut s'avérer dévastateur, que l'événement soit heureux ou malheureux.

Les moments forts, il ne suffit pas de les vivre, il faut aussi pouvoir leur survivre. Pour cela, j'étais constamment vigilant, et lucide. J'avais constamment les yeux rivés sur "l'après" Goncourt, je prenais des notes pour mes prochains livres. Ce qui ne m'empêchait aucunement de déguster les beaux moments que la vie m'offrait. Notamment un "retour" mémorable au Liban.

Mais vous y étiez déjà retourné...

Depuis 1976 ? Oui, bien sûr, une bonne dizaine de fois. à un moment, j'avais même envisagé de m'y réinstaller et d'y ramener ma famille, comme je l'ai mentionné. Mais à la suite de cette tentative — je devrais plutôt parler de tentation plutôt que de tentative concrète — je n'étais plus revenu. Je n'avais pas du tout pris une décision explicite dans ce sens; simplement, je n'y allais plus. Comme un amoureux déçu par celle qu'il avait tant aimée, et qui ne voulait plus la voir, ni croiser son chemin, ni passer dans sa rue... Si bien qu'entre juillet 1983 et mars 1994, soit pendant dix bonnes années, je n'y avais pas mis les pieds une seule fois.

Puis vint le Goncourt. à l'annonce du prix, les gens ont réagi d'une manière incroyable. On m'a dit que les voitures klaxonnaient dans les rues en signe de joie. Il ne faut pas oublier que les Libanais souffraient depuis des années de voir leur nom associé à la guerre, aux bombardements, aux enlèvements, alors qu'ils ont toujours voulu que le monde ait une toute autre image d'eux, une image valorisante, liée à la culture, à l'Histoire, à l'invention de l'alphabet, etc.

J'ai été profondément touché par cette réaction. C'est comme si la bien-aimée, après des années d'éloignement et de malentendus, m'avait manifesté bruyamment son

affection; il fallait que j'aïlle vers elle, et que je la serre dans mes bras. C'est ce qui est arrivé, et ce fut incontestablement le grand moment de l'après-Goncourt.

Est-ce que vous reviendrez vous installer au Liban un jour ?

Je ne me pose jamais ce type de questions, je ne “fonctionne” pas ainsi. Les seules fois où je m'interroge sur l'avenir, c'est pour évaluer le temps que je peux consacrer à tel ou tel projet de livre. Vous m'avez demandé tout à l'heure si j'avais peur de la mort, je dois vous faire un aveu. Une fois, il y a quelques années, j'étais dans un avion, et j'ai eu soudain l'impression que l'appareil allait s'écraser. Et j'ai eu peur, non pas de la mort, mais d'autre chose, que j'ai presque honte d'avouer : je venais de relire, avant mon départ, quelques chapitres d'un roman que j'étais en train d'écrire, et je les avais trouvés très mauvais. Pour cela, j'étais terrorisé à l'idée que, si je mourais, on pourrait les publier tels quels. Pour quelqu'un d'aussi secret et d'aussi scrupuleusement perfectionniste que je le suis, l'idée que l'on puisse un jour fouiller dans mes papiers, dans mes disquettes d'ordinateur pour publier ce que je trouve aujourd'hui impubliable me mortifie. C'est l'une des choses qui me feraient le plus souffrir si j'avais encore une existence après la mort et que je pouvais encore rôder comme un fantôme, invisible, hanter les lieux de ma vie et observer le monde.

Pardon pour cette digression, mon but était de dire à quel point toutes mes décisions sont prises en fonction de l'écriture, et de rien d'autre. Tout, y compris mon lieu de résidence. Je vis là où je sens que je peux écrire, en toute sérénité, et en toute liberté. Pour l'instant, je trouve sérénité et liberté en France, et je n'ai aucune raison de remettre cela en cause. L'éloignement ne me culpabilise pas. On peut aimer un lieu, ou une personne, sur le mode de l'absence et de l'éloignement. Il est probable que je mourrai loin du Liban, mais sans jamais l'avoir quitté des yeux.

à ce propos, il y a un détail que je ne crois pas avoir mentionné : Le Rocher de Tanios, qui a obtenu le prix Goncourt, était le premier livre que j'avais écrit sur mon île. Je m'étais pratiquement enfermé pendant une année entière, souvent seul — il m'arrivait de passer des journées entières sans autre visiteur que le chat des voisins, qui grattait à

ma porte et venait s'asseoir sur mes genoux pendant que j'écrivais. Et le soir, j'allais marcher le long de la plage, et je m'asseyais sur un rocher aux allures de fauteuil, face à l'Atlantique.

Pendant que j'effectuais la "tournée" du Goncourt, qui m'a conduit un peu partout dans le monde, du Canada à l'Inde, et du Liban à l'île Maurice, ainsi que dans la plupart des régions françaises et dans plusieurs pays européens, je pensais souvent à mon île, surtout lorsque j'étais sous des projecteurs — je déteste les projecteurs; en guise de lumière artificielle, je ne supporte que les indirectes, de préférence tamisées; et je n'aime écrire qu'à la lumière du jour !

Quand j'ai pu retrouver mon bureau, ma maison, mon île, j'étais si heureux que je me suis promis de ne plus les quitter. Bien entendu, je suis obligé parfois de les quitter, mais je le fais de moins en moins...

Quand vous vous êtes isolé, après l'année du Goncourt, c'était pour écrire Les échelles du Levant, n'est-ce pas ? Un livre qui raconte, entre autres choses, le retour au Liban de votre héros, Ossyane, qui avait pris part à la résistance française...

Je ne nierai pas que cet aspect du livre rend compte, par une métaphore, de ce que je venais de vivre moi-même.

Vous y parlez aussi, pour la première fois, de la guerre du Liban...

C'est un peu lié à mon retour, mais c'est aussi, dans mon approche du Liban, la poursuite d'une "lente marche" de l'implicite vers l'explicite, qui avait commencé avant le Goncourt et avant ce voyage de 1994.

Dans mes premiers romans, l'une des choses que peu de gens avaient remarqué, c'est que je ne parlais jamais directement du Liban, même s'il était constamment présent en filigrane. Léon l'Africain fait le tour de la Méditerranée, de Grenade à Fès, à Alger, à Tunis, au Caire, à Constantinople; fait des détours par Tombouctou et La Mecque, avant de se retrouver en Italie. Et pas une fois il ne pose les pieds au Liban...

Dans Le Rocher de Tanios, je m'aventurais pour la première fois dans "ma Montagne". Sur un ton parfois ludique, pour dissimuler ce qu'il fallait dissimuler, mais c'était là le début d'une "exploration des origines" qui s'est poursuivie, avec des "déguisements" différents, dans les échelles du Levant, et dans presque tout ce que j'ai écrit depuis.

Ce n'est pas un hasard si cette "exploration" a commencé au moment même où je venais de m'installer dans un village de substitution, en quelque sorte. Je ne cherche pas systématiquement à expliquer le pourquoi des choses, ni aux autres ni d'ailleurs à moi-même, mais je sens clairement tous les cheminements intérieurs qui me conduisent dans telle voie, ou telle autre. Et pour moi, le lien est évident : à partir du moment où j'ai établi avec un lieu, avec une maison, avec une île, un rapport affectif comparable à celui qui me lie au village de mes ancêtres, une tâche m'incombait, comme le remboursement d'une dette d'honneur...

Il est vrai que le Liban est présent dans chacun des livres que vous avez publiés dernièrement. Dans vos trois derniers romans, dans le livret d'opéra — dont nous parlerons un peu plus tard —, et aussi dans votre essai sur l'identité...

Une personne qui a vécu au Liban ne peut que s'interroger sur la notion d'identité, et sur la raison pour laquelle l'identité peut devenir meurtrière.

Et quelle est cette raison ?

L'explication serait forcément trop longue, mais si je devais la résumer, je dirais ceci : il me semble que le monde a besoin aujourd'hui d'une nouvelle conception de l'identité. Jusqu'ici, on pouvait se satisfaire de la conception traditionnelle, qui consiste à considérer qu'il y a, pour chacun, une appartenance essentielle, le plus souvent religieuse, nationale, ou ethnique, et que toute autre appartenance est secondaire; la conception que je préconise est celle qui consiste à assumer l'ensemble de ses appartenances, sans considérer qu'elles s'excluent les unes les autres. Ainsi, pour un immigré, je voudrais qu'on encourage le sentiment de double appartenance, à

la culture du pays d'origine et à celle du pays d'accueil, plutôt que d'imposer un choix qui résulterait en une grave distorsion de la personnalité.

Autre exemple : la construction européenne. Il est indispensable, si l'on veut que l'Europe se fasse harmonieusement, que l'on encourage les citoyens à assumer la diversité de leurs appartenances; il y a une soixantaine d'année, il eût été impensable qu'une personne se proclame à la fois française et allemande; aujourd'hui, c'est possible, mais cela commence tout juste à l'être; dans la plupart des régions du monde, dans la plupart des sociétés, les êtres pluriels, ceux qui se trouvent, par naissance, par les hasards de la vie ou par un choix délibéré, à la frontière entre deux nations, entre deux ethnies, peuvent être une sorte de "liant" pour les sociétés, s'ils sont encouragés à assumer leurs appartenances "contradictoires".

Lorsqu'on observe les personnes qui commettent les actes les plus meurtriers, on constate souvent que ce sont des personnes à l'identité torturée, mal assumée. C'est vrai des individus, c'est vrai également des sociétés; la tragédie de l'Algérie est surtout due à une distorsion identitaire née à l'ère coloniale, et aggravée après l'indépendance. Plus généralement, les conflits dans le monde d'aujourd'hui ne sont plus idéologiques, mais identitaires. Et c'est seulement en s'attaquant aux problèmes complexes de l'identité que l'on peut faire reculer la haine, l'injustice et la violence.

On me dira, bien sûr, que ce sont des problèmes éternels, liés à la nature humaine, et qui sont là depuis la nuit des temps. C'est faux. Ceux qui disent cela cherchent des prétextes pour camoufler leur incapacité à remettre en cause leurs habitudes de pensée. Le problème de l'identité se pose de manière spécifique à l'ère de la mondialisation et de l'après-guerre-froide. Il faut oser réfléchir autrement, il faut oser chercher des solutions nouvelles. De plus, ce n'est pas un débat de salons ou d'amphithéâtres, c'est l'avenir de l'aventure humaine qui se joue sur cette question.

A ce point ?

Oui, à ce point ! Il n'y a, à mes yeux, que deux interrogations globales qui doivent nous préoccuper au début de ce nouveau millénaire. Des interrogations simples, mais

aux implications très vastes.

La première est identitaire : Qui sommes-nous? Sommes-nous un peuple aux composantes multiples, embarqué depuis des millénaires dans la même aventure? Appartenons-nous à des civilisations irréductibles les unes aux autres et condamnées à s'affronter? Comment allons-nous gérer la diversité humaine? Comment allons-nous gérer cette diversité au sein de chaque pays, de chaque ville — et même, j'ajouterais, au sein de chaque personne? De la sagesse de nos réponses dépendra l'avenir de nos libertés, de notre démocratie, de notre prospérité, et de la paix entre les hommes.

La seconde interrogation, est "finalitaire", si l'on me pardonne ce néologisme. En fait, c'est la version actuelle d'une question éternelle : Où allons-nous ? Ce qui pourrait se traduire aujourd'hui par : comment allons-nous gérer les avancées des sciences et des technologies ? Saurons-nous empêcher les manipulations qui porteraient atteinte à l'intégrité physique et mentale des humains? Saurons-nous empêcher le développement et la propagation des instruments de mort ? Saurons-nous éviter d'endommager gravement notre environnement ?

Cette seconde interrogation était au cœur de votre roman intitulé Le Premier Siècle après Béatrice, qui est paru en 1992.

Le "premier siècle" dont je parle dans ce livre est le vingt-et-unième. Il s'agit d'un roman d'anticipation, de légère anticipation, je dois dire, puisqu'il se passe à peu près aujourd'hui, ou demain matin... C'est une parabole sur les manipulations génétiques, et leurs conséquences possibles. C'est également une parabole sur l'utilisation du progrès au service de l'archaïsme.

Pour une fois, vous vous êtes éloigné de l'Histoire...

Parfois, pour qu'un propos ait un sens, il est important de le situer à une époque précise. Mais je ne me suis jamais imposé de situer mes romans dans le passé. Ce qui m'intéresse n'est pas l'Histoire en elle-même, ce qui m'intéresse, c'est l'origine des choses, et c'est même, plus précisément encore, la causalité des choses. Pour

comprendre une situation, il ne suffit pas de la décrire telle qu'elle apparaît aujourd'hui; il est également important, indispensable même, de comprendre à la suite de quelle évolution cette situation est apparue. Si l'on néglige l'épaisseur historique, rien ne peut être compris en profondeur. Je suis souvent affligé par la manière dont on parle aujourd'hui des événements; on aligne des faits, on les regroupe par des associations d'idées plus ou moins superficielles, sans chercher à établir une causalité. Je me sens vieux en parlant ainsi, mais il y a des évolutions qui ne sont pas des progrès... Pour moi, en tout cas, il me paraît difficile de comprendre le comportement d'un jeune franco-algérien dans une banlieue de Marseille si je n'ai pas à l'esprit l'histoire des rapports compliqués entre l'Occident chrétien et le monde arabo-musulman, les croisades, la colonisation et la décolonisation, la guerre d'Algérie, les crises du Tiers-Monde, les migrations méditerranéennes, et cent autres éléments d'appréciation... Aujourd'hui, on aligne deux ou trois statistiques récentes, et on croit avoir tout expliqué.

Ce qui ne veut pas dire qu'il suffit d'invoquer l'Histoire pour comprendre le présent. L'Histoire n'est pas une solide et belle construction en pierre qu'il suffit de libérer des sables de l'oubli pour que chacun puisse la contempler. Il y a autant d'Histoires que de regards. Chaque peuple, chaque groupe humain, chaque individu même a sa propre vision de l'Histoire, sommaire ou élaborée, explicite ou implicite, et généralement centrée autour de lui-même. Notre mémoire du passé n'est que le lieu où nous puisons ce qui nous sert à appréhender le monde qui nous entoure. Chacun de nous y trouve ce qu'il y cherche...

Et Amin Maalouf, que cherche-t-il dans l'Histoire ?

Moi je m'emploie à démolir quelques préjugés qui me paraissent néfastes, et à construire ou à ranimer ce que j'appelle des mythes positifs — l'Espagne des trois religions ou l'Iran des poètes... Mon intention avouée est de bâtir des passerelles entre les deux rives de la Méditerranée, mais je m'interdis de falsifier l'Histoire, et je ne nourris aucune illusion sur le passé les Croisades n'avaient pas pour but les échanges

culturels, et les adeptes des trois religions se maudissaient les uns les autres dans leurs prières, hier comme aujourd'hui. Cependant, il y a toujours eu des hommes et des femmes pour se lier d'amitié, ou pour s'aimer, en dépit des barrières, et pour rêver ensemble d'un avenir différent; oui, il y a, jusque dans les fonds marins, des courants d'eau douce, et ce sont ces courants improbables que je cherche. Dans un monde inquiétant je cherche des raisons d'espérer encore... Tout en sachant pertinemment bien que si je cherchais plutôt des raisons de désespérer, j'en trouverais facilement...

Par exemple, si vous cherchiez à démontrer que "le choc des civilisations" dont on parle tant aujourd'hui est inéluctable, vous trouveriez aussi de quoi argumenter ?

Sans doute. Ce que je conteste dans la théorie du "choc des civilisations", qu'elle soit prônée par des universitaires occidentaux ou par des propagandistes islamistes, ce n'est pas sa capacité à expliquer tel ou tel événement, mais la conception du monde qu'elle cherche à promouvoir, et sa vision de l'avenir. Pour ma part, je n'accepte pas l'idée selon laquelle les hommes se répartissent une fois pour toutes entre des civilisations imperméables les unes aux autres, et destinées à s'affronter bloc contre bloc. La réalité est plus subtile. Il n'y a pas seulement "moi", et "l'autre"; en moi, il y a un peu de l'autre, et dans l'autre, il y a un peu de moi. Les cultures deviennent chaque jour un peu moins imperméables, un peu moins indépendantes les unes par rapport aux autres. Et si certains réagissent avec tant de rage contre la culture globale, ce n'est pas parce que leur civilisation est irréductiblement différente, mais, tout au contraire, parce qu'ils constatent que leur culture est de moins en moins différente, et qu'ils la croient en train de se dissoudre.

Pour moi, il y a des valeurs universelles, — la liberté, la démocratie, la dignité égale de toute personne humaine, etc. — et je me méfie profondément de ceux qui renoncent à la propagation de ces valeurs sous prétexte de respecter de prétendues frontières culturelles, ethniques ou religieuses. Moi, je ne respecte les traditions que si elles respectent ces valeurs essentielles...

Ces propos sont un écho des Identités meurtrières, qui fut donc publié en France en 1998, en Italie l'année suivante, et qui allait obtenir, à Genève, le prix européen de l'essai. On ne peut que constater, hélas, que le thème n'a jamais été aussi actuel. J'aimerais cependant revenir un instant sur votre vision de l'Histoire, en citant un passage du même livre, où vous dites :

“à partir du moment où l'on adhère à un pays ou à un ensemble tel que l'Europe unie, on ne peut que ressentir une certaine parenté avec chacun des éléments qui le composent; on garde, certes un rapport particulier avec sa propre culture, et une certaine responsabilité envers elle, mais des relations se tissent également avec les autres composantes. A partir du moment où un Piémontais se sent italien, il ne peut que s'intéresser à l'histoire de Venise et de Naples, même s'il réserve une tendresse particulière à Turin et à son passé. De la même manière, à mesure que cet Italien se sentira européen, les trajectoires d'Amsterdam ou de Lübeck lui seront de moins en moins indifférentes, de moins en moins étrangères. La chose prendra peut-être deux ou trois générations, pour certains un peu plus; mais je connais des jeunes Européens qui se comportent déjà comme si le continent entier était leur patrie, et tous ses habitants leurs compatriotes.”

Croyez-vous qu'il faudrait envisager la réécriture de l'Histoire dans la perspective de l'Union européenne, en confrontant cette perspective avec celle des histoires nationales ?

Je me souviens d'un séminaire de deux jours avec des amis historiens autour de ce thème précis : concevoir, principalement à l'usage des écoliers, une sorte de manuel d'Histoire qui serait écrit du point de vue de l'Europe dans son ensemble, plutôt que d'un point de vue national. Lorsqu'on écrit l'histoire de France, ou de Belgique, ou d'Allemagne, on y inclut tout ce concerne les pays qui portent aujourd'hui ces noms, même en parlant d'époques où les gens concernés ne se considéraient nullement comme français, belges ou allemands. Il est donc habituel que l'on parte du point

d'aboutissement, de la réalité politique d'aujourd'hui, avec "effet rétroactif"... L'idée centrale de ce "brain storming" était d'anticiper un peu, et de partir de la réalité politique de demain, telle que nous l'imaginons ou la souhaitons, pour raconter l'histoire commune de l'entité Europe. C'est un jeu intellectuel passionnant, mais ce n'est pas seulement un jeu intellectuel, c'est important pour la construction de l'Europe dans les mentalités. Pour vivre ensemble, il faut avoir, sinon la même vision du passé, du moins des visions qui ne soient pas antagonistes.

J'imagine qu'en disant cela, vous ne pensez pas seulement à l'Europe, mais également à la région dont vous êtes originaire.

De fait, quand on vient d'une région comme le Proche-Orient, où chaque peuple, où chaque communauté a sa propre vision de l'Histoire, une vision qui souvent diabolise l'Autre, on sait que ces questions sont graves, et qu'il ne s'agit pas seulement d'un jeu intellectuel. Il y a des visions du passé qui favorisent la paix et la coexistence, et d'autres qui préparent à la guerre.

D'ailleurs, à la suite des lignes que je viens de lire, vous écrivez ceci :

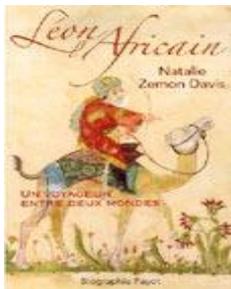
"Moi qui revendique à voix haute chacune de mes appartenances, je ne puis m'empêcher de rêver au jour où la région qui m'a vu naître suivra le même chemin que l'Europe, laissant derrière elle le temps des tribus, le temps des guerres saintes, le temps des identités meurtrières, pour construire quelque chose en commun; je rêve du jour où je pourrai appeler tout le Proche-Orient, comme j'appelle le Liban et la France et l'Europe, 'patrie', et 'compatriotes' tous ses fils, musulmans, juifs et chrétiens de toutes dénominations et de toutes origines. Dans ma tête, qui constamment spécule et anticipe, c'est déjà le cas; mais je voudrais qu'il en soit ainsi, un jour, sur le sol du réel, et pour tous."

Nous pourrions nous étendre bien plus longtemps sur cette question, mais ces propos constituent, me semble-t-il, une conclusion adéquate. Et je voudrais vous entraîner

maintenant, sans transition, vers un tout autre univers : l'opéra. Vous avez donc écrit un livret, L'Amour de loin...

La transition est moins injustifiée que vous ne le croyez : c'est exactement après la sortie des Identités meurtrières que j'ai commencé à rédiger le livret.

*Natalie Zemon Davis a travaillé sur Léon l'Africain



Léon l'Africain

de Natalie Zemon Davis

Editeur : **Payot**

Publication : **11/4/2007**

Les extraits

La première phrase

Dans sa cellule d'une prison romaine, en 925/1519, un prisonnier musulman décidé d'inscrire son nom en arabe sur un manuscrit qu'il avait emprunté à la Bibliothèque vaticane : Hassan ibn Mohammed ibn Ahmed al-Wazzân.

La dernière phrase

Avant de prendre son envol, l'oiseau rusé aurait pu faire rire les gens des manies des grands.

La phrase à retenir

Yuhanna al-Assad décrit sans censure ni signe d'anxiété les relations sexuelles entre gens de différentes couleurs.

Morceau choisi

La distinction cruciale, pour l'auteur de la 'Géographie', comme nous le verrons, se situait entre les communautés comprenant quelques lettrés et les autres. Les livres comptaient partout où il en avait trouvé. Dans une région montagneuse du Moyen Atlas, les habitants écrivaient 'dans une graphie splendide', transcrivant nombre d'ouvrages qu'on vendait ensuite dans les librairies de Fès. Et comme il aimait le spectacle des nombreux manuscrits du Maghreb vendus sur un marché de Tombouctou ! Yuhanna al-Assad estimait la culture de l'écrit enracinée en Afrique du Nord, et il resta à l'écart du sujet sensible des presses typographiques.

- *chapitre : 4 - Entre l'Afrique et l'Europe* - page : **145** - éditeur : **Payot** - date d'édition : **2007**

Morceau choisi

En 1526, Yuhanna al-Assad annonce dans sa *géographie* qu'il a l'intention d'écrire, quand il sera de retour en Afrique du Nord. Il veut décrire les terres qu'il a vues en 'Asie', y compris l'Arabie et les parties de la Babylonie et de la Perse où il prétend avoir été emmené quand il était jeune. Il veut décrire les îles de la Méditerranée et les parties de l'Europe où il s'est rendu. Il veut classer son travail pour que l'Europe vienne en premier, assure-t-il à ses lecteurs italiens, 'comme la partie la plus valable et la plus noble', suivie par l'Asie puis par son Afrique. Il dut envisager ce retour avec une impatience croissante. Combien de temps, lui, un amoureux de la poésie et des beaux rythmes de la langue arabe, allait-il continuer à écrire dans son italien simplifié et pour un auditoire qui ne pouvait lire sa langue maternelle ? Combien de temps voudrait-il rester loin des rivages et des villes qu'il avait connus en premier et qu'il appréciait tant ? Dans sa <GÉOGRAPHIE>, il écrit : 'l' Afrique fut sa nourrice et lui donna son lait. Et si j'ai raison de croire que Yuhanna al-Assad et le Joanne Leo qui vivait dans le quartier de Régula en janvier 1527 étaient la même personne, il pouvait être pressé d'emmener sa jeune famille en terre d'islam.

- *chapitre : Le Retour* - page : **281** - éditeur : **Payot** - date d'édition : **2007** -

Le résumé

Cette étude se veut être une investigation sur l'œuvre d'Amine Maalouf « Léon l'Africain ». Ce roman a suscité maints questionnements sur sa position entre le réel et le fictionnel.

Pour cerner notre problématique, nous avons eu recours à la socio-critique, précisément les travaux de P. Lejeune et P. Gasparini, sans omettre Dobrovsky dans le but d'identifier le roman et de pouvoir dire que « Léon l'Africain » est une autobiographie imaginaire telle que l'éditeur l'a qualifié dans son para-texte. Notre quête aux indices a mis à nu une œuvre hybride, ni vraie, ni imaginaire.

Abstract

This study is intended as an investigation into the work of Amin Maalouf's "Leo Africanus." This raised many novel questions about its position between the real and fictional. To identify our problem, we resorted to the socio-criticism, specifically the work of P. Lejeune and P. Gasparini, without omitting Dobrovsky in order to identify the novel and to say that "Leo Africanus" is an imaginary autobiography as the editor has described as a sub-text. Our search for clues has exposed a hybrid, neither real nor imaginary.

وتهدف هذه الدراسة إلى إجراء تحقيق في أعمال أمين معلوف "ليو أفريكانوس" هذه الرواية أثارت تساؤلات كثيرة حول موقفه بين الحقيقية والخيالية. لتحديد مشكلة لدينا، لجأنا إلى النقد الاجتماعي، وتحديدًا عمل لجون وغاسباريني ب، دون إغفال Dobrovsky من أجل تحديد الرواية والقول بأن "ليو أفريكانوس" هو سيرة ذاتية خيالية كما وصف المحرر كما نص الفرعي. وكشف البحث عن أدلة لدينا هجين، لا حقيقية ولا وهمية.